





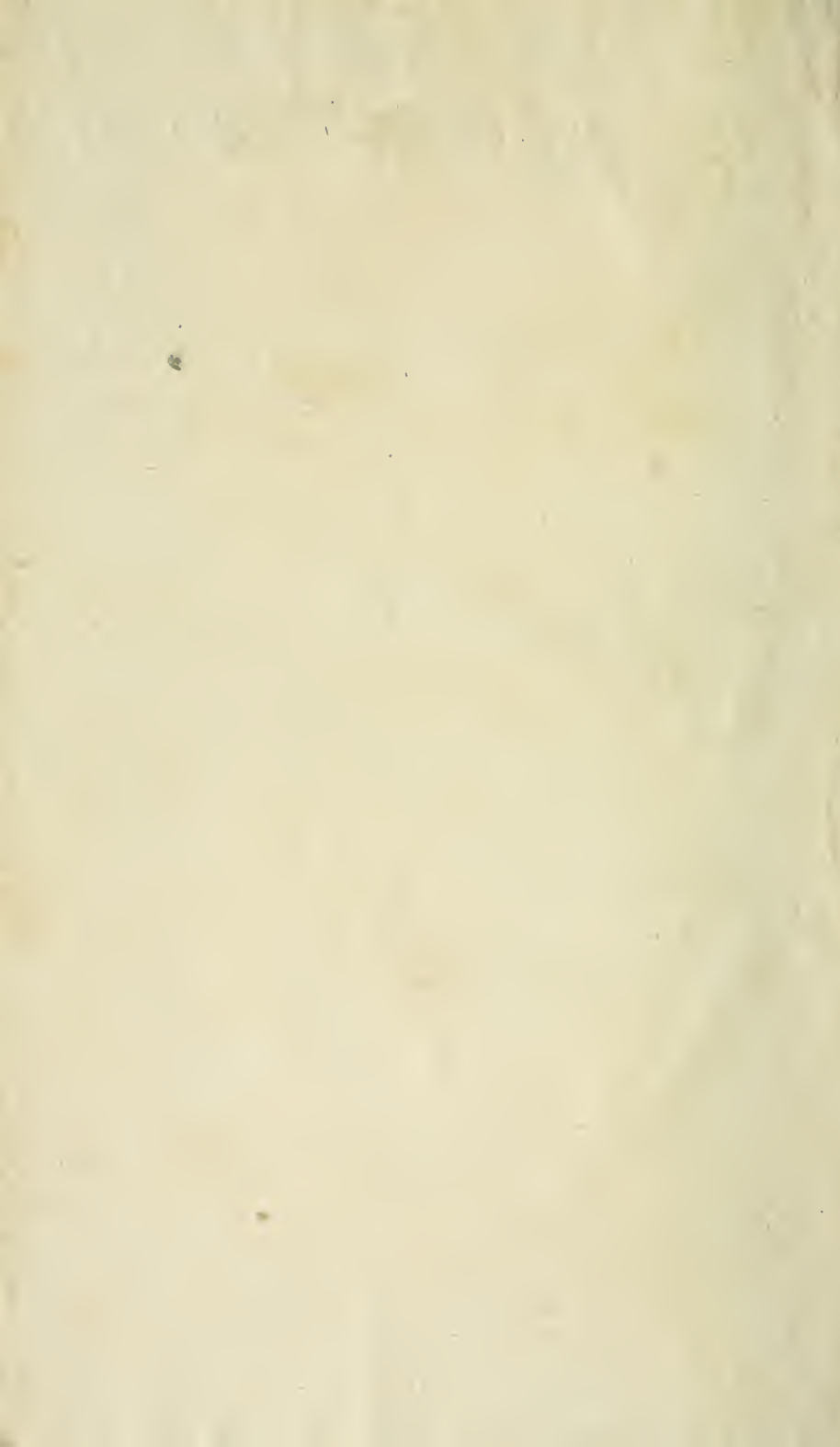
acheté de l'abbé de la Roche
La prière est datée 1835

Col - Fleur

02

v.1

SmRS



BUDIC-MUR.

Publications à 3 fr. 50 c. en vente chez de Potter.

HOMME DE TRENTE ANS, par Bergounioux 1840 2 v.
FORTUNIO OU L'ELDORADO par Th. Gauthier.

1840	1 v.
SOUS LE FROC, par M. Alhoy	2 v.
MADAME DE VARENNES, par Bergounioux,	1 v.
FEMME PRODIGUE, par madame Lemercier	1 v.
PIERRE DE TOUCHE, par l'aut. de Valida.	2 v.
LUCIEN SPALMA, par J. David,	2 v.
REGARD (UN) par Ch. de Varville,	2 v.
PAUVRES AMOURS, par Raban,	2 v.
LE MOINE BLANC, par Bonnellier	2 v.
UNE FATALITÉ suivie de Mademoiselle de Senne- ville, par Alfred Lescadieu et A. Darton. 1840	2 v.
HÉRITIÈRE DU CHATEAU DE SAINT'-ALBE, par Bosselet, 1840 avec une superbe pochade.	1 v.
MÉMOIRES DE SOPHIE ARNOULD, par L. Langon	2 v.
MATINÉES, par Bonnellier 1840	1 v.
FEMME DU PROGRÈS, par la baronne de Carlo- witz 1840	2 v.
BUDIC-MUR, Chroniques maritimes, par Ernest Ménard, 1840.	2 v.
SUITE DE LA CONVALESCENCE DU VIEUX CON- TEUR. par P. L. Jacob 1840	1 v.
L'ENFANT DE TROIS MÈRES, par Fouinet. 1840	2 v.
COMME ON SE PERD, par Victor Roussy 1840	2 v.
SCHOBRY chef de brigands, par la baronne de Carlowitz, 1840	2 v.
MYSTÈRE, par madame la baronne de Trée 1840	1 v.

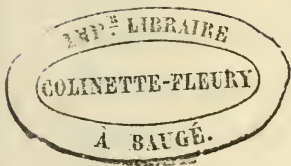
ROMANS HISTORIQUES BRETONS.

BUDIC-MUR

CHRONIQUE MARITIME DU XIV^e SIÈCLE

PAR

ERNEST MÉNARD.



TOME PREMIER.

PARIS.

MOUTARDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Rue du Pont de Lodi, n. 8.

1842.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

A MON AMI

LE DOCTEUR GUÉPIN.

Dans le vieux temps, tout livre était accompagné d'une dédicace adressée à quelque grand. C'était, de la part de l'auteur, une marque de reconnaissance ou une sollicitation; et, de la part du grand qui l'acceptait, c'était une sorte de patronage obligé, souvent ignorant, mais providentiel, accordé à l'écrivain.

Les auteurs de nos jours , abandonnés à toute la plénitude d'une liberté illimitée , dont ils usent à leur fantaisie , peuvent en toute sûreté livrer leurs œuvres au public sans être obligés de recourir , comme autrefois , à la protection d'un nom puissant contre les tracasseries qui leur étaient suscitées. Car aujourd'hui que la société est rongée de plaies hideuses , que les esprits sont livrés aux préoccupations du doute , de la peur ou de la misère , les livres , comme les choses , se produisent sans exciter ni scandale ni intérêt ; et , après une courte existence passée tranquillement derrière les vitres du libraire , ils descendent à perpétuité dans la grande fosse de l'oubli. A cela les auteurs ont gagné d'être libres et de dormir en repos , ce qui est , selon moi , un avantage incontestable.

Dans un pareil état de choses , lorsqu'il

n'y a plus de persécutions à craindre ni de protection à exercer, les dédicaces ont suivi tout naturellement le régime qui leur avait donné naissance ; et , si par hasard un auteur, peu soucieux de la mode , se permet encore une épître dédicatoire , elle est ordinairement adressée à la personne qui lui inspire le plus d'affection ou d'estime. C'est une dette qu'il paie à l'amitié ou à la reconnaissance ; et c'est à ce double titre, Guépin , que je vous adresse celle-ci.

En vous dédiant un ouvrage dont le fond et la forme présentent de graves imperfections, je compte sur la bienveillance dont vous m'avez donné de si fortes preuves, et aussi , je dois le dire , sur l'attachement tout particulier que vous portez à notre vieille province. Plus qu'un autre, d'ailleurs, vous savez sous quelles fâcheuses préoccupations cet ouvrage a été écrit ; et

vous me pardonnerez, j'espère, les défauts de l'exécution, en faveur de la pensée qui m'animait. Le public, qui n'entre pas dans de pareilles considérations, me jugera plus sévèrement ; mais, à coup sûr, de toutes les critiques qui m'attendent, il n'en est aucune que je ne me sois faite moi-même : c'est une fiche de consolation.

Toutefois, Guépin, vous qui, professant une si rare abnégation, pensez toujours à vos amis et à l'humanité avant de songer à vous, vous dont tous les actes sont la conséquence d'une pensée sociale, n'aurez-vous pas le droit de me demander quel enseignement utile j'ai déposé dans ce livre, comment il peut servir la sainte cause de l'humanité ? Mais, vous le savez, tous ne possèdent pas également la faculté éminente de glorifier Dieu dans ses œuvres, tous ne sont pas appelés à contribuer efficace-

ment au bien-être de leurs semblables. D'ailleurs, ne sais-je pas que, pareil aux critiques qui cherchent dans un ouvrage le cachet de leur parti pour décerner le blâme ou l'éloge, selon qu'il flatte ou contrarie leur opinion ; ne sais-je pas que votre amitié, toujours active à m'excuser, découvrira une intention louable au fond d'un ouvrage dont le vice capital est de trop sacrifier au goût du plus grand nombre de lecteurs, qui demandent avant tout des faits, de l'action, de la vie, sans s'inquiéter si l'art et la morale n'ont pas été négligés ?

A cet égard, je dois l'avouer, j'ai fait aux idoles un demi-sacrifice : c'est une faute dont je me reconnais sincèrement coupable, et que je promets d'expier. Peut-être eût-il été plus convenable d'attendre le moment où mon repentir se fût formulé

par une œuvre utile pour vous la dédier ; mais vous m'avez prodigué conseils et encouragements à une époque où j'avais besoin des uns et des autres , et il me tardait de vous témoigner publiquement ma reconnaissance affectueuse , de payer à vos rares vertus le tribut d'hommage qu'elles méritent.

Paris , le 15 mars 1855.

PREMIÈRE PARTIE.

—



BUDIC-MUR,

MARINE DU XIV^e SIÈCLE.

I.

A l'extrémité occidentale du diocèse de Léon, au bord de cette langue de terre qui pénètre au milieu des flots et semble opposer une digue à leurs efforts envahissants, on connaît de toute ancienneté la ville de Conquet-Lochrist, sentinelle perdue reléguée au bout du monde comme une limite du continent, sorte de terre en litige où les hommes ont construit une ville que l'Océan

voudrait astreindre à sa morte lledomination.

Je révèle sans doute à la plupart de mes lecteurs l'existence du Conquet-Lochrist : car les nations , aussi ingrates que les grands , oublient souvent les victimes de leurs dissensions ; et l'histoire , menteuse et fardée , pareille à une grande dame qui travaille au profit des pauvres pour afficher sa charité , et reste sourde aux misères qui n'ont pas de voix , l'histoire trouve des sanglots , des gémissements et de pompeuses oraisons pour les calamités bruyantes , et pas une larme pour les désastres ignorés. Aussi le nom du Conquet est demeuré dans l'oubli. Et pourtant la pauvre ville a vu les flottes ennemies jeter l'ancre dans son port ; et maintes fois , victime dévouée placée en observation , l'incendie de ses édifices , comme le phare allumé à l'approche d'un danger prochain , a donné aux grandes cités le signal de se mettre en garde. Mais qui donc lui a tenu compte de ce dévouement perpétuel ? Qui donc a dit ses angoisses , ses gémissements douloureux ? Quelle plume a décrit son histoire , où chaque page a des traces de sang... ? Oh !

personne ! pas une voix ne répondra ! L'ingratitude est flagrante ! Eh bien ! cette tâche sera la mienne ; j'essaierai de réparer l'injustice de plusieurs siècles ; je vais chanter le Conquet.

En parcourant les rues principales du Conquet et les ruelles qui s'y embranchent, le voyageur cherche vainement ces constructions gothiques qu'on remarque dans les vieilles villes, solides et fières comme au jour de leur naissance, montrant un air de dédain et un visage rechigné aux façades crépies de chaux. Le Conquet aujourd'hui n'a rien de vieux que son nom. Neuf fois, dans l'espace de trois siècles, cette misérable cité vit la guerre hurler à ses portes ; le meurtre et le carnage parcourir ses rues en beuglant ; l'incendie dévorer ses édifices, tourbillonner en jets pressés au-dessus des toits de chaume, et promener ses langues de feu sur des cadavres saignants. C'est pourquoi le Conquet, renouvelé plusieurs fois, offre actuellement un aspect bien différent de ce qu'il était jadis. Ce n'est pas dire qu'il est beau, c'est la simple mention d'un fait.

Aujourd'hui le point central de cette ville

paraît être la grande rue , qui règne dans toute sa longueur , et aboutit à la route de Saint-Renan. Cette particularité suffit pour accuser la décroissance du commerce maritime : car autrefois les maisons se pressaient le long de la rade et formaient une sorte de fer à cheval devant le port , actuellement presque désert. Les habitants prétendent aussi que le Conquet s'étendait jusqu'au bourg de Lochrist , dont il est éloigné de près d'une demi-lieue. Cette assertion me paraît appuyée sur des fondements assez solides : car , à l'époque du dernier incendie allumé par une flotte de Flamands et d'Anglais , en 1558 , le Conquet comptait 450 maisons , qui devinrent la proie des flammes , et je doute qu'il y en ait un nombre égal actuellement. Je n'entrerai pas dans de plus longs détails à ce sujet ; j'ajouterai seulement que la même cause que , dans mon précédent ouvrage , j'ai déjà assignée à la décroissance de Pen-Marc'h , peut expliquer celle du Conquet ; et il est hors de doute que l'agrandissement successif de Brest , qui n'était qu'un château dans le principe , contribua beaucoup à cette chute.

C'était le samedi 29 octobre de l'an 1289. Une rangée de masures accoudées l'une à l'autre, diversement badigeonnées, s'étendait en zig-zag devant cette partie de la baie qui regarde le promontoire de Ker-Morvan. Plusieurs ruelles sinueuses, subitement coupées par un angle obtus ou un coin de mur saillant, aboutissaient à cette espèce de rond-point ménagé devant la baie, également capricieux dans son alignement. Quoi qu'il en soit, nous nommerons cela une place, pour nous identifier avec les usages du temps.

L'église, surmontée d'un haut clocher de granit offrant dans sa construction tout le luxe architectural de l'époque, s'élevait parallèlement à une tour carrée qui dominait majestueusement de ses fortifications à demi ruinées les maisons basses du Conquet. C'était la demeure du sire Meriadec de Ker-Jean, officier préposé par le duc pour fournir des locmans ou pilotes côtiers aux navires, et percevoir le droit du *bref de sauvetage*, de *conduite* et de *victuailles*.

Du côté de la place qui regardait la haute

mer on remarquait, à l'entrée, une maison nouvellement construite, destinée aussi à une industrie toute nouvelle : c'était le lieu où se réunissaient tous les bons vivants du Conquet, où l'on traitait les affaires, où se concluaient les marchés et quelquefois les mariages ; c'était là que les douleurs et les joies prenaient leur source et finissaient. Si cela ne suffit pas pour désigner un cabaret, j'ajouterai qu'une branche de gui était suspendue à la porte.

Cependant un silence profond régnait dans les rues du Conquet ; on n'entendait pas un bruit, pas un marteau d'artisan ; on ne voyait pas une femme jaser avec sa voisine, pas un enfant barboter avec les oies dans les ornières de la place.

Quelques chiens, grelottant au vent d'ouest, qui soufflait avec violence, étaient couchés à la porte des logis. Des troupes de bestiaux, rappelées par l'heure et le froid, traversaient lentement les rues et demeuraient, la tête basse et l'air inquiet, devant les étables fermées, poussant parfois des meuglements prolongés qui décelaient leur impatience ; mais l'écho seul

répondait , le vent emportait leurs cris , et les portes demeuraient closes. Cette solitude , effrayante au premier abord , n'avait rien que de naturel. C'était un usage immémorial au Conquet de chômer le samedi soir , et la population entière s'était rendue à l'église pour y chanter vêpres et complies. Un seul individu , maître Jonas Peoch , le cabaretier , était demeuré dans la ville. Debout à l'entrée de la place , il promenait le regard sur l'Océan , cherchant à découvrir une voile dans la brume qui s'épaississait. Par permission spéciale du recteur , et sur les représentations du sire Meriadec de Ker-Jean , maître Jonas avait été dispensé d'entendre l'office du samedi. Sa maison , ouverte à tout venant , était le rendez-vous des locmans , et aussi des marins , souvent pressés de prendre un pilote à leur bord ; et ce motif avait paru assez grave pour lui valoir cette exemption. En revanche , et comme le Ciel ne doit jamais perdre ses droits , maître Jonas était astreint à réciter trois chapelets , en forme de compensation.

Son attention et toute la puissance de sa vue

paraissaient captivées par un point blanc à l'horizon, lorsqu'un cri de surprise lui échappa avec un léger soubresaut. Un jeune garçon, sortant d'une ruelle voisine en faisant la roue sur ses mains, passa devant Jonas et s'arrêta à quelques pas.

« Que saint Matthieu te punisse pour la peur que tu m'as faite ! Ça ! d'où viens-tu, File-Etoupes ? »

L'enfant ne répondit rien. Accroupi sur ses pieds à la façon des tailleurs, il jetait des cailloux à une assez grande hauteur et les recevait dans sa bouche.

« Diot (1), m'entends-tu, malin garçon ? reprit l'hôte en élevant la voix ; pourquoi n'es-tu pas aux vêpres ? »

File-Etoupes secoua ses longs cheveux, qui tombaient en mèches brouillées sur sa figure et sur son dos. Ses yeux stupides et mornes prirent tout à coup une expression malicieuse. Il se leva et s'approcha de Jonas. Mais celui-ci,

(1) Diot, en breton, signifie niais, hébété, idiot.

familier à ses allures comme un gardien de ménagerie à celles de ses animaux, fit un geste de menace.

« Si tu t'avises de faire quelque diablerie, je chargerai la voisine Lecornel de te corriger pour moi. »

Le pauvre enfant détira ses membres grêles et amaigris ; il se pencha en avant comme un chien près de courir, et considéra la boutique voisine d'un air triste et douloureux.

« Ha ! ha ! s'écria Jonas, tu n'as donc pas oublié que la voisine Lecornel a la main sèche et le bras lourd ?

— Ave Maria ! Diot n'oublie rien. »

Puis, frappant ses flancs à la manière des paysans, il ajouta, en désignant du doigt la brume humide et épaisse qui s'élevait de la mer :

« Ave Maria ! l'eau tombe froide ; l'herbe du cimetière sera froide à Diot cette nuit.

— Entré céans. — Puisses-tu me porter bonheur, dit maître Jonas à part. — Approche-toi du chauffoir, et dis un Ave Maria pour que les compères aient soif. »

File-Etoupes s'assit à califourchon devant la flamme pétillante, et, tandis que le cabaretier reportait son attention vers la mer, il saisit adroitement une cruche d'hydromel que celui-ci n'avait pas mise sûrement à chauffer en son intention. Cela fait, il s'enveloppa dans la souquenille de toile qui lui servait de vêtement, et se coucha sous une table, la figure tournée vers la flamme. Avant d'aller plus loin, achevons de le faire connaître.

Un matin, le lendemain d'un furieux ouragan, Diot fut trouvé nu, sanglant et meurtri, sur les rochers de la côte. Il avait à peu près cinq ans. A toutes les questions qu'on lui adressa il ne répondit que le mot de File-Etoupes. La couleur de ses cheveux, d'un blond excessivement pâle, expliquait ce sobriquet, qui sans doute lui avait été donné antérieurement, et qu'on lui conserva depuis. Du reste, on n'obtint jamais aucuns renseignements sur sa famille, sa patrie, et l'événement qui l'avait jeté au Conquet. On présuma qu'il était échappé au naufrage d'un navire dont les débris vinrent à la côte le jour où il fut trouvé. En

avançant en âge ses membres se dévelopèrent ; mais ses facultés intellectuelles ne subirent aucun changement. Il apprit la valeur des mots ; il répondait aux questions qu'on lui adressait , et prenait même l'initiative : mais sa conversation était heurtée, décousue , toujours bizarre , quelquefois inintelligible. C'était la transition de la bête à l'homme , un milieu entre le singe et l'enfant. Plusieurs personnes essayèrent de l'élever ; mais le jeune idiot refusa constamment de se soumettre aux usages de la vie. Absent du Conquet pendant des semaines entières , il errait dans la campagne , vivant de fruits , d'œufs , de coquilles , ne demandant jamais rien , mais acceptant de bonne grâce ce qui lui était offert , et déroband volontiers. Quand un vol avait été commis , Diot était toujours accusé , assez souvent convaincu. Son idiotisme n'excluait pas la rancune. On remarquait qu'il nourrissait une aversion profonde pour ceux qui l'avaient maltraité. Au reste , le nombre en était beaucoup moins grand qu'il ne l'eût mérité , et ses méfaits passaient souvent impunis : car , en Bretagne , la personne d'un idiot était

chose presque inviolable , et sa présence dans une ville passait pour un préservatif contre une foule de calamités.

Cependant les vêpres venaient de finir, et le cabaret s'emplissait; maître Jonas, et sa fille, la gentille Perette, avaient peine à suffire aux demandes réitérées des buveurs, qui arrivaient à la file. Tout à coup la porte, ouverte avec fracas, livra passage à quatre individus dont l'entrée fit sensation. Toutes les têtes se découvrirent, les éclats furent réprimés, les disputes interrompues. Nonobstant ces démonstrations non équivoques de respect, l'un des arrivants s'écria :

« Sa Seigneurie messire Meriadec de Ker-Jean nous honore de sa présence : chacun sait le respect qui lui est dû. »

Le banneret remercia d'un sourire, et, répondant par quelques signes de tête bienveillants aux saluts qui lui étaient adressés, il prit un escabeau des mains de Jonas, et s'assit devant la table, le dos tourné au chauffoir.

« Maître Pecho, dit l'introducteur du banneret, apporte-nous des épices et quelques

flacons de claret.—Et vous, compères, ajoutait-il en s'adressant à ceux qui les entouraient, passez un nœud dans votre langue, et éloignez-vous un peu. »

Le langage, le costume et l'air important de ce personnage décelaient au premier abord la notabilité bourgeoise, l'aristocratie de clocher. En effet, maître Sébastien Calvez, marchand d'étoffes et de toile, passait au Conquet pour le plus riche de la ville. On citait après lui maître Pierre Letouten, exerçant en même temps la triple profession de tanneur, mégissier et baudroyeur; puis maître Jehan Kerhoc, boursier, bâtier, bonnetier et chaperonnier.

Ce serait peut-être le lieu de tracer le portrait du sire de Ker-Jean; mais je crois pouvoir m'en dispenser facilement, et laisser au lecteur le soin d'y suppléer. Car Meriadec était un de ces hommes tels qu'on en rencontre à chaque pas. Le seul point saillant de son caractère était une vanité poussée au-delà de toutes bornes, et, faute d'avoir à vanter ses exploits, il redisait à qui voulait bien les entendre les hauts faits de ses aïeux. Or, ce soir-là, maître Sébastien Calvez

et ses confrères payaient en flots d'hypocras le récit des faits et gestes d'un certain Meriadec de Ker-Jean à la croisade entreprise sous Richard-Cœur-de-Lion.

Depuis quelques instants le banneret avait commencé son récit accoutumé, et, tout entier à cette intéressante légende, qu'il récitait sans prendre haleine, comme un écolier sa leçon, il ne remarquait pas l'impatience des trois bourgeois, ni leurs interruptions fréquentes, telles que :

« Compère, remplissez le hanap de monseigneur.

— Les épices dominant ; c'est ainsi que vous l'aimez.

— Par le chef de saint Matthieu ! si pareil hypocras coulait dans l'enfer de Satan, je voudrais être damné. »

Enfin Sébastien Calvez prit sur lui d'interrompre l'imperturbable narrateur.

« Messire, dit-il en le poussant légèrement du coude, avisez là-bas dans ce coin.

— Eh bien ?

— Les Baïonnais, que Dieu confonde !

— Paix , paix , maître Calvez.

— Guerre à ces chiens , interrompit brusquement le tanneur : ils causent la ruine du Conquet.

— Paix , paix , maître Letonten ! dit Meriadec du même ton.

— Les compères ont raison , messire , ajouta le bonnetier. Par saint Jehan , mon patron , nous n'y pouvons plus tenir ! »

Le banneret , évidemment embarrassé , avala d'un trait son hanap , et continua d'une voix chantante :

« J'en étais à l'issue de la bataille... Ecoutez voir ! cela devient intéressant. Mon aïeul , Meriadec de Ker-Jean , chevalier renommé à juste titre...

— Mit pied à terre devant le roi , murmura le tanneur impatienté. Je réciterais cette chronique comme les répons de la messe. »

Cependant le banneret , remis sur la voie , continuait sa narration , sans prendre garde à l'impatience des bourgeois.

« Compère , reprit le bonnetier en se penchant à l'oreille de Sébastien , parlez-lui donc

de notre affaire. S'il continue son histoire , nous aurons fait en pure perte la dépense de cette soirée.

— A propos des galères génoises dont parle votre seigneurie , interrompt hardiment Sébastien Calvez , nous sommes décidés , messire , à chasser de notre port tous les navires baïonnais.

— Saint Guignolé ! qu'est-ce à dire ? Est-ce bien maître Sébastien Calvez , marchand drapier , doyen de la bourgeoisie , qui tient un pareil langage à Meriadec de Ker-Jean , chevalier banneret , officier des brefs au Conquet ? Par ma noblesse ! ceci est crime punissable , ajouta-t-il en élevant la voix. Passe pour cette fois , compère ; mais , 'Torr-é-ben ! rappelez - vous que j'exerce haute et basse justice dans toute ma juridiction . »

Puis , remarquant que les buveurs paraissaient partager l'opinion de maître Calvez , il saisit cette occasion d'adresser à ses administrés une paternelle allocution :

« Chacun de vous , mes maîtres , trafique de ses marchandises au mieux de ses intérêts , et

vend indistinctement aux Bretons, aux Normands ou aux Anglais. Or, aucun pêcheur n'ayant offert un prix raisonnable des sécheries de Saint-Matthieu, notre gracieux duc — que Dieu garde — les a affermées à des marchands baïonnais. (Baissant la voix.) A vrai dire, je déteste aussi cordialement que vous cette peste d'aubains (1) qui s'impatronisent chez nous ; mais, comme officier, je dois aide et protection aux marins munis de brefs et à tous marchands payant redevances et fermages à notre redouté seigneur.

— Sans doute votre courtoisie a bien et noblement parlé, répliqua Sébastien Calvez ; mais ces caqueux Baïonnais attirent les pirates sur nos côtes par les relations damnables qu'ils entretiennent avec eux ; et les Nantais, crainte d'être pris, ne commercent plus ici. »

Un murmure d'approbation encourageait le doyen à continuer, quand il fut interrompu par

(1) Aubain, étranger. Ce mot se prenait presque toujours en mauvaise part.

la voix grêle d'un petit homme qui s'écria avec feu :

« C'est un mensonge, une calomnie satanique ! Maître Calvez ne devrait pas autoriser par son exemple les mauvais garnements qui ne demandent que plaies et bosses. Dieu aidant, les affaires sont bonnes ; et , si les Nantais ne viennent plus , le débit n'en va pas plus mal. »

En achevant , il sortit promptement de l'auberge , poursuivi des apostrophes furibondes d'une partie de l'assemblée.

« Claude Lecornel , Claude Marsonin — comme on l'appelle — a raison : notre port ne fut jamais plus fréquenté ; trois voiles étrangères sont entrées depuis huit jours , et c'est beaucoup dans cette saison.

— Votre seigneurie n'ignore pas que ces navires voyagent sans bref et sans locman , dit un vieux pilote.

— Et qu'ils n'ont pas acheté un gros vaillant de marchandises , ajouta le tanneur.

— C'est vrai , très vrai ; mais qu'y faire , sinon souhaiter qu'ils coulent bas d'eau sur notre côte ? car vous n'ignorez pas , mes maîtres ,

que les bris de tout navire naufragé dépourvu du bref de sauvetage appartiennent de droit au pays où ils sont jetés.

— Grâce à Dieu ! nous connaissons les lois de la mer, et le jugement d'Oléron, où tout cela fut réglé par le bon duc Alain Fergent, reprit Sébastien Calvez : c'est pourquoi nous tous, honnêtes marchands et bourgeois du Conquet, nous nous plaignons du voisinage des Baïonnais, dont les relations avec les pirates...

— S'il faut tout dire, interrompit le bonnetier, nous sommes prêts à jurer que le fameux Jawn, Creff-Jawn (1), comme ils l'appellent...

— Chut ! chut ! dit le banneret en mettant un doigt sur ses lèvres : lorsqu'on veut prendre un vieux renard, il ne faut pas crier quand on a éventé sa voie. »

Cette confidence causa dans l'assemblée un mouvement de joie mêlé de quelque terreur.

« Dieu nous aide ! ce terrible pirate se tien-

(1) Creff, en breton, signifie brave, hardi, vigoureux.

drait-il dans nos parages? » demanda maître Calvez d'une voix mal assurée.

Le banneret fit un signe de tête presque imperceptible.

« Ah bien oui, dans ces parages! » fit une voix retentissante dont les accents mâles et sonores vibrèrent jusqu'à l'âme des bourgeois.

Et l'on vit s'avancer un homme de haute stature, nerveux et bien découplé, la tête droite, portant des habits de marin, avec un large coutelas passé dans une ceinture de laine. Immobile et paraissant attendre qu'on lui adressât la parole, il promenait sur l'assemblée des yeux fauves et scintillants; mais les bourgeois, surpris par cette apparition subite, se regardaient l'un l'autre et pâlissaient sous le regard du marin.

« Par ma noblesse! ignores-tu, l'ami, que tu parles devant le sire de Ker-Jean, haut-justicier dans ce pays? — Mais qui es-tu toi-même, et sur quoi peux-tu fonder ton démenti malhonnête?

— C'est Raoul, le patron de la barque malouine, dit un pilote.

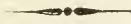
— Un brave et honnête marin , ajouta Pérette de sa voix la plus caressante.

— Votre seigneurie m'excusera , mais je soutiens que le pirate dont vous parlez croise actuellement sur les côtes du pays d'Aunis.

— Oui-dà ! répliqua le banneret. Eh bien , moi , je t'affirme ici que Creff-Jawn , avant deux jours , dansera pendu par le cou au plus haut gibet de Brest.

— Votre seigneurie parlait plus vrai tout à l'heure quand elle disait que , pour prendre un vieux renard , il ne fallait pas crier lorsqu'on a éventé sa voie. »

En achevant ces mots , il pirouetta sur le talon et sortit du cabaret.



II.

Quand Claude Lecornel se fut soustrait par la fuite aux huées bruyantes des buveurs , il s'arrêta d'un air contrit à la porte du cabaret.

« Mon Dieu , mon Dieu ! qu'as-tu fait , Claude Lecornel ? » murmura-t-il à demi-voix. Quel malin garou t'a conduit dans ce lieu de perdition, où la tête la plus rassise fermente et bouillonne comme le vin sortant de la cuve... Et ma femme ! je vois déjà sa colère !... »

Disant ces mots , et grelottant de peur autant

que de froid , il frappa deux légers coups à la boutique voisine ; mais on ne répondit pas. Il réitéra son appel , et n'obtint pas plus de succès. Les dents claquantes , le bonhomme Claude colla l'oreille aux ais mal joints , et distingua un léger bruit à l'intérieur. Alors , s'armant de courage , il frappa du poing dans la porte , et dit à haute voix , sous forme de réflexion :

« Par ma foi ! si ma femme s'est endormie , je vais aller passer la nuit au cabaret de Jonas. »

Cette innocente ruse obtint un prompt résultat.

« Qui frappe ? Est-ce vous , garnement ? »

Cette voix incisive et mordante lui causa un frisson nerveux. On eût dit le grincement d'un vase de cuivre sous la lime du chaudronnier. Claude s'étant fait reconnaître , la porte , ouverte avec fracas , laissa voir la maîtresse du lieu. Fasciné par la menace d'un coup-d'œil , il trébucha sur un baril de goudron , et demeura immobile au milieu de la boutique , semblant implorer son pardon.

A la première vue , cette pièce figurait assez bien la cale mal arrimée d'un chasse-marée

breton : c'était la même odeur et les mêmes objets , tous à l'usage de la marine. Essences , brai , résine et goudron , cuirs verts et secs , filin , baderne et aussières , clous à barrots , clous à ridelles , clous à maugères , rouelles , goupilles , repoux de fer , breuils , martinets et garcettes ; toiles d'Olonne , de Châteaulin , de Quimper ; chapelets de racage , lanternes de corne , aiguilles de tré , avirons , graisse et marinettes ; tout cela mêlé , confondu , entassé , pendant au plancher , suspendu aux murailles , encombrait à tel point la boutique de l'avitailleur (1), qu'il eût été impossible de s'y retourner librement.

Dans l'espace le moins resserré , Claude Lecornel et sa femme , debout l'un devant l'autre , se regardaient sans mot dire : lui , penaud et soumis , ressemblait à un écolier tremblant à la vue de son pédagogue irrité ; et la femme , satisfaite de son empire , cherchait à le prolonger en donnant à sa figure revêche une expression

(1) On dit actuellement fournisseur.

de plus en plus menaçante. Ses yeux ronds et verts étaient ombragés d'épais sourcils grisonnants; la peau de son visage était sèche et plissée; de longues mèches de cheveux gras s'échappaient par les trous de son serre-tête; le négligé de sa toilette laissait voir un cou et des épaules presque semblables à un parchemin détrempe. Elle avait les poings sur les hanches. Ses doigts maigres, souillés de goudron, se dessinaient comme ceux d'un nègre sur son cor-bros (1) de toile écrue. Malgré cela, l'énorme embonpoint de sa taille accusait la soumission conjugale de son malheureux époux.

« Enfin vous voilà de retour ! dit-elle après avoir assez long-temps exercé la puissance de son regard. Depuis trois heures je vous attends ! Et d'où venez-vous, s'il vous plaît ? »

Lecornel poussa un gros soupir d'allègement : le plus fort de l'ouragan était passé ; il n'avait plus rien à craindre.

« Vraiment, dit-il d'un ton calin, si tu savais,

(1) Cor-bros, corps de jupe, sorte de corset.

ma belle Judith , tout ce qui vient de se passer...! Ça ! écoute ! »

Il s'assit au fond de la boutique , devant un modeste chauffoir où flammaient quelques tisons , débris récents d'un naufrage ; puis , affectant le ton mystérieux d'un homme détenteur de grandes nouvelles , il se préparait à broder prodigieusement les conversations que nous avons rapportées , lorsqu'un violent coup retentit à la porte. Les deux époux se regardèrent avec une sorte d'effroi , se demandant mutuellement d'un air inquiet qui pouvait venir si tard ; mais de nouveaux coups ébranlèrent la porte , et une voix forte cria :

« Te réveilleras-tu , vieux belître ? Marsouin , Claude Marsouin , m'entends-tu ?

— C'est lui , » murmura le marchand.

Et , subitement rassuré , il se hâta de tirer la barre de bois qui assujettissait la porte .

Alors entra le marin que nous avons montré dans le chapitre précédent.

« Excusez-moi , messire Raoul : nous n'avions pas prévu l'honneur de votre visite.

— Saint Matthieu veille sur votre barque !

ajouta dame Judith. Par les grands vents qui ont régné ces jours derniers , je tremblais pour vous , mon doux sire. Claude peut vous dire que nous n'avons pas épargné les prières en votre intention.

— Grand merci du bon souvenir. Les prières de personnes aussi respectables doivent être efficaces en effet auprès des saints du paradis ; toutefois j'ai plus de confiance dans la protection de Satan. »

Il se coucha nonchalamment sur un coffre , souriant de l'effet que ces mots avaient produit sur Claude Lecornel et sa femme. Enfin celui-ci , rompant le silence

« Avez-vous des avaries pressantes , quelque voie d'eau introuvable ? La mauvaise saison s'avance : vous devriez virer en quille et faire les frais d'un radoub. — J'ai du chêne coupé à la Noël , des goudrons de la Teste , du brai de Baïonne , des clous de Nantes.

— Tout cela , interrompit Judith , vous sera passé à bon compte. — A propos , nous avons à régler quelques brasses de grelin neuf.

Raoul tira d'une longue bourse de cuir quelques réaux au coin du duc , et les jeta sur la table des marchands ; puis , coupant court à leurs remerciements intéressés , d'un geste impératif il les invita à se taire.

« Il n'est pas question maintenant de carène ni de radoub. Répondez-moi : à quelle époque, dame Judith , comptez-vous entrer en gésine ? »

On concevra sans peine l'étonnement des bourgeois à cette question. Indécis , ils se regardaient l'un et l'autre , et fixaient , bouche bée , le patron malouin.

« Etes-vous bien convaincus que je parle sérieusement ? »

Il cassa avec la pointe de son coutelas quelques morceaux de brai sec et de résine , et jeta ces combustibles sur le feu mourant du chauffoir. Aussitôt une flamme pétillante s'échappa dans la boutique , non sans danger peut-être , vu la nature des marchandises qui y étaient entassées ; mais les deux époux , tout entiers à leur étonnement , oublièrent en cette occasion la minutieuse prudence qui leur était habituelle.

« Eh bien, dame Judith, vous déciderez-vous à répondre ? »

Elle battit des prunelles, et, minaudant comme une vierge pudibonde indiscretement questionnée :

« Entre homme et femme que le sacrement n'unit pas, ces sortes de choses demeurent ordinairement secrètes ; enfin , puisque vous l'exigez — sainte Marie la chaste mère me pardonne — je vous avouerai , messire , que le terme n'est pas éloigné.

— Mais encore ? insista le marin.

— Vierge sainte ! quelle étrange curiosité ! A peine si dans mon état cela serait pardonnable. »

Elle fit un signe à son mari , qui la comprit à merveille.

« Vous sentez , patron , qu'une épouse chaste et fidèle n'aime pas à faire confidence des résultats , des fruits... Vous comprenez bien , patron. — Pour moi , Lecornel , son mari , je peux en parler sans rougir. Croissez et multipliez : vous savez cela , patron. — Depuis huit jours nous avons cessé de compter , et , Dieu

aidant, ça viendra comme une envie d'éternuer.

— C'est bien. — Vous êtes à même de gagner des réaux d'or à foison : le voulez-vous ? »

Ces paroles attirèrent sur leurs joues pâles un léger vermillon. Ils s'écrièrent en même temps :

« Que le Ciel répande sur vous ses bénédictions les plus saintes ! Que faut-il faire ? dites-le-nous.

— Songez-y, vous allez être dépositaires d'un secret important, qui exige la plus entière discrétion, un silence complet comme celui du tombeau. — Engagez-vous sur votre âme, et... »

Impatients, ils l'interrompirent, et, mus par l'appât du gain, répétèrent mot à mot le serment qu'il leur dicta.

« Je suis tranquille à cette heure, dit froidement le marin. Si l'Evangile et la croix ne vous tiennent pas les dents serrées, la pointe aiguë de ma dague vous rappellera nos conventions. — Ça, causons comme d'anciens amis. Votre conduite, exempte de reproches, dame

Judith , et l'esprit d'ordre qui distingue mon compère Marsouin , sont à mes yeux des qualités dignes d'estime : c'est pourquoi je vous ai choisis entre tous pour vous confier un dépôt cher et sacré , un enfant.

— Un enfant !

— De trois jours , que vous allaiterez , dame Judith , que vous élèverez sous votre nom , et comme le vôtre , sans toutefois user de votre autorité à son égard , comme vous le permet sur lui ce digne et brave Lecornel. Vous m'entendez , ma commère ? »

La commère , au lieu de répondre , fit une laide grimace , accompagnée d'un petit cri.

« Mort-Dieu ! ne vous fâchez pas...

— Ce n'est rien , une douleur subite , l'approche de ma délivrance. — Continuez , messire Raoul.

— Cette enfant — c'est une fille — vous sera remise aussitôt vos couches ; vous lui donnerez tous les soins d'une tendre mère ; moyennant quoi la somme de quinze à trente agnels vous sera comptée chaque année. Le prix variera en proportion de vos soins. »

Dame Judith cherchait des termes pour exprimer le tendre amour que lui inspirait d'avance cet enfant adoptif, source de prospérités ; mais des gémissements et des soupirs étouffés tinrent lieu de protestations : le travail de l'enfantement commençait d'une manière pressante...

« Aïe ! aïe ! s'écria Claude , qu'elle doit souffrir, la pauvre femme ! Je cours chercher les matrones.

— Bon courage , ma commère ! le jumeau de celui-ci vous dédommagera de vos peines. »

Ilsortit. En passant devant la maison de Jonas, dont la porte était entr'ouverte , Raoul s'enveloppa soigneusement dans son *caraboussendra*. Ce vêtement , de gros drap brun , façonné à la manière des *cougouls* ou sacs de toile dont les paysans bas-bretons se couvrent pendant la pluie , déguisait aussi parfaitement un homme qu'il le garantissait bien contre les injures de l'air. Ainsi vêtu , et traversant la place d'un pas ferme et rapide , Raoul , insensible au vent piquant du soir qui soufflait par froides bouffées , arriva promptement sur le port. La nuit était sombre et la mer agitée ; la marée montante ,

poussée par le vent , produisait d'énormes lames qui se brisaient sur les rochers ; la brume épaisse distillait une pluie fine et pénétrante ; des sons étranges bruissaient dans l'air, et les cris aigus du pétrel annonçaient un prochain orage.

Raoul s'avança à l'extrémité du port , au lieu où se trouve aujourd'hui la chapelle de Saint-Christophe. Cramponné aux saillies, et cherchant du pied des inégalités, il descendit hardiment cette côte droite et escarpée qui se baigne dans l'Océan. Cependant , grâce à son agilité , cette périlleuse opération s'effectua sans accidents, et il atteignit un léger esquif amarré entre deux rochers. Aussitôt il planta un mât , et , malgré la violence du vent , le hardi marin déploya sa voile ; mais, au lieu de descendre vers la mer, il manœuvra pour remonter la petite rivière dont l'embouchure forme la rade du Conquet.

A cette époque on pouvait à marée haute remonter deux lieues dans les terres ; aujourd'hui le cours de cette rivière est arrêté un peu au-dessus de la ville par une digue sur laquelle on a établi un moulin.

Depuis quelque temps le château de Ker-Morvan , situé en Trébabu , à près de deux lieues du Conquet , avait vu partir son seigneur pour la résidence du duc ; la belle Blanche , sa fille unique , y était restée seule , sous la garde du sénéchal.

L'heure du coucher était passée ; tout reposait dans le manoir , à l'exception de la châtelaine et de l'une de ses chambrières. Blanche , étendue tout habillée sur son lit , paraissait

souffrante , agitée ; la douleur ou l'inquiétude , ces deux émotions peut-être , contractaient légèrement ses traits décolorés , délicats et doux.

« Paule , demanda-t-elle à sa chambrière , quelle heure est-il ?

— Huit heures , madame.

— Huit heures ! O mon Dieu ! gémit-elle douloureusement , m'aurait-il oubliée ? Mais non , c'est impossible : il m'aime ! — Il m'aime , n'est-ce pas , chère Paule ? »

La chambrière porta sur sa maîtresse un touchant regard empreint d'une profonde tristesse.

« Le temps est orageux , madame ; il aura peut-être éprouvé des difficultés en chemin. »

Deux larmes tombèrent de ses yeux ; elle se détourna promptement , et raviva la lueur mourante de la lampe.

« Ecoute : n'ai-je rien entendu ? dit Blanche en se soulevant.

— Oh non , madame. Le vent siffle dans les créneaux , l'orfraie crie dans la forêt , et la lampe menace de s'éteindre... Sainte Vierge ! quels sinistres présages ! » murmura la chambrière d'une voix timide et glacée.

Les deux jeunes filles , effrayées , se serrèrent l'une contre l'autre , écoutant avec effroi les gémissements aigus du vent à travers les corridors ; le bruit des arbres au dehors , dont les hautes cimes s'entremêlaient en craquant ; le clapottement de la pluie sur la toiture et les murailles ; tous ces sons indéfinissables produits le soir par l'ouragan , concert bizarre et terrible , qui éveillait dans leur esprit mille superstitieuses terreurs.

« Paule , Paule , écoute : n'entends-tu pas des cris ?

— Mais... non..., madame. — La bande du Holda , peut-être , ajouta-t-elle plus bas.

— Paule ! elle vient de s'éveiller. »

La chambrière courut au lit , et présenta à sa maîtresse un enfant tout récemment né , dont les vagissements plaintifs semblaient répondre au bruit effrayant de l'orage.

« Oh oui ! pleure , pauvre petite , murmura Blanche en la pressant sur son sein ; pleure sur ta naissance , sur ta vie , sur ce cruel abandon : car tu ne recevras jamais les soins affectueux d'une mère ; tu ne verras pas son sourire répon-

dre à ton premier sourire, son angoisse à tes douleurs, sa félicité à tes joies... Pleure, ma fille, pleure avec ta mère; nous sommes bien malheureuses toutes deux : toi d'être née, moi de t'avoir donné la vie... »

En ce moment on entendit le cri perçant de l'aigle noire trois fois répété à de légers intervalles.

« C'est lui ! » s'écria Blanche.

La chambrière sortit précipitamment, et revint bientôt après, accompagnée de Raoul.

A la vue de la jeune châtelaine, sa mâle figure prit une expression plus douce, un sourire affectueux se montra sur ses lèvres; néanmoins ses sentiments à l'égard de Blanche paraissaient beaucoup au-dessous de ceux qu'il inspirait à cette malheureuse enfant.

« O mon Raoul ! dit-elle en reposant sa tête blonde sur la poitrine du marin, mes craintes étaient bien folles, n'est-ce pas ? Mon beau Raoul, tu ne pouvais pas oublier cette malheureuse Blanche, qui t'aime d'un amour si profond ! »

Un baiser sur les lèvres fut la réponse qu'il

lui donna. Elle fut complètement rassurée ; toutes ses craintes l'abandonnèrent ; l'expansion d'un amour heureux embellit sa jolie figure ; oublieuse du passé , sans prévisions d'avenir , elle ne vivait que dans le bonheur du présent.

« Le temps s'écoule , il faut partir , dit le marin en se dégageant de ses bras. Blanche , dis adieu à ton enfant. »

Ces paroles détruisirent la jouissance de ses illusions. Elle tressaillit douloureusement ; deux larmes coulèrent sur ses joues.

« Raoul , fit-elle d'une voix timide , Raoul , que va-t-elle devenir ?

— Son père prendra soin d'elle.

— Et sa mère est-elle donc condamnée à ne la revoir jamais ? Raoul , je lui ai mis ce chirographum au cou : jure-moi de le lui laisser.

— Elle le conservera.

— Raoul , amour , je t'en conjure , laisse-toi fléchir aux prières d'une mère ; dis-moi où sera ma fille ; fais en sorte que je puisse la voir.

— Sans doute , un jour tu la verras ; mais ce sera plus tard , lorsque tu auras pris assez

d'empire sur toi-même pour l'embrasser sans te trahir.

— Vierge sainte ! comme tu dis cela ! O Raoul ! songe que ton amour est également nécessaire à la mère et à l'enfant.

— Je le sais, et jamais je n'ai mieux senti le poids des liens qui nous unissent. »

La jeune châtelaine le considéra avec inquiétude ; des soupçons qu'elle s'efforçait de repousser pénétraient jusqu'à son cœur.

« Raoul , encore une prière : promets-moi de l'élever conformément à sa naissance. Le Ciel est miséricordieux ; peut-être un jour...

— Sois tranquille , son sang est pur ; dans quelque position qu'elle soit , toujours elle sera digne de nous. »

Le ton étrange de ces paroles acheva de la glacer ; elle demeura quelques instants le regard fixé en terre , immobile et défaillante. Le marin , en prenant sa fille , la tira de cet état.

« Mon enfant ! ô mon enfant ! s'écria-t-elle ; laisse-la-moi voir encore : je veux que ses traits soient gravés dans mon âme, pour me les rappé-

ler toujours. Si je perds ma pauvre fille , que son image du moins me reste ! »

Elle l'étreignait dans ses bras ; elle l'étouffait de ses baisers , et la contemplait longuement avec désespoir et passion. La misérable comprenait toute l'horreur de sa position. Fille-mère , elle avait enduré toutes les angoisses de la maternité. Souffrante , elle avait dû cacher ses maux à l'ombre d'un gracieux sourire ; et , après tant de douleurs courageusement éprouvées , alors que la jeune mère , glorieuse et félicitée , reçoit le prix sacré qui la dédommage de ses maux , Blanche , seule , isolée , privée de consolations , l'âme ulcérée de remords , voyait un jour son enfant , et le perdait pour jamais. Il y a dans un pareil abandon , dans ce déchirement cruel des liens les plus sacrés , quelque chose que l'on sent , mais qu'on ne peut exprimer. D'un côté c'est une mère sans enfant , de l'autre un enfant nourri par des mains étrangères ; une mère et son enfant destinés à se regretter toujours , étroitement liés sans se connaître , se heurtant sans se rencontrer ; deux êtres isolés sur la terre , privés tous deux de ces tendres af-

fections que Dieu mit dans le cœur des hommes pour leur faire supporter la vie.

Cependant le dernier adieu était dit ; il quittait la chambre. Elle lui jeta un coup-d'œil qui l'invitait à rester, mais il ne la comprit pas. Le voyant partir, elle fit un effort sur elle-même.

« Raoul , demeure encore. »

Il revint d'un air impatient.

« Me voici : que veux-tu ? »

Elle pâlit , et balbutia quelques mots inintelligibles.

« Blanche , au nom de Dieu ! cessez ces enfantillages ; parlez , ou laissez-moi partir. Blanche , toutes mes mesures sont prises ; mais ces lenteurs peuvent compromettre une existence. »

La voyant encore plus troublée , il ajouta :

« Chère belle ! ton Raoul t'écoute. »

Ces mots , prononcés d'une voix caressante , rassurèrent la timide jeune fille.

« Depuis plusieurs jours , des hommes du Conquet ont été vus aux environs ; on les dit à la recherche d'un pirate.

— Ha ! fit Raoul.

— Le sire Mériadec de Ker-Jean est venu lui-même prendre des informations. Il a requis nos variets ; mais le sénéchal prétend que ce pirate soit pendu à nos gibets , et Mériadec veut l'envoyer à Vannes.

— Ha ! fit de nouveau Raoul d'un ton profond et moqueur.

— Amour ! la description qu'on en a fait m'a frappée. Tu es étranger , marin aussi : prends bien garde qu'on ne te confonde avec le terrible Creff-Jawn. »

Raoul sourit d'une façon particulière.

« Continue , dit-il ; je t'écoute avec intérêt.

— Meriadec , dit-il , a si bien pris ses mesures , que ce fameux pirate ne saurait lui échapper.

— Ha ! ha ! s'écria-t-il. J'admire l'audace de ce bon sire. D'autres que lui , de vaillants hommes , sur mon âme ! ont tenté plus d'une fois de prendre Creff-Jawn vivant... ; mais tous y ont perdu la forme de leur chaperon. Cornes du diable ! c'est donc votre tour , mon beau sire ! vous voulez arrêter Creff-Jawn !

— Que dis-tu, mon Raoul ! demanda Blanche faiblement.

— Je dis que Meriadec a signé son arrêt de mort. »

Elle pâlit, et, lui lançant un de ces regards de femme quelquefois si puissants :

« Raoul, sois sincère : ton cœur renferme un secret ! Pourtant, assez de sacrifices me donnent des droits à ta confiance.

— Tu m'as aimé tel que je suis ; depuis, je n'ai pas changé. Que veux-tu savoir de plus ?

— Tu doutes de mon amour, Raoul. Sans cela, tu t'eusses montré plus confiant. Cependant que n'ai-je pas fait, malheureuse, pour te prouver que je t'aimais ?... Mais exige encore, impose-moi, si tu veux, de nouvelles épreuves, et tu verras si mon amour peut faillir... Dis-moi que le noble Raoul porte le nom de Creff-Jawn ; que ce hardi pirate, exécré du ciel et des hommes, est père de cette chère enfant ; que l'enfer reçoit de toi foi et hommage, et que tu vis de pirateries ; dis-moi tout, Raoul, et, le sourire sur les lèvres, à tout je répondrai : Je t'aime ! »

L'œil en feu, la poitrine gonflée, elle se laissa tomber sans forces sur un siège.

Raoul se rapprocha d'elle ; un éclair de joie brilla dans son œil fauve ; un sourire mystérieux éclaircit sa figure. Il était facile de voir qu'une grande pensée l'avait saisi. Mais, dardant sur la jeune fille émue un regard pénétrant, son calme lui revint aussitôt. Il s'aperçut que l'exaltation d'un moment l'avait entraîné trop loin.

« Blanche, dit-il, vous tremblez ! Ce que vous avez dit ne doit pas me surprendre ; mais, je l'avoue, votre frayeur m'étonne. Blanche ! des larmes coulent sur vos joues ; vos sanglots vont éclater ! Eh bien ! si, confiant dans vos promesses, je vous disais : Voici Creff-Jawn, voici le hardi pirate ! où serait le sourire que vous me promettiez ? Il se changerait peut-être en une malédiction. »

Puis, allant à elle, il la baisa sur le front.

« Blanche, vous n'êtes qu'une faible femme ! Adieu ! »

IV.

Malgré l'heure avancée, les buveurs réunis au cabaret étaient à peu de chose près aussi bruyants et non moins nombreux que devant, et cela par deux raisons : d'abord les gens sages et rangés avaient regagné la couche conjugale, et la société restante était en majeure partie composée de marins et de buveurs de profession ; ensuite les gésines de dame Judith servaient de prétexte à la conscience des buveurs pour prolonger la soirée : car ils avaient pré-

tendu qu'il était impossible de s'aller coucher pendant qu'une commère souffrait les maux de l'enfantement, et ils attendaient patiemment le moment de la délivrance en avalant force rasades pour qu'elle s'effectuât heureusement. En vain le cabaretier leur avait représenté que le recteur, à la grand' messe du lendemain, ne manquerait pas de les apostropher vivement, et que lui, Jonas Peoch, serait plus particulièrement gourmandé : ceux-ci ne voulurent pas l'entendre; et notre hôte, content d'avoir fait son devoir, ne songea plus qu'au profit de ce débit inattendu.

Les commensaux étaient séparés en deux groupes : les Baïonnais et quelques marins de l'équipage de Raoul occupaient le côté droit du chaufferie ; les locmans et les bourgeois possédaient l'autre partie.

Claude Lecornel, après avoir confié sa femme aux matrones, s'était rendu au cabaret. Là, placé entre deux camps ennemis avec lesquels il voulait entretenir des relations amicales, le brave homme avait besoin d'une grande prudence et d'un profond savoir-vivre pour suivre

le plan de conduite méticuleux qu'il s'était tracé.

« Allons, compère, aux relevailles de ta femme ! » dit en brandissant un pot Clément Porcou, le gai tailleur du Conquet.

Au même instant, une voix forte, sortie du groupe baïonnais, proposa la même santé, et Lecornel fut invité à y venir faire honneur.

« Envoie-les au diable ! reprit le tailleur, animé par la longueur de la séance. Dis-leur nettement qu'un Breton bretonnant ne choque pas son pot contre celui d'un Baïonnais. »

Lecornel, après un moment d'hésitation, se mêla aux étrangers.

« Que la mer océane engloutisse ce damné caqueux ! s'écria le vieux pilote. — Vous savez tous que la barnache (1), ce canard noir, prend

(1) « Quand un vaisseau restait abandonné sur une côte, on croyait anciennement qu'il se formait des bitumes une espèce de masse compacte qui pendait par le bec sur l'eau jusqu'à sa perfection, laquelle advenue, elle prenait vie, tombait et s'enfuyait. La forme de cet oiseau est celle du canard ; son plumage

naissance dans la graisse et le goudron des navires abandonnés : c'est pourquoi on ignore si elle est chair ou poisson. Eh bien ! celui-là aussi n'est ni Breton ni Baïonnais : c'est une barnache. »

Un rire niais accueillit cette phrase ; et File-Etoupes, quittant la table sous laquelle il était blotti :

« Sa femme est une méchante bête, elle a battu le pauvre Diot : aussi Diot rit, Diot est joyeux de l'avoir entendue crier. — Ave Maria ! le mal de la barnache fait grand plaisir à Diot.

— Viens çà, garçonnet, dit Porcou, et bois ce pot d'hydromel à la mort des chiens de Baïonne. »

File-Etoupes ne le comprit pas d'abord, et, quand on lui eut désigné le groupe opposé, il eut un moment d'hésitation comme le chien

est noir. On le nommait barnache, crabant ou breto - brenache. L'on ignore si c'est chair ou poisson : c'est pourquoi l'on dit d'un homme de peu de valeur : C'est une barnache, n'étant ni chair ni poisson. »

qui balance entre le morceau qu'il tient et l'os qu'on lui a jeté; puis, ayant préalablement vidé le contenu du pot :

« Ave Maria ! Dieu vous bénisse , compères ! bénisse aussi les Baïonnais : Diot a souvent dormi devant leur chauffoir.

— L'idiot leur donne une bonne leçon : cela leur apprendra à faire leurs défis par hérauts.

— Les Baïonnais ont une langue qui n'est pas collée dans leur bouche pour dire aux lâches : Vous êtes des lâches.

— Ça , ça , mes maîtres, disait aux Baïonnais le pacifique Lecornel , ça , calmez-vous. Le vin et l'hydromel fermentent dans leurs têtes ; ils sont ivres , les garnements. »

Cependant les Bretons , échauffés par les boissons spiritueuses , saisissaient avec ardeur cette occasion d'injurier les Baïonnais. Lecornel allait d'un groupe à l'autre , jetant dans le désert ses paroles conciliatrices , mal accueillies des deux côtés , quand une voix bien connue , qui l'appela du dehors , vint le tirer de cette position équivoque. Il s'esquiva promptement , et trouva Raoul à la porte.

« Eh bien ! l'affaire s'est-elle heureusement terminée ? » demanda le marin.

Cette question fit sur le bon Claude une impression étonnante.

« Voyez là les effets pernicioeux de ces malignes boissons ! s'écria-t-il d'un ton contrit. Jésus mon Dieu ! pardonnez-moi ! Les matrones devaient m'appeler au moment de la délivrance, et depuis deux heures je suis à boire et à jaser... »

Au moment où Claude et Raoul pénétraient dans la boutique, l'accouchement venait d'avoir lieu. Dame Judith, étendue presque inanimée sur son lit de douleurs, n'avait pas la consolation d'embrasser l'objet de ses maux. L'enfant qu'elle avait mis au monde, un garçon bien constitué, était expiré en naissant.

« C'est votre faute aussi, Barthole, murmurait une des matrones; vous n'avez pas voulu me croire. Si Judith avait chaussé les souliers de son mari, cela se fût fait comme un charme.

— Ce qui est fait est fait, répliqua Barthole; le bon Dieu l'a voulu ainsi. Lorsqu'on enterrera

cet enfant, il faudra recommander à Lecornel de le sortir par la fenêtre : si on l'emmenait par la porte, sa femme désormais n'accoucherait que d'enfants morts. — Restez, restez là, continua-t-elle en s'adressant aux arrivants. nous avons besoin de repos ; les gésines ont été longues. — Par sainte Anne, la glorieuse mère ! il a fallu mon expérience pour la sauver, cette chère femme.

— Et l'enfant ? demanda Raoul.

— Dieu l'a rappelée à lui, cette innocente créature. »

Maître Claude, la larme à l'œil, insista pour voir sa femme. Les matrones voulurent s'y opposer ; mais, Raoul l'ayant engagé à persister dans cette résolution digne d'un bon mari, elles durent céder, et se contentèrent de le suivre.

Resté seul, Raoul s'empara du nouveau-né, et le cacha avec soin ; puis, déshabillant en un clin d'œil la petite fille, qu'il tenait sous son caraboussen-bras, il l'emporta vers le lit de l'accouchée.

« Par l'aveuglement de Tobie ! où diable avez-vous les yeux ? Cette petite, que vous di-

siez morte, est aussi vivante que la plus gail-
larde de vous. »

Grande fut la surprise des commères ; chacune d'elles voulut examiner à son tour cette petite fille prise d'abord pour un garçon , cet enfant mort tout à coup ressuscité.

« Sainte Vierge ! c'est bien une fille , dit dame Barthole stupéfaite ; et lutine , et forte , et jolie...

— Ça , d'où provient le reliquaire qu'elle porte au cou ? » demanda une autre en désignant le chirographum de Blanche.

Raoul porta dévotieusement la main à son bonnet.

« Ceci renferme une parcelle des divins langages de Notre Seigneur Jésus-Christ.

— C'est un miracle, et rien de plus : notre divin Rédempteur a manifesté sa puissance en ressuscitant cet enfant. »

Cependant l'accouchée, attentive, mais dominée par la douleur, comprenait vaguement ce qui se passait autour d'elle.

« De quel enfant parle-t-on ? Claude, est-ce le mien qui crie ainsi ?

— Eh ! sans doute , répondit le marin d'un ton qui surprit les commères , sans doute , dame Judith , c'est votre fille ; comprenez-vous ? votre fille. »

Et son regard expressif rappelait énergiquement leurs conventions à l'oublieuse accouchée.

« Ah !... oui , ma fille , » murmura-t-elle , fascinée sous le coup-d'œil du marin.

Effrayé du ton de Raoul , et comprenant merveilleusement la portée de leurs engagements , le bonhomme Claude se pencha à l'oreille de sa femme , et lui dit d'un ton câlin :

« Dieu l'a voulu , sa volonté soit bénie ! Prends courage et consòle-toi , ma Judith : les agnells de celle-ci nous serviront à élever les autres... , les autres , tu m'entends ; Dieu aidant , nous n'en resterons pas là. »

Raoul , s'approchant à son tour :

« Rappelez-vous votre serment ; songez à remplir tous les devoirs d'une bonne mère , ou , de par le diable ! nous verrons. »

Il ajouta à haute voix :

« Dieu vous garde et vous bénisse ! Demain

nous purifierons dans les saintes eaux du baptême cette païenne, entachée du péché originel. »

Raoul, en sortant de la boutique, entendit avec surprise le bruit inaccoutumé qui se faisait à cette heure au cabaret de Jonas. Cachant sous son caraboussen-bras l'enfant mort, enveloppé dans des étoupes, il se décida à entrer. D'abord il comptait s'enquérir de la cause d'un tumulte aussi étrange, et renouveler à Perrette l'invitation qu'il lui avait déjà faite de tenir avec lui sur les fonts baptismaux l'enfant des époux Lecornel.

Les dispositions hostiles que le digne Claude avait tenté d'apaiser s'étaient bornées d'abord à des défis indirects; puis les injures et les personnalités y avaient succédé; les tasses et les pots, les formes et les escabelles avaient volé d'un groupe à l'autre, et la partie enfin se trouva engagée d'une manière tout-à-fait sérieuse. Déjà plusieurs victimes de cette rivalité nationale gisaient sous les pieds des combattants. Les Bretons, supérieurs en force et terribles dans leur colère, paraissaient décidés à ne

faire aucun quartier ; les Baïonnais , acculés de tout côté , regardaient la fuite comme leur seule chance de salut , quand l'arrivée de Raoul changea la face du combat.

« A moi les enfants de Baïonne ! » cria-t-il d'une voix tonnante.

Et ses poings vigoureux , tombant comme de pesants marteaux sur la tête de deux Bretons , les couchèrent parmi les mourants. La mêlée , ainsi égalisée , se prolongea , sans accidents trop funestes , jusqu'au moment où les deux partis , également fatigués , s'arrêtèrent d'un commun accord. Plus animés qu'auparavant , mais impuissants à continuer , les regards farouches qu'ils échangeaient annonçaient une courte trêve , et non pas cette paix durable , d'ordinaire si bien cimentée par un combat au pugilat.

Tandis que la gentille Perrette prodiguait indistinctement aux Bretons et aux Baïonnais les compresses imbibées de vin , Raoul s'aperçut que le paquet d'étoupes renfermant l'enfant mort avait disparu du lieu où il l'avait placé. Justement alarmé , et n'osant pas le réclamer , il chercha , mais en vain , de tout côté. Cependant

les combattants , occupés à panser leurs plaies ou près des leurs en danger de perdre la vie , étaient aussi nombreux qu'à son arrivée ; Jonas et Perrette étaient également présents ; d'ailleurs ce paquet d'étoupes n'était pas de nature à tenter la cupidité. Ces réflexions , toutes raisonnables qu'elles fussent , ne détruisaient pas l'évidence , et Raoul , de plus en plus inquiet , cherchait inutilement le motif probable et l'auteur de ce vol extraordinaire , quand un grognement prolongé attira son attention. Il renouvela ses recherches , et découvrit sous une table le jeune idiot nanti du paquet d'étoupes. Diot , pris en flagrant délit , essaya de s'échapper , mais le marin l'en empêcha.

« Qu'as-tu vu là-dedans ? lui demanda Raoul.

— Ave Maria ! de l'étoupe.

— La curiosité est un défaut punissable : voilà qui t'en corrigera. »

Les cris douloureux du pauvre idiot couvrirent le bruit sourd des coups violents qu'il subissait , et peut-être qu'il ne fût pas sorti vivant des barbares mains de Raoul , quand Perrette vint à son secours , et l'aida à s'échapper.

Long-temps après, ses plaintes et ses cris retentirent dans l'éloignement , perçants et pénibles au cœur comme ceux d'un chien qui se sauve après une cruelle correction. Ce fut pour les habitants du Conquet un nouveau chef d'accusation contre les Baïonnais et leurs adhérents.

V.

La grande salle de la tour de Ker-Jean , affectée en même temps aux affaires publiques et particulières du banneret , occupait l'étage inférieur. Sa superficie était de huit à dix toises. Elle était pavée de larges dalles de pierre et lambrissée d'un bois de chêne enjolivé de sculptures , tellement noirci par le temps et la fumée qu'il pouvait rivaliser avec l'ébène la plus foncée. Des peaux de loups , des bois de cerfs , des oiseaux aquatiques et des coquillages étaient sus-

pendus le long de la boiserie, en regard avec une série complète d'équipements militaires, depuis le pot de fer du temps de Charlemagne jusqu'à l'armure damasquinée rapportée des croisades et le haubert à la mode.

La dame de Ker-Jean, assise devant le chauffage, caressait un petit garçon de deux ans ; un autre, plus âgé de quatre ans, s'ébattait dans la grande salle.

« Budic-Mur, dit-elle, venez distraire votre frère : il souffre, le pauvre petit !

— Me voici, » cria le marmot, essayant de grossir sa voix enfantine.

Et l'on vit s'avancer une pièce d'armure haute de trois pieds, traînant sur les dalles de pierre. C'était Budic-Mur, le héros de ce livre. Quoique bien jeune, son caractère était déjà prononcé. Son père voyait en lui, avec amour, le digne rejeton, le tome second du fameux Meriadec de Ker-Jean, dont les exploits aux croisades étaient vivants au Conquet : aussi se gardait-il de contrarier dans ses goûts le belliqueux marmot, de mater un caractère déjà décidé, opiniâtre et volontaire. N'eût été sa mère,

parfois sévère avec discernement, Budic-Mur n'aurait connu aucun frein. Une cotte de mailles qui lui traînait sur les talons, un casque, un bouclier, une dague en guise d'épée, et une légère hache d'armes, composaient son accoutrement habituel, qu'il prenait en se levant. A l'exemple de certains chevaliers de cette époque, il eût volontiers reposé en cet équipement.

Budic - Mur, oubliant momentanément ses occupations martiales, s'ingéniait à distraire et à consoler son frère Jeannic — petit Jean — comme on l'appelait, à cause de son extrême faiblesse, quand un bruit de pas accompagné d'une légère altercation se fit entendre à la porte.

« C'est la vérité ! disait le tanneur.

— Toute la vérité ! ajouta le bonnetier.

— Par ma noblesse ! devais-je m'attendre à ces reproches ? Vous m'accusez de protéger les Baïonnais ! Si je le fais, c'est comme officier du comte, chargé de rendre la justice et de donner raison au droit.

— Qui sait ? reprit le tanneur. D'autant que le beau de leur pêche vous est aussitôt envoyé ,

et qu'à chaque Noël vous recevez bonne provision de poisson sec.

— Il est vrai que les Baïonnais se conduisent bien à mon égard ; mais, si vous pensez que ces présents soient de nature à influencer ma justice, apportez, au nom de la ville, force dons de toute espèce, de manière que la balance, quoi qu'ils fassent, penche toujours de votre côté. »

Cela n'arrangeait pas du tout les bourgeois, qui voulaient, sans bourse délier, amener le banneret à épouser leur querelle.

« Pierre Letouten n'a pas convenablement exprimé sa pensée, reprit Sébastien Calvez. Nous nous plaignons de la partialité que votre seigneurie...

— Ne m'outre pas contre les Baïonnais, interrompit Meriadec. Ça, compères, rincez-vous les dents, et je vais vous prouver que vous êtes tous de mauvaises têtes. »

Il leur fit apporter du vin, et les invita à prendre place devant la table.

Budic-Mur, feignant un grand empressement, avança des sièges aux bourgeois ; mais, au mo-

ment où Letouten ploya les genoux pour s'asseoir, le malicieux enfant retira l'escabelle, et le digne bourgeois s'étendit lourdement sur les dalles de pierre. Meriadec, éclatant de rire, adressa quelques mots de circonstance au teneur; puis, souriant à son fils :

« Ah ! malin garçon ! voici encore du nouveau ! Quelles espérances ! quel luron nous aurons là à vingt ans !

— Nantes, Vannes et Rennes, ont eu leurs saints et leurs hommes ; mais, patience ! le Conquet aura son tour, dit Calvez.

— Oui, oui, cela promet ; à coup sûr, cela promet beaucoup ! ajouta Letouten, riant jaune et frottant ses reins endoloris par cette chute. »

Une longue discussion s'engagea entre le banneret et les bourgeois au sujet de la rixe qui avait eu lieu la veille. Enfin la passion de ceux-ci l'emporta sur le bon sens de Meriadec, et il fut convenu que les Baïonnais seraient assignés à comparaître, le jour même, à la justice du Conquet, pour rendre compte de leur conduite. Raoul, qui s'était mêlé au combat sans aucune provocation, avait été mandé dès le matin par

le banmeret même, et il attendait tranquillement, dans un coin de la salle, la délibération du conseil.

Dès que la question des Baïonnais eut été vidée ainsi que nous l'avons dit, Meriadec, sentant qu'il venait de jouer un rôle peu convenable, essaya de reconquérir l'importance et la dignité qu'il croyait avoir momentanément perdues en cédant aux importunités des bourgeois.

« Maintenant, compères, dit-il d'un ton grave, une affaire d'une tout autre importance va nous occuper. Il s'agit du pirate, le fameux Creff-Jawn. »

Les dignes conseillers réprimèrent difficilement un frisson de terreur causé par ce nom terrible.

« Je compte sur votre concours pour arrêter ce brigand. »

Calvez et ses confrères échangèrent quelques coups-d'œil expressifs.

« Saint Matthieu nous soit en aide ! votre seigneurie connaît-elle ce marin ?

— Pas encore ; mais, ce soir, avec l'aide de Dieu, nous le verrons à notre aise.

— Veaux et génisses ! dit le tanneur, un diable de cette espèce ne se prend pas à la glu.

— Sans doute , il faut de bonnes têtes pour mûrir le plan d'attaque , et des bras non moins forts pour le mettre à exécution. »

Les honnêtes bourgeois se gourmèrent en affectant le maintien de fortes têtes.

« Ainsi donc , reprit le banneret , quand nos mesures seront prises , nous nous adjoindrons quelques braves , et... — Hé ! hé ! compères , le bât vous blesse quelque part !

— Avec la permission de votre seigneurie , objecta Sébastien Calvez , la tâche que vous comptez nous imposer ne convient guère aux doyens de la bourgeoisie. Ce que nos têtes grises auront arrêté , les jeunes hommes l'exécuteront.

— Ainsi soit-il ! et tout en ira bien mieux , ajouta le bonnetier : nous ne possédons plus l'agilité de la jeunesse ; et nos enfants , nos femmes !...

— La mienne n'y consentirait pas , interrompit Claude Lecornel , et les égards que nécessite son état me défendent de la contrarier.

— J'aurais dû m'y attendre , reprit le banne-

ret d'un ton dédaigneux; ces objections sont dignes de vous. »

Il réfléchit quelques instants, et, après un sourire malin qui se montra sur ses lèvres, il ajouta naturellement :

« Je tiens de bonne source que le pirate n'attend que l'occasion de mettre la ville au pillage. Si nous le laissons faire, nous devons nous attendre à quelque action digne de lui. »

Les bourgeois, à cette communication, échangèrent des regards de stupéfaction et d'effroi.

Le banneret continua avec une intention marquée :

« Expliquons-nous ! Le pillage d'un pareil homme ne consiste pas à exiger une somme d'argent, ni à défoncer les tonneaux. Non ! De par saint Matthieu ! le viol, le meurtre et l'incendie, sont les moindres conséquences du passage de ce pirate. »

Les bourgeois, étourdis de frayeur, avaient complètement oublié leurs affectations prétentieuses.

« Ma tour est solide et d'un abord inaccessible

à de tels manants , poursuivit Meriadec : je peux dormir en repos ; mais , d'un moment à l'autre je m'attends à contempler , du haut de mes remparts , quelque scène renouvelée des Normands , et je dirai , en écoutant les cris des femmes et l'agonie des mourants : Ils l'ont voulu !

— Sainte Marie , soyez-nous en aide ! gémit le doyen. Secourez-nous , ma bonne dame ! et nous brûlerons sur votre autel un cierge du poids de vingt livres.

— Ou , si vous l'aimez mieux , nous vous donnerons un accoutrement tout neuf , ajouta le bonnetier.

— Avec la plus belle escarcelle qui soit jamais sortie de la boutique d'un mégissier.

— Hé ! hé ! compères , la peur vous rend dévotieux. Il y a loin de ces offres libérales au refus que vous avez fait de payer chacun cinq sous pour le luminaire de l'église. Mais rappelez-vous le proverbe : Aide-toi , le Ciel t'aidera.

— Eh ! que faire , pauvres gens ! dans une ville ouverte et privée de garnison ?

— Rien , sans doute ! Attendez patiemment

la mort , comme des lapins dans leur terrier , quand le pirate , sans défiance , parcourt vos rues pendant la nuit.

— Seul ? » demanda Calvez.

Le banneret ayant fait un signe affirmatif :

« Eh bien ! nous ne devons pas souffrir qu'un pareil réprouvé souille plus long-temps notre ville. Chacun de nous trouvera bien une vieille cuirasse , une lance ou quelque autre bonne arme , pour assaillir ce brigand.

— Torr-é-ben ! votre seigneurie peut compter également sur nos têtes et sur nos bras.

— Vive Dieu ! les bourgeois du Conquet sauront montrer ce qu'ils valent , et ce suppôt de Satan ne ruinera plus notre commerce.

— Saint-Malo et Saint-Brieuc béniront vos seigneuries ! dit Raoul , jusque alors spectateur indifférent. Les rois de France et d'Angleterre , les ducs de Bretagne et de Normandie , ne laisseront pas un tel acte sans récompense. — Pas un marin naviguant depuis les îles Orcades jusqu'au *golfe* de Gibraltar qui n'ait vu le navire maudit se jouer au milieu du brouillard et bondir sur le dos des vagues , sans voiles ni

mâts , comme une barque désarmée. Le nom de Creff-Jawn est dans toutes les bouches ; chacun se vante de le connaître , et pas un ne pourrait citer la couleur de sa peau ni la forme de son visage : car ceux qui l'ont vu ont été aussitôt noyés. — Si l'on en croit les récits des marins anglais , continua Raoul , dont la voix et le regard fascinaient étrangement les bourgeois attentifs , ce pirate est un suppôt de Satan , si ce n'est Satan lui-même.

— Hé ! hé ! fit le banneret indécis entre le rire et la frayeur , nous lui jetterons au cou l'étole de notre père recteur. Saint Mandé , que Dieu bénisse , s'empara ainsi d'un dragon monstrueux qui ravageait les campagnes et dévorait les chevaliers tout équipés.

— Les bienheureux nous assistent ! D'une main nous tiendrons l'épée , et de l'autre le goupillon , dit Calvez un peu rassuré... Ça , messire , nous attendons de plus amples informations.

— Pensez-vous qu'il soit prudent de parler devant ce marin , observa le bonnetier à voix basse.

— Soyez tranquille ! ce gaillard sera discret forcément. Entre nous , j'ai des doutes sur lui , et il ne sortira d'ici que pour entrer dans mes donjons. — Purgeons d'abord cette affaire , nous ferons la sienne après. »

Ces paroles furent agréables aux bourgeois , sur qui l'œil brillant du marin produisait une impression ressemblant beaucoup à la peur.

« D'après les avis que j'ai reçus de la cour et les informations que j'ai prises moi-même ici , il paraît que ce pirate , attiré par la réputation de richesse dont jouissent les marchands du Conquet , s'est établi aux environs pour mûrir son plan d'attaque. Toutes les nuits , après avoir parcouru la ville , il s'embarque à l'entrée du port , et remonte ainsi dans les terres , où il a établi son gîte.

— La la , saint Matthieu nous a évidemment protégés , compères ! s'écria Letouten. Veaux et génisses ! je n'ai pas l'âme d'un lièvre ; mais se trouver face à face pendant la nuit avec un pareil mécréant...

— J'ai parcouru toute la ville pour aller querir les matrones , interrompit Lecornel.

— Et moi , ajouta Calvez , je suis sorti à minuit pour aviser l'état du ciel. »

Fortement émus des dangers présumés qu'ils avaient courus, les dignes conseillers eurent peine à reprendre le calme et le sang-froid nécessaires à leurs délibérations.

« Ce soir, sur le coup de huit heures , poursuivit le banneret , nous nous embusquerons une vingtaine d'hommes d'armes dans les rochers qui bordent la rade , et , lorsque le pirate viendra à passer...

— Il ne passera pas ce soir ! interrompit fortement Raoul.

— Pourquoi cela ? s'écria le banneret , partageant presque la terreur dont les bourgeois furent saisis à ces paroles.

— Parce qu'au lieu de remonter dans son léger esquif, plus rapide que la mouette cendrée , il ira chez les Baïonnais leur porter votre sommation.

— Comment cela ? que veux-tu dire ? reprit le banneret , flottant entre la colère et l'effroi.

— Creff Jawn vous a entendus. »

Les dignes conseillers se regardèrent d'un air

de stupéfaction ; Meriadec lui-même se resserrait sur son siège. Ses yeux rencontrant par hasard les trophées de ses ancêtres, suspendus sur la boiserie, cette vue ranima son courage.

« Par ma noblesse ! que signifient ces assertions ridicules ? Crois-tu nous effrayer, manant ? Je ne sais ce qui me retient de te caresser les épaules avec le plat de mon épée. — Explique-toi : comment se peut-il faire que Creff-Jawn nous ait entendus ? »

Raoul se plaça en face d'eux, et, développant sa grande taille, donnant à sa parole une force inaccoutumée :

« Cet homme est comme Satan, son maître et seigneur ; on le voit partout et on ne le rencontre nulle part ; il n'est jamais où on le cherche, il est où on ne le croit pas. Et par exemple, tout à l'heure que vous délibériez sur les moyens de le prendre, pensiez-vous qu'il vous écoutait, qu'il fût témoin de la frayeur que vous inspirait son nom ? Eh bien ! mes braves, vaillants champions, qui vouliez arrêter Creff-Jawn, l'occasion est belle, sur ma foi ! La laisserez-vous échapper ? Voici Creff-Jawn devant vous ! »

En prononçant ces mots il dégaina son coutelas et en frappa vigoureusement la table.

Meriadec et les bourgeois , fascinés par l'action de ses regards , demeurèrent immobiles à l'écouter parler. Leur étonnement de se trouver face à face avec ce terrible pirate , dont le nom seul causait de l'effroi , s'était converti en stupéfaction ; et , lorsque l'acier brilla dans sa main , ils fermèrent les yeux , croyant l'heure fatale arrivée. Cependant , quelques minutes après , tout étonnés de se retrouver vivants , ils se hasardèrent à lever la tête et regardèrent autour d'eux ; mais le pirate n'y était plus.

« Puissance de Dieu ! nous serait-il échappé , s'écria Meriadec.

— Mon saint patron ! recevez nos actions de grâces : nous nous en tirons heureusement , » murmura Calvez en portant la main à son escarcelle.

Le banneret , rappelé à lui , rouge de honte et de colère , se précipita vers la croisée.

« Arrêtez , arrêtez le pirate , arrêtez Creff-Jawn ! »

Il n'était plus temps : la barque malouine avait bordé ses avirons , et quittait rapidement le port.

VI.

Le vieux pilote que nous avons fait connaître au début de ce volume était nonchalamment couché avec un de ses compagnons vis à vis la pointe du promontoire de Ker-Morvan. Le temps était beau, et les yeux exercés des locmans, se promenant à l'horizon, découvriraient les navires au loin, alors qu'ils ressemblaient encore aux oiseaux marins à la pêche.

« Le diable soit avec les marchands ! dit Gedouyn en se tournant brusquement du côté de

son compagnon : pas un navire à piloter par un temps aussi favorable !

— Après la pluie, les beaux jours. Le damné pirate effraie ces poltrons ; mais ils s'ennuieront enfin d'user leurs barques dans les ports.

— En attendant, les locmans se battent les flancs, et l'hiver approche vent arrière. — Par saint Matthieu ! où sont les bons temps d'autrefois, lorsque les Génois, les Provençaux et tous les Levantins arrivaient sur nos côtes comme les bernaches à la Toussaint. Au lieu des agnels et des oboles qui nous tombent rarement à cette heure, c'étaient des pièces d'or de tout pays, gros de Milan, plaques de Flandre, ducats et florins d'Allemagne, mailles d'Utreck, écus de Guienne, et je ne sais combien d'autres... Oh ! le bon temps ! »

Un gros soupir sortit de sa large poitrine, et, le menton sur les genoux, il parut s'isoler du monde pour se plonger dans le passé.

« Gedouyn ! s'écria l'autre en le poussant du coude pour le tirer de sa rêverie, la barque malouine a bordé ses avirons. Vois comme

ils nagent à grands coups; ne dirait-on pas qu'ils sont chassés par des pirates. »

Le léger navire, docile aux efforts de ses vigoureux rameurs, glissait rapidement sur l'onde malgré la marée montante (1). Sa construction indiquait, chez celui qui en avait donné le plan, une connaissance approfondie de l'architecture navale, et une appréciation, bien rare à cette époque où la routine faisait loi, des avantages ou des inconvénients de telles ou telles proportions. La longueur de sa quille par rapport au bouchin n'était pas conforme à l'usage, et paraissait démesurée : car la largeur au maître-bau entraînait à peine pour un tiers dans la

(1) On voudra bien se rappeler que, dans ce passage comme dans tous ceux qui traiteront de la marine, nous devons nous efforcer de nous mettre au niveau des connaissances maritimes de l'époque. Si l'on remarquait quelque erreur (et nous sommes loin de croire que dans une pareille matière nous ne puissions pas en commettre), nous serions aises qu'avant de passer condamnation définitive, on se rappelât notre avertissement.

distance du gouvernail à l'éperon. Cette forme présentait à la vérité le grave inconvénient d'exposer les navires construits sur ce modèle à chavirer sur les bancs ; mais cela avait été prévu : car ses varangues étaient assez plates pour le soutenir dans les havres qui asséchaient à marée basse ; et l'avantage qu'elles lui donnaient de tirer peu d'eau devait lui faciliter l'entrée des ports les plus mauvais. Plus tard on a trouvé que les navires à varangues courtes résistaient mieux aux gros temps , parce qu'ils ont une moindre partie hors de l'eau. La barque malouine avait été construite dans cet esprit : car, bien que ses varangues fussent beaucoup plus plates qu'elles ne le sont aujourd'hui — et l'usage aussi bien que son genre de navigation semblaient lui en faire un devoir — ses œuvres-mortes allaient en s'étrécissant ; sa poupe était peu élevée , afin d'offrir une moindre prise au vent lorsque le gros temps la forçait d'aller à la cape. Ainsi elle possédait le double avantage d'une marche supérieure sur le large et vent arrière , au moyen de ses varangues plates , et , par le rétrécissement de ses œuvres-

mortes, elle évitait le sort presque assuré de tous les navires de l'époque, qui, surpris par un gros temps et ne pouvant porter que leur grande voile, en prenant le lit du vent, allaient en dérive et étaient jetés à la côte.

La lisse en barreaux, haute d'un pied tout au plus, permettait aux locmans attentifs d'observer facilement les manœuvres de l'équipage. La couverte, ou le pont, soigneusement entretenu, était occupé par les voiles, que l'on bordait sur les antennes avant de les hisser aux mâts, comme cela se pratique encore dans les embarcations d'une faible capacité. Le pont s'élevait en talus des deux côtés, pour faciliter l'écoulement de l'eau. Les bancs des rameurs étaient placés à trois pieds de distance l'un de l'autre ; chaque aviron, de hêtre fendu dans le fil du bois, était retenu au plat-bord par une estrope. De l'avant à l'arrière, l'espace qui se trouvait libre, et que l'on nommait coursie, contenait la partie de l'équipage non occupée à la rame. Raoul, la barre en main, commandait la manœuvre avec une rare précision.

« Tout cela n'est pas clair, murmura le vieux pilote.

— Je crois que ta pensée se rencontre avec la mienne, répondit son compagnon. Ne trouves-tu pas cet équipage bien nombreux pour un honnête marchand naviguant de port en port avec un chargement de poisson sec ou de goudron.

— Qui connut jamais la nature de sa cargaison ? Depuis qu'il vient au Conquet, je ne me souviens pas qu'il ait acheté ou vendu une obole de marchandise ; il se dit toujours de relâche pour réparer une avarie ou attendre le bon vent.

— Si les pirates et ce Malouin ne sont pas frères ou germains, il y a sûrement entre eux quelque lien de parenté. »

En ce moment, la barque rangeant la côte, Raoul cria aux locmans :

« Entendez-vous ces cris : Arrêtez ! arrêtez ! C'est un ordre de Meriadec ; mais il restera sans effet : car il n'y a que Satan assez fort pour l'exécuter. — Au revoir, bonnes gens, au revoir, entendez-vous ? »

Il dit encore quelques mots qui se perdirent dans l'éloignement. D'ailleurs l'attention des pilotes était attirée par le bruit extraordinaire qui éclatait dans la ville. En regardant de ce côté ils aperçurent deux personnages fort remarquables qui accouraient de toute la vitesse de leurs jambes. Le premier était File-Etoupes. Un assez gros paquet qu'il tenait dans sa souquenille retardait sa rapidité habituelle ; et pourtant il laissait bien loin derrière un individu grotesquement vêtu , qui paraissait suer sang et eau à le poursuivre. A sa robe de bougran rouge on ne pouvait méconnaître le bedeau de la paroisse. Tandis qu'il relevait d'une main cette dépouille banale transmise avec les fonctions, et beaucoup trop longue pour lui, il brandissait en forme de balancier le bâton noirci , garni de plomb à ses extrémités , qu'on décorait du nom de masse.

Croyant l'idiot auteur de ce tumulte , les deux locmans se jetèrent à sa rencontre et parvinrent à l'arrêter.

« Qu'as-tu fait encore , fils du diable ? s'écria Gedouyn en le saisissant aux cheveux.

— Ave Maria ! Diot avait faim. Compères , lâchez-moi : le bedeau a la main lourde. Diot va partager avec vous. »

Il tira de sa souquenille crasseuse un superbe gigot , dont la peau jaune et sanglante attestait les bons soins et les talents culinaires de la ménagère du bedeau.

Les deux locmans partirent d'un long éclat de rire ; mais l'autre , sentant redoubler sa colère à la vue de ce friand morceau dérobé sur sa table par File-Etoupes , rassembla ses forces en criant :

« Arrêtez ce méchant lutin , pour que justice en soit faite. »

Le pauvre idiot devint pâle et tremblant : la correction de la soirée précédente , dont il portait encore les marques , lui inspirait un double effroi pour celle qui le menaçait. Il jeta aux locmans un regard suppliant , puis s'écria tout à coup :

« Compères ! compères ! voyez , le pirate se sauve : on vous crie d'arrêter Creff-Jawn. »

Ce nom produisit sur eux un effet vraiment magique ; les bras leur tombèrent d'étonnement.

« Oui, bien, compères, ricana l'idiot en s'enfuyant : Creff-Jawn a sauvé le gigot et les épaules du pauvre Diot. »

Arrivé sur le bord de la rade, il regarda derrière lui, et vit le bedean qui continuait à le poursuivre. Alors il se jeta intrépidement à la mer, et nagea avec une telle vigueur qu'il eut bientôt atteint le promontoire de Ker-Morvan.

Ses cheveux blonds, ruisselant d'eau, tombaient en mèches sur sa figure et sur son dos, taché de larges bandes pourpres et violettes par la rigueur de la saison. Les meurtrissures de la veille, enflammées par le froid, sillonnaient horriblement ses membres décharnés; tandis que le sang figé, délayé par l'eau, s'écoulait en grosses gouttes sur toutes les parties de son corps. On l'eût pris pour un martyr échappé aux mains des bourreaux. L'idiot, insensible à ces douleurs, tira le gigot de sa souquenille, et le lança de çà de là, sur les rochers et en l'air, courant après avec mille contorsions, imitant à s'y méprendre la voix de divers animaux, et les ébats d'un jeune chien qui court après les feuilles d'automne que le vent soulève

et disperse ; puis, s'asseyant ensuite à la manière des tailleurs, son gigot sale et déchiqueté sur les genoux, il poursuivit de rires perçants, de paroles incohérentes — où les mots de Dieu et de diable, les blasphèmes et les saintes formules, étaient étrangement confondus — le malencontreux bedeau, qui regagnait lentement la ville. En ce moment — et cela lui arrivait chaque fois qu'il réussissait dans ses larcins — File-Etoupe avait toutes les allures d'un singe ou celles d'un enfant sauvage. Après qu'il eut dévoré sa proie avec l'avidité d'un animal carnassier long-temps sevré de nourriture, Diot tomba dans une espèce de torpeur, accompagnée de frissons et de sanglots ; un tremblement fébrile faisait grelotter ses membres ; ses dents claquaient, et de grosses larmes sillonnaient sans interruption son pâle visage, contracté par la douleur.

« Diot a froid, plus froid que les poissons qui nagent et les oiseaux qui volent en l'air.... Pauvre Diot ! »

Il poussa quelques sourds gémissements, et continua ses plaintes d'une voix grave et chan-

tante, essayant sûrement d'imiter les ballades que récitaient les vieilles femmes à la veillée.

« Ils ont tous une mère pour les nourrir et les vêtir ; Diot, lui, n'a rien... Pauvre Diot ! et la nuit va être froide, et demain pas de soleil pour réchauffer les membres à Diot... ! Pauvre Diot ! il gèlera de froid ! Ave Maria ! Sainte Marie, priez pour Diot ! »

La tête sur ses genoux, et se pelotant pour se réchauffer, File-Etoupes sanglota long-temps sous les morsures d'un vent piquant qui s'élevait de la mer. Tout à coup il détira ses membres engourdis, et, courant vers la baie, qui se trouvait à sec, la marée ayant baissé :

« Aux Baïonnais ! Ave Maria ! leur chauffeoir est bien allumé ; depuis trois jours Diot n'a rien volé chez eux. »

A l'entrée de la nuit l'idiot parcourait le chemin de Saint-Matthieu au Conquet avec la même rapidité qu'il avait mise pour se rendre aux sécheries quelques heures auparavant. Sa figure avait une expression tout-à-fait extraordinaire ; une lueur d'intelligence brillait dans son idiotisme ; il ressemblait au chien qui chemine à

pas pressés sans détourner la tête , sans se laisser distraire , comme si une affaire de grande importance l'appelait en quelque lieu. Il fallait en effet que File-Etoupes fût guidé par un motif bien puissant pour rentrer sitôt au Conquet : car, lorsqu'il allait du côté de Saint-Mathieu , il vivait habituellement plusieurs jours aux dépens des Baïonnais , du bourg ou de l'abbaye. Cependant la mobilité de son esprit triompha de l'éclair d'intelligence que révélait son instinct. Insensiblement sa vitesse se ralentit ; il regarda autour de lui , prêtant l'oreille aux bruits des vagues qui mugissaient sur les rochers à ses pieds, au cri des oiseaux de mer, flânant comme un enfant musard qui se dirige vers l'école ; enfin , lorsqu'il arriva sur la place , il paraissait avoir complètement oublié le motif de ce prompt retour.

C'était dimanche. Les portes étaient fermées de meilleure heure que de coutume ; celle de Jonas, la maison hospitalière , était la seule en retard : elle laissait voir dans l'intérieur du cabaret une réunion nombreuse et un chauffoir allumé. Diot fut y chercher un abri , et , selon

sa coutume, il s'étendit voluptueusement sous une table pour jouir des douceurs du sommeil. Au moment où il entraît, Gedouyn, le vieux locman, cédant aux sollicitations unanimes des buveurs, commençait un récit de circonstance impatientement désiré.

« Il y aura de ça huit ans aux fêtes de Noël. Les temps étaient bons alors; les locmans comptaient par réaux comme aujourd'hui par oboles. Les pilotages avaient donné ferme pendant la saison, et nous étions bien décidés, mon matelot, le défunt Tugdual, et moi, à prendre nos quartiers d'hiver. D'ailleurs, nombre d'écus chargeaient nos poches; et vous sentez qu'il eût été dangereux de prendre la mer avec cette lourde cargaison. La veille de Noël, nous nous rendîmes à Ouessant. Vous dire ce qui fut fait, vous le devinez, compères! Le soir, il ventait une jolie brise: plusieurs camarades vinrent nous conduire jusqu'ici. Pendant la traversée, nous bûmes à satisfaction, mais non pas, comme vous pourriez le croire, l'eau salée de l'Océan, et nous chantâmes, Dieu me pardonne! autre chose que les cantiques convenables à ce

saint jour. Bref, nous arrivâmes bien portants, et chacun retourna chez soi. La nuit fut orageuse; le vent soufflait à tout rompre; les vagues chantaient une fameuse antienne sur la côte : on bénissait le Ciel d'être à l'abri dans son lit. Voici qu'à l'heure de minuit, lorsque la tempête commençait à s'apaiser, on frappa rudement à la porte. « Holà ! locmans, un navire » à piloter ! » nous dit-on. Ma première idée fut de croire que l'on voulait nous jouer un tour : car il n'était pas à présumer que, dans cette saison et du temps qu'il faisait, un navire fût assez hardi pour prendre le large de nuit. Je faisais toutes ces réflexions avec mon matelot Tugdual, quand la voix reprit : « Dehors ! » ou je vous emporte nus, vrai comme Dieu » est mon patron de chaloupe ! » A coup sûr, cette voix-là nous était inconnue ; du diable si de ma vie j'en ai entendu une pareille ! « Il par- » le fort, il paiera bien, dit Tugdual. Dérapons » notre ancre, matelot ! » Je voulus me lever, mais mon saint ange gardien ne le permit pas. La tête me tournait ; le pavé de la maison tremblait sous mes pieds, comme une barque par une

grosse mer : je retombai sur le lit. « Evente la
» misaine, si tu veux, lui dis-je en me rendor-
» mant : du diable si je bouge un doigt pour
» brasser un crez de toile ! » A peine Tugdual
fut dehors, qu'un marin, porteur d'une figure
terrible, lui dit en lui secouant le bras : « Tu
» mériterais de boire le grand coup pour avoir si
» long-temps tardé. Le navire que je commande
» ne doit jamais mettre en travers : tel grain
» qui passe, je serre le vent, toutes voiles dessus. »
Il conduisit mon consort dans une barque mon-
tée de quatre matelots ; et, prenant la barre :
« Au large, enfants ! dit-il ; appuyez sur vos
» avirons ! » Le ton de cet homme avait telle-
ment effrayé Tugdual, que sa hardiesse habituelle
s'évanouit en un clin-d'œil, comme une brume
au mois de mai. Se croyant dans une mauvaise
passe, il voulut se mettre en règle, et finissait
la prière à Notre-Dame-de-Bon-Secours lors-
qu'on arriva à bord. Quoique le vent soufflât
avec violence, le navire était couvert de toile ;
et, malgré cela, il ne bougeait pas plus que le
grand banc de Kerovars. « Dès qu'un pilote a
» mis le pied sur un navire, il commande en

» maître à bord , dit le marin. Nous courons du
» nord au sud. — Avec votre permission , dit
» Tugdual un peu rassuré , il faut diminuer de
» toile. — C'est ton affaire , et prends garde à
» bien manœuvrer ! Creff-Jawn a les yeux sur
» toi. » Bien que ce nom ne fût pas aussi fameux
à cette époque qu'aujourd'hui , il était néan-
moins assez connu pour donner la fièvre à Tug-
dual. Il essaya pourtant de prendre courage , et
donna ordre d'amener... »

Au mot de Creff-Jawn , l'idiot avait quitté
son gîte , et , s'avançant dans le groupe , ses
longs cheveux et sa souquenille bizarrement
éclairés par le feu brillant du chauffoir , il dit
d'une voix basse et lugubre :

« Compères ! compères ! Creff-Jawn et les
Baïonnais viendront cette nuit brûler la ville.
Ave Maria ! Diot veut sauver la belle herbe du
cimetière , et le grand auvent du tanneur , qui
lui fait un si bon abri , et le cabaret de Jonas ,
où il est toujours bien venu. Sainte Marie ,
assistez-nous ! »

On voulut interroger File-Etoupes ; mais cet
éclair de bon sens s'éclipsa presque aussitôt : il

parut à peine se rappeler les paroles qu'il avait dites. Néanmoins, dans les circonstances actuelles, elles acquéraient, pour ces esprits superstitieux, l'importance d'une prophétie; et l'on se demandait en tremblant ce qu'il convenait de faire, quand un marin qui entra sur ces entrefaites détruisit les doutes légers qu'on tentait de conserver.

« Il y a du nouveau du côté de Saint-Mahé ! Les Baïonnais ont allumé les feux de rappel, et toutes les barques obéissent à ce signal.

— Aux armes !

— Courez chez le banneret !

— Sonnez la cloche ! » cria-t-on de toute part.

Et le cabaret, naguère si paisible, n'offrit plus qu'une scène désolante de terreur et de confusion.

VII.

An sortir des vêpres, Claude Lecornel, homme rangé et bon mari, quitta ses compagnons à la porte du cabaret, et, poussant un gros soupir, pénétra dans sa boutique. C'était une grande preuve de conduite et de soumission conjugale que donnait le pauvre diable : quand tous les autres allaient boire longuement, jaser beaucoup, et se communiquer en frissonnant leurs craintes et leurs inquiétudes, lui, Claude Lecornel, passant rapidement devant ce centre

d'attraction, lorgnait du coin de l'œil le cidre pétillant et le chauffoir allumé, et, retenant ses désirs, il s'éloignait avec vitesse, s'étonnant néanmoins d'être le seul homme du Conquet qui ne fût pas subjugué par la puissance de l'hydromel et des beaux yeux de Perrette. Sa journée entière avait été dignement et bien employée : d'abord la grand'messe, le baptême après, puis le conseil et les vêpres. Nonobstant cette conduite irréprochable, il prit un air humble et contrit, un ton câlin et tremblotant :

« Dieu aidant, ma mie Judith ! je te retrouve bien portante.

— Oui, Dieu aidant, en vérité ! Laisser seule une femme en gésine !

— Sainte Marie, la glorieuse mère, a vu toutes mes inquiétudes. Aussi nul malheur n'est venu, que le Ciel en soit béni !

— Faites-moi le plaisir de me dire pourquoi vous n'êtes pas revenu après le baptême.

— Oh là ! quelle journée ! dit Lecornel. Quelle journée, bon Dieu ! C'est le digne complément de la soirée précédente. Les jours se suivent et ne se ressemblent pas, heureusement : si de pa-

reilles scènes devaient souvent m'arriver, je mourrais à la peine, mon Dieu ! — Ça, belle Judith, devine le nom véritable du marin qui nous confia cette enfant, du marin qui s'est assis hier à cette place où me voilà, Claude Lecornel, ton mari. »

La douce accouchée ayant fait un signe d'impatience caractéristique, Claude jeta dans la chambre un regard timide, et dit en baissant la voix :

« Sache donc, Judith, que ce marin qui conversait familièrement avec vous n'est rien autre que le fameux pirate Creff-Jawn. »

Cette confidence, accueillie comme elle le méritait par dame Judith, fut suivie du narré minutieux de tout ce qui s'était passé chez le sire de Ker-Jean. Seulement le rusé Claude glissa sur les vêpres, laissant ainsi raisonnablement présumer que le départ de Raoul venait d'avoir lieu à l'instant.

« Et cette enfant est peut-être fille d'un pirate, murmura Judith ; d'un pirate qui entretient, dit-on, des relations avec l'enfer. Vierge sainte ! et elle a sucé mon lait.

— Qu'y faire ? Cet homme a le bras long, ma femme..., et la bourse bien garnie, ajouta-t-il avec un léger clignotement.

— Apportez-moi cette petite : je veux examiner si elle ressemble aux autres enfants. — C'est bien une fille, ajouta-t-elle après un long examen ; et, si ce n'est ce reliquaire...

— Garde-toi d'y toucher, Judith ! s'écria Lecornel avec effroi : son père m'a recommandé de le lui laisser au cou ; et, s'il s'apercevait..., bon Dieu ! quelle serait sa colère !...

— J'ai ouï dire, reprit-elle, que l'argent provenant d'une source impure se change en feuilles, en ordures, ou disparaît complètement. Il serait bon d'aviser les réaux d'or qu'il t'a donnés ce matin. »

Lecornel atteignit une bourse de cuir gras, et vida sur la couverture nombre de pièces tout récemment fabriquées.

— C'est de bel et bon or, gentille monnaie au coin de monseigneur le gracieux duc, dirent les deux époux en palpant et comptant les pièces, dont le son métallique les plongeait dans une sorte d'enivrement.

— Au fait , le baptême purifie les souillures de la naissance , et j'ai promis de tenir lieu de mère à cette innocente créature. Est-ce sa faute, la pauvre enfant , si son père...

— Saint Matthieu ! que veux dire ceci ? interrompit Lecornel. Judith , ma femme , n'entends-tu pas le son des cloches ?

— C'est le salut , bégaya-t-elle , certaine d'être démentie.

— Le salut est déjà sonné ! Et ces cris ' Bon Dieu du ciel , assistez-nous ! »

Une sourde rumeur se fit entendre d'abord aux deux époux attentifs ; puis des cris , des lamentations , des voix bruissant sur tous les tons, tumulte étrange , annonçant quelque affreuse calamité. Pâles , immobiles , ils se regardaient tous deux ; muets et palpitants , les battements de leurs cœurs les avertissaient qu'une nouvelle terrible leur arrivait , et ils attendaient avec angoisse leur part de cris et d'effroi dans cet effroi universel. Des coups violents vinrent ébranler la porte , et une voix troublée cria :

« Claude Lecornel , armez-vous ! voici qu'on attaque la ville. »

Ces terribles paroles tombèrent sur le cœur des bonnes gens comme des gouttes de glace fondue ; mais , sans leur laisser le temps de se reconnaître , la même voix reprit avec force :

« Au nom du sire Meriadec , armez-vous au plus tôt ! la ville est menacée de pillage et d'incendie.

— Saint Matthieu , assistez-nous ! Que faire , que devenir ? gémit Lecornel d'une voix déchirante.

— Vous le demandez , garnement ! s'écria dame Judith , les yeux brillants et animés. Faut-il qu'une femme en gésine vous donne des leçons de courage ?

— Mon Dieu ! mon Dieu ! quelle position pour un bourgeois pacifique , reprit le digne Claude , non moins effrayé de la colère de sa femme que du tumulte extérieur. Partons , puisqu'il le faut , et saint Matthieu me protège ! »

En disant cela , il se chargea d'une longue pertuisane rouillée , et se prépara , tout tremblant , à grossir le nombre des défenseurs de la ville

Au moment où les cris d'alarmes furent appuyés par la voie pressée du tocsin , la petite ville , habituellement si paisible , sortit du long sommeil qu'elle avait goûté depuis les dernières guerres , et la génération présente prévint que l'heure était venue pour elle d'éprouver une crise semblable à celles où ses devanciers s'étaient trouvés mêlés , à savoir : l'invasion et le pillage des Normands en 875 , le siège de Jean-Sans-Terre en 1207 , et celui de Pierre Mauclerc contre les Anglais en 1218. Les portes et les fenêtres s'ouvraient avec fracas ; les femmes , inquiètes , effarées , se parlaient , s'interrogeaient ; les hommes couraient en sens divers , entraient dans les maisons , échangeant quelques paroles brèves et pressées , puis couraient encore ; les chiens et les enfants criaient haut pour prendre leur part à l'émoi ; les jeunes filles palpitaient d'effroi à ce mot affreux de pillage , recélant le viol , l'attentat et les excès en tout genre.

Cependant , le premier moment de confusion passé , on songea à s'armer pour la défense commune. Meriadec de Ker-Jean , équipé de

toutes pièces, sortit de sa tour à la tête de ses varlets, et se rendit sur la place, devant la maison de Jonas, où chacun accourait aussi bien armé que possible. Il était rare, dans ces temps de troubles et de dissensions continuelles, que tout homme n'eût pas été forcé au moins une fois dans sa vie de prendre part aux querelles de ses voisins ou de ses seigneurs. Aussi chacun trouvait à l'occasion quelques débris de l'équipement qu'il avait porté ou dont il était héritier : car les armes se transmettaient religieusement dans les familles. Ainsi l'un avait un haubert, l'autre un casque et des cuissards, celui-ci un corselet, celui-là un camail et des brogonières, avec une épée, une pique, une masse ou une hache d'armes, de manière que les pièces diverses possédées par quatre ou cinq eussent formé à peu près l'équipement complet d'un homme d'armes.

Néanmoins le courage et la bonne volonté pouvant tenir lieu d'armures, Meriadec n'épargnait rien pour échauffer l'ardeur martiale de ses gens.

Trois patrouilles, de vingt hommes cha-

cune, furent envoyées pour explorer les environs de la ville ; le gros de la troupe demeura sur la place, prêt à se porter partout où le besoin l'exigerait.

Cependant , après plusieurs heures d'attente, rien n'annonçant l'approche des Baïonnais , les têtes étant plus rassises, l'on se prit à réfléchir. On pensa qu'il y avait eu une souveraine légèreté à prendre la balle au bond sur le récit d'un idiot, sans plus amples informations. Meriadec , honteux de s'être laissé aller à l'entraînement général , ordonna de chercher l'auteur de cette panique.

Mais , File - Etoupes s'étant choisi , selon sa coutume , un gîte pour la nuit dans quelque recoin ignoré , les perquisitions furent vaines , et le Conquet en masse commença de croire qu'une population de sages avait été jouée par un fou. Néanmoins , la prudence dans cette occasion étant de nécessité , on commanda plusieurs escouades pour faire le guet jusqu'au lendemain matin.

Vers le milieu de la nuit les guetteurs , complètement rassurés , dormaient autour de leurs

feux ; le Conquet était enseveli dans le silence et le repos.

Tout à coup des cris de guerre et d'incendie éclatèrent en même temps sur plusieurs points de la ville ; les Baïonnais, commandés par Creff-Jawn, parcouraient les rues en mettant le feu aux maisons, en égorgeant ceux qui essayaient d'en sortir. C'était une scène affreuse de désordre et de confusion, une épouvantable boucherie éclairée de la lueur des flammes.

Meriadec de Ker-Jean, digne rejeton de ses aïeux, déployait pour la défense commune un sang-froid et un courage dont il était surpris lui-même. C'est que la crise était terrible, décisive, et qu'il fallait à une position telle opposer une résistance opiniâtre, ou se confier à la merci du vainqueur. Or, plutôt que d'en appeler à la merci d'un pirate et de vils pêcheurs insurgés contre son autorité, le noble sire préférait s'ensevelir vivant sous les ruines fumantes du Conquet. Trente hommes environ, presque tous marins, combattaient sur la place avec Meriadec ; les autres étaient en fuite ou défendaient leurs

foyers. Cependant la vigoureuse résistance opposée par ceux du Conquet devait céder au nombre et au courage de leurs ennemis. A chaque instant ceux-ci recevaient de nouveaux renforts, et les défenseurs de la ville perdaient quelques uns des leurs. Meriadec, blessé dès le commencement de l'action et affaibli par une perte immense de sang, battait en retraite, accompagné de ses varlets. Raoul, occupé ailleurs, arriva sur ses entrefaites.

« Voici Creff-Jean, vaillant sire, cria le terrible pirate : tu vois que j'ai tenu parole. Nous sommes face à face : croisons nos fers comme de braves et loyaux ennemis. »

Le banneret ne l'entendit pas. La herse de sa tour s'était levée pour lui offrir un asyle ; mais elle s'abaissa trop lente : Creff-Jawn était sur ses pas.

Le feu mourant du chauffoir projetait une lueur incertaine dans la salle basse du manoir. Les éclats de l'incendie frappaient parfois sur les châssis des croisées, créant des ombres bizarres et teignant de reflets pourpres quelques parties isolées. La baronne, assise avec ses deux

enfants, écoutait, dans une anxiété horrible, le bruit lugubre du combat. Son cœur s'ouvrait à l'espérance; la cessation du tumulte lui faisait croire que les assaillants avaient été repoussés, quand son époux, faible et saignant, lui apparut tout à coup. Cress-Jawn, l'épée nue et la menace dans les yeux, entra sur ses pas dans la salle.

« Par la mère qui t'a nourri ! épargne-le ! » s'écria-t-elle en se jetant entre eux deux.

Raoul sourit amèrement.

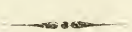
« Les hommes ne m'ont pas épargné : pour quoi serais-je compatissant ? — Il a voulu ma vie : n'est-il pas juste que j'aie la sienne ? »

Le pirate repoussa rudement la baronne ; un nuage lui couvrit les yeux, et son jeune enfant, endormi dans ses bras, roula sur les dalles de pierre. Les cris douloureux de cette innocente créature ranimèrent l'énergie de Meriadec ; il rassembla ses forces et s'avança l'épée haute sur le pirate. Mais celui-ci para le coup, et l'étendit à ses pieds, le corps percé de son coutelas.

Au même instant Budic-Mur déchargea un

violent coup de sa hache sur le pied gauche du pirate , puis il s'enfuit à toutes jambes. Mais le coup avait porté , la chaussure était coupée , et le pousse séparé du pied...

Long-temps après on entendait encore, par-dessus les cris des mourants, le désespoir des femmes, le petillement des flammes, le fracas de l'incendie, et les tintements pressés de la cloche, qui semblaient sonner le glas funèbre du Conquet.



SECONDE PARTIE.

—

V.

En l'an 1309, un matin, au jour naissant, une activité inaccoutumée régnait sur le port de Nantes. Des hommes et des femmes appartenant à la classe marchande causaient en groupes, ou marchaient d'un air affairé, échangeant des paroles brèves et concises, comme des gens occupés qui disent beaucoup en peu de mots, pour économiser le temps. D'autres donnaient des ordres et activaient la marche lente de manants qui descendaient de la ville avec des far-

deaux. Cette agitation était occasionnée par le chargement d'une assez grande barque, dont les voiles déployées et les nombreux préparatifs annonçaient le prochain départ. Au milieu des maisons basses du port, uniformes dans leur construction, on en remarquait une dont le pignon droit et pointu s'élevait au-dessus des autres, fier comme un tambour-major. Deux poteaux grossièrement sculptés, et censés représenter les deux patrons de la ville, saint Donatien et saint Rogatien, soutenaient le premier étage. Au-dessus, le clerc et le lettré pouvaient lire avec un peu de bonne volonté ces mots écrits en relief : *Au retour de la Terre-Sainte*. Pénétrons dans ce cabaret. Assis devant une petite table, un religieux de l'ordre des barrés (1) ou carmes d'Orient, mangeait de bon appétit quelques mets grossiers, qui composaient, avec une mesure de cidre, son repas du matin. Une besace était placée à ses pieds, et sur la table,

(1) Barrés, ou carmes d'Orient, ainsi nommés de la couleur de leurs vêtements.

immédiatement auprès de lui, un coffret de forme orientale, richement incrusté de nacre, était l'objet de son attention continuelle. A voir cette main qui le palpait à chaque instant, paraissant guidée par une impulsion machinale, on eût pu supposer que ce coffret recélait tous les trésors de l'Orient; mais l'état monastique de son possesseur donnait plutôt à penser que le révérend portait à son abbaye quelque précieuse et sainte relique. A quelques pas de là, un homme vêtu en pèlerin concentrait tellement son attention sur le père, qu'il ne remarquait pas la scrupuleuse investigation dont il était lui-même l'objet de la part d'un matelot, son voisin. Son chaperon rabattu et son haut collet dérobaient à la vue une partie de sa figure; mais ce qu'on en voyait était de nature à piquer la curiosité et à ouvrir un vaste champ aux conjectures du physionomiste.

Sa taille était haute et droite; son maintien, fier et martial; la peau de son visage était brunie et desséchée, comme celle d'une personne long-temps exposée aux ardeurs du soleil d'Afrique. Nonobstant les ravages de l'âge, des

fatigues, et peut-être des soucis, il portait encore les restes remarquables d'une rare beauté ; ses yeux seuls eussent embelli d'ailleurs le visage le plus commun, et leur expression fascinante devait, en quelque position qu'il fût, lui rendre d'éminents services.

« Par saint Donatien, mon patron ! quel ras de marée as-tu essuyé ce matin ? fut-il dit par son convive au matelot qui observait le pèlerin. Depuis une heure que nous sommes assis à cette table, tu n'as pas cessé de pointer par le travers de ce frère, et ta bouche est demeurée close comme... »

Une teinte d'effroi se répandit, à ces mots, sur la figure du matelot, et, faisant signe à son compagnon de se taire, il dit d'une voix mystérieuse :

« Paix donc ! d'autres que nous ont les oreilles ouvertes ici. Regarde ce frère pèlerin. »

Les yeux de Donatien suivirent la ligne indiquée par son compagnon ; mais, ne trouvant rien d'extraordinaire dans l'extérieur de ce frère, ni dans ses vêtements, exactement semblables à tous les autres équipements du même genre, il détour-

na la tête avec une indifférence que l'autre marin ne partageait pas certainement. Sa figure hâlée, habituellement peu expressive, révélait des motions peut-être inconnues de lui jusque alors. C'était, autant qu'on en pouvait juger, une surprise approchant de la stupéfaction, des efforts de mémoire, le tourment du doute, et une terreur vague et religieuse, se mêlant à un respect et à un dévouement sans bornes. Et tout cela se passait au cœur d'un marin, indifférent et flegmatique par état ! c'était un obscur pèlerin qui causait ces émotions hors de nature à cet homme, que la mort, sous toutes ses faces, eût sans doute moins impressionné.

« Pen-Fol ! Guignolé Pen-Fol ! reprit Donatien en le poussant du coude.

— Hé ! fit Guignolé, comme un homme réveillé en sursaut.

— J'ai regardé le pèlerin.

— Ah ! — Eh bien ?

— Ma foi ce n'était pas la peine de faire la voix de confesse, et je peux te dire tout haut... »

Ici Donatien fut interrompu par un revers de

main au creux de l'estomac, qui lui coupa subitement la parole, et suspendit pour quelques minutes le jeu des poumons.

« Paix, matelot ! Mieux vaudrait pour toi évoquer Satan au coin d'un carrefour en égorgeant une poule noire que de parler de ce... ce pèlerin d'une manière inconsidérée.

— Sainte mère de Dieu ! quel maître-coup ! et sans motif raisonnable, reprit Donatien à voix basse cette fois. On passe quelque chose à un bon patron, je le sais ; mais, entre user et abuser...

— Oublions cela, interrompit Pen-Fol en lui offrant la main : c'est une preuve de bon accord entre nous.

— Oui-dà : il faut plus d'un gros temps pour disjoindre des planches de chêne bien et dûment chevillées... — Mais ce fainéant de pèlerin !

— N'en parles pas sur ce ton ! si tu aimes le fils de ta mère, interrompit Pen-Fol presque furieux. Un homme de la sorte, mon Dieu ! Aussi vrai que saint Guignolé, mon patron, couchait dans un lit de cendre et de sable, je

t'égorgerais, Donatien, sur un signe de ce pèlerin. »

Son compagnon le regarda fixement, et, hochant tristement la tête :

« Quelque maligne sorcière lui a sans doute jeté un sort. Un si vaillant marin ! la perle des patrons nantais !...

— A qui diable en as-tu avec tes sorts et tes sorcières ? Quand un homme..., un homme comme lui... Mais regarde-le une fois !

— Eh bien ! reprit le marin en jetant un coup-d'œil par-dessus l'épaule, je l'ai vu tantôt assez pour le reconnaître, fût-il revêtu de la dalmatique d'un évêque.

— Je l'ai vu bien autrement grand. J'ai vu cet homme, Donatien, plus puissant que notre duc, Arthur second. (Baissant la voix.) Je mettrais ma main au feu que ce pèlerin n'est rien moins que le prieur des templiers. »

Cette révélation causa une extrême surprise au marin ; mais, ne comprenant pas toutefois l'exaltation de Guignolé, et désirant la connaître, il fit :

« Eh bien ? »

Peñ-Fol ne répondant pas :

« Possible que ce pèlerin soit le frère Raoul de Montbize. »

Mais le patron n'entendait rien.

« Oh ! c'est bien lui ! murmurait-il ; c'est le port de sa tête , son regard fier , et sa manière toute gentille de tenir son couteau. C'était ainsi qu'il le prenait pour égorger un ennemi , le noble et vaillant chrétien ! — Par tous les saints du paradis ! continua-t-il à haute voix , n'était la robe qui le couvre et les années qui m'ont vieilli , je me croirais encore le souffre-misère , le pauvre petit page Bidon (1). Oh ! les bons temps ! trop tôt passés , où , de sa voix impérative , il me disait : « Ici , caqueux ! » Et la gourmade suivait aussitôt cet ordre , quand elle ne venait pas avant. Et les coups que je recevais à chaque heure de la journée ; et les étrivières pour faire arriver le bon vent ; et ces lon-

(1) Le page , à cette époque , était ce que nous appelons un mousse : cette dernière expression a été empruntée aux Hollandais.

gues nuits d'hiver où il m'accrochait aux mâts , pour me rendre le teint frais , disait-il ; et ce bon coup de poignard que je reçus dans les côtes parce que ma main tremblait , le lendemain d'une nuit semblable , en lui versant à boire... Oh ! les bons temps ! grand Jésus ! »

Et le patron attendri essuyait avec son ponce deux larmes fugitives tout étonnées de mouiller de pareilles joues.

« C'était apparemment un homme vif et colère , remarqua Donatien. Avant ce jour , tu n'en avais jamais parlé.

— Bon ! tu n'y es pas , compère. Je t'ai conté bien souvent les terribles choses que j'ai vues quand j'étais , à l'âge de dix ans , le pauvre petit page Bidon. »

A ces mots , la figure de Donatien se couvrit d'un rouge foncé ; et , regardant le pèlerin d'un oeil en-dessous , il fit d'un ton expressif :

« Eh bien , patron ?

— Eh bien , mon fils ! long-temps je l'ai cru mort. Mais le voilà , Dieu merci ! en chair et en os , devant nous. Oui ! je veux que la première lame d'ouest m'engloutisse comme un

caqueux si ce pèlerin n'est pas mon ancien patron. »

Il se pencha à l'oreille de Donatien , et prononça quelques mots d'une voix tellement basse et émue que celui-ci le pria de répéter.

« Quoi ! maître Guignolé , quoi ! ce serait... ! murmura Donatien en fixant le pèlerin d'un air confondu. Oh ! Jésus le rédempteur ! je verrais le plus fameux marin , le plus... !

— Tais-toi ! le voilà qui se lève , interrompit vivement Pen-Fol. Ne le regarde pas ainsi : il pourrait deviner que nous sommes assez audacieux pour nous occuper de lui. »

Mais le pèlerin passa devant les deux matelots sans paraître les remarquer, et , suivant les moindres démarches du moine au coffret , il se plaça de manière à ne rien perdre de la conversation que celui-ci engageait avec un marin récemment entré dans l'auberge.

« Vous êtes patron de la barque en chargement ? demanda le barré.

— Patrice Lezec , aux ordres de votre révérence , répondit le marin en tirant respectueusement son bonnet.

— Et vous partirez bientôt ?

— Avec l'aide de Dieu et du bienheureux saint Patrice, mon patron, avant une demi-heure nous aurons quitté le port.

— Bien sûr ? insista le père.

— Aussi vrai que Dieu est Dieu , et que saint Patrice est à sa droite au premier rang des élus, la belle barque fine voilière et bonne marchande dont vous voyez la mâture droite...

— Vous allez en ligne directe au Conquet ? dit le barré en l'interrompant.

— Au Conquet, et de là à Saint - Malo , en faisant escale à tous les ports de la Manche.

— Combien de jours comptez-vous employer à votre première traversée ?

— Cela dépend des circonstances, des vents plus ou moins favorables ; l'un portant l'autre , six ou sept jours environ.

— Consentez-vous, maître Lezec , à m'admettre dans votre barque jusqu'au Conquet ?

— De grand cœur, révérend père. Mon chargement est composé de marchandises pré-

cieuses ; mais rien de sacré , rien qui touche en quelque façon à l'église ; et , si le gros temps survenait , votre présence et vos prières pourraient... , suffit : on connaît les miracles et la vie des saints de Bretagne.

— Quant au prix du passage ? dit le barré humblement...

— Par saint Patrice ! n'en parlons pas : votre présence et vos prières , mon révérend , en cas d'un danger pressant , vaudront bien pour un chrétien les trois *nantais à l'écu* que paient les autres passagers. »

Le patron tint sa promesse ; une demi-heure après cette conversation , il monta sur l'avant de sa barque , et , joignant ses deux mains devant sa bouche en guise de porte-voix , il cria , d'un ton bien connu de ceux [qui fréquentent les ports :

« Embarque ! embarque ! embarque ! pour le Conquet et la Manche ! »

A ce signal de départ , les passagers retardataires accoururent avec empressement , et les accolades , les serrements de mains , les *Dieu vous garde !* et *Dieu vous bénisse !* furent échan-

gés sur tous les tons entre les voyageurs, leurs amis et leurs parents. Une bourgeoise, les yeux en pleurs et les mains tachées de cire, pressait dans ses bras son mari, à l'intention duquel elle venait de brûler un cierge sur l'autel de Notre-Dame à Sainte-Croix. Une jeune fille accordait un baiser à son amoureux, deux jeunes cœurs fiancés de la veille par un anneau rompu sur l'autel de saint Saturnin. Quelques uns, tout pensifs, envisageaient avec effroi une aussi longue traversée, et s'applaudissaient d'avoir fait leur testament. D'autres, enfin, intrépides commerçants, parlaient affaire jusqu'au bout.

Le pèlerin, debout sur la grève, contemplait froidement cette scène. Ses yeux perçants, fixés sur le moine au coffret, ne le perdaient pas de vue : on eût dit, à cette préoccupation étrange, que d'un geste du père dépendait le sort de sa vie.

Enfin, le cri *Embarque* ayant été répété pour la troisième fois, le patron, voyant tous ses passagers arrivés, fit à ses amis un geste d'adieu, accompagné d'un signe de croix.

« A la garde de Dieu , sous le sauvement de Notre-Dame-de-Bon - Secours et la protection de saint Patrice mon patron ! au large ! Largue la bosse et pousse de fond ! »

Une explosion générale de noëls et de sanglots accueillit cet ordre.

« Amure la misaine ! borde la civadière ! hisse le tourmentin ! »

La brise fraîche du matin arrondit la toile , et la barque , docile à l'impulsion qu'elle recevait , tourna lentement sur elle-même et para sa proue élevée vers le bas de la rivière. Le pèlerin , sortant alors de son immobilité , prit une escousse de quelques pas , et s'élança , léger comme l'antilope , après la barque qui fuyait. Ses deux pieds tombèrent d'aplomb sur le plat-bord du navire , qui faillit sombrer par l'effet d'une telle secousse.

« Vive Dieu ! mon frère , s'écria le patron tremblant , tombez-vous du ciel à mon bord ? Permis de faire ces tours de force sur un grand navire au lest ; mais dans une barque sous voile qui n'a qu'un pied de flottaison...

— Attention à gouverner , interrompit le

pèlerin : le remous de l'Erdre (1) va s'emparer de votre barque et vous couler comme un sabot. »

Le patron, honteux de cette négligence impardonnable, tourna promptement la barre à droite, et reprit d'un ton radouci :

« C'est pourtant une drôle de manière d'embarquer sur un navire...

— Chacun a la sienne, » répliqua le pèlerin en lui tournant le dos et s'asseyant sur le plat-bord.

Il continua à couvrir des yeux le moine, ou plutôt son coffret, baissant la tête ou affectant l'indifférence toutes les fois que le barré le regardait.

Pen-Fol et son compagnon, debout sur la porte de l'auberge, avaient été témoins de cette scène extraordinaire.

« Par saint Saturnin ! c'est bien lui ! s'écria le premier en joignant les mains. Quelle légè-

(1) A cette époque, le port de Nantes était situé au-dessus du confluent de l'Erdre et de la Loire.

reté ! quel jarret ! Les années ont passé sur lui comme une lame sur un prélat (1) ! — Vogue sans crainte , Patrice Lezec : tu portes à ton bord le plus fameux marin dont mémoire d'homme se souvienne. »

(1) Toile recouverte d'un épais enduit de goudron qui la rend imperméable.



IX.

Dix-neuf années s'étaient écoulées depuis la nuit terrible où Creff-Jawn , à la tête des Baïonnais , porta le fer et le feu au sein de cette chère petite ville , patrie de notre héros. Malgré l'embrasement qui avait dévoré une grande partie des maisons , le Conquet n'avait pas changé d'aspect. Chaque propriétaire , en relevant sa demeure , s'était étudié à conserver minutieusement l'ancien plan , les incommodités comprises ; de sorte qu'au bout d'une année

le déplorable événement qui plongeait la ville entière dans le deuil n'avait laissé pour traces de son furieux passage que quelques tombes nouvelles, oubliées au cimetière, et des murailles blanches, tranchant par leur frais éclat sur la teinte grise des vieilles façades. La ville, en se restaurant, avait pris le demi-deuil. Cependant, bien qu'affaiblie par le temps, la mémoire de cette terrible catastrophe était religieusement gardée, et, dans les longues veillées d'hiver, les récits les plus chers à l'auditoire roulaient toujours sur ce sujet. Chaque narrateur s'évertuait à amplifier les faits les plus effrayants, en ayant soin d'en dégager l'élément surnaturel; et si l'identité de Creff-Jawn avec Satan était encore chose contestée, on croyait généralement que le diable du moins avait joué un rôle actif dans ce funeste événement. Les survivants, guidés par un sentiment de terreur vague et de religiosité, fondèrent une messe funèbre, destinée à perpétuer le souvenir de ce sinistre et des douleurs qu'il rappelait. Or cette journée était le dix-neuvième anniversaire que l'on célébrait au Conquet.

Quoique le soleil parût encore à l'horizon , la ville était silencieuse , et les jeux du dimanche , qui se prolongeaient d'ordinaire bien avant dans la soirée , n'avaient pas eu lieu ce jour-là. Le cabaret de Jonas était à peu près désert , ou du moins ceux qui s'y trouvaient savaient garder un décorum suffisant pour ne scandaliser personne.

L'église était ouverte ; mais chacun , à la fin des vêpres , était rentré dans sa maison , et deux personnes seulement occupaient encore le saint lieu.

L'une , affublée de la robe de bougran rouge , propriété de la fabrique , étendue de son long sur les dalles de pierre , ronflait au pied d'un pilier. Cette robe , qui embarrassait les mouvements du premier bedeau sur lequel nous l'avons connue , était beaucoup trop courte pour son possesseur actuel , dont les pieds et les jambes nues étaient couverts d'une croûte épaisse de boue sèche qui pouvait , à la rigueur , lui tenir lieu de chaussure.

A cette description le lecteur n'aura sans doute pas manqué de reconnaître le pauvre idiot

File-Etoupes. C'était lui en effet , toujours vaguant à son gré aux environs de la ville , toujours le même , à cette condition pourtant que l'enfant était devenu un homme fait et vigoureux , et que ses lueurs de raison étaient plus fréquentes et plus complètes qu'autrefois. L'adresse extrême qu'il déployait dans ses larcins lui avait acquis avec l'âge un renom de probité , et les chiens ou les enfants étaient ordinairement chargés des vols que Diot avait commis. Du reste , autant qu'autrefois il repugnait à demander, ne le faisant jamais que pour les liqueurs spiritueuses , qu'il aimait avec passion.

Les habitants du Conquet , qui l'avaient vu se développer sous leurs yeux , le regardaient sans étonnement , parce que l'habitude le leur rendait familier ; mais l'étranger qui l'apercevait pour la première fois devait éprouver à sa vue une impression tout opposée. Sa taille n'était pas moindre de cinq pieds cinq pouces. Son corps était maigre , osseux ; tous ses membres avaient atteint des proportions convenables. La largeur de ses épaules et l'é-

paisseur de sa poitrine annonçaient la vigueur et la santé. Sa chevelure brouillée, pleine de vermine, de fétus de paille, de vase sèche et de feuilles, descendait jusqu'à ses jarrets, au niveau de la robe rouge, sale et déchirée, dont on l'avait revêtu dans un but de morale publique. La peau de son visage était enduite d'une croûte trop épaisse de crasse pour qu'on pût en distinguer la couleur. Ses yeux bleus étaient grands, mornes et sans expression. Sa lèvre inférieure pendait sur son menton ; sa bouche était ordinairement entr'ouverte, contractée comme si elle souriait. La forme de sa tête était surtout remarquable. A partir du cou jusqu'au sommet du crâne, elle formait une ligne droite et était complètement aplatie. Un développement prononcé existait au-dessus des oreilles, ou, pour employer les expressions techniques, à l'angle antérieur inférieur des os pariétaux. Ce bourrelet se prolongeait au milieu de la région latérale de la tête, à l'endroit qui correspond à la suture squammeuse ; immédiatement après, le crâne s'aplatissait, et formait avec la partie frontale, excessivement déprimée,

un cône tronqué d'une forme assez satisfaisante.

Laissons dormir File-Etoupes jusqu'à l'heure de son réveil.

La seconde personne demeurée dans l'église était une femme assez avancée en âge. Son extérieur annonçait un plus haut rang que celui des riches bourgeoises ; mais , à en juger par ses vêtements , l'opulence dont elle avait joui était passée depuis long-temps. Sa robe de velours noir était ouverte sur la poitrine , et terminée par une longue queue garnie de fourrure de même couleur ; mais cette riche étoffe portait les traces de vieux services , et plusieurs parties de la fourrure étaient complètement dégarnies du poil long et soyeux qui en avait fait l'ornement. Sa ceinture, de drap de soie , était ternie et passée. Tout en un mot dans sa toilette décelait un état bien voisin de l'indigence après une meilleure position.

Agenouillée sur les degrés du maître-autel , elle priait avec ferveur ; puis , sortant tout à coup de la contemplation mystique où elle paraissait plongée , croisant sur sa poitrine ses

maines maigres et blanches, elle s'écria en levant les yeux au ciel :

« Mon Dieu ! qui connais mes douleurs , ne rejette pas ma prière ! Tes prêtres m'ont refusé leur sainte absolution , et , comme une excommuniée , j'ai vu passer la Pâque et les grands jours sans approcher de la sainte-table , Ils exigent de moi , faible femme , ce que les forts ne sauraient faire : ils exigent que je pardonne ! comme si le désir qui me presse n'était pas une soif de sang , qui ne s'éteint qu'avec du sang ; comme si la vengeance , après la perte que j'ai faite , n'était pas le but de ma vie , mon unique consolation ! Dans mes prières les plus ferventes , la nuit , dans mon sommeil , à chaque instant de la journée , l'ombre plaintive de Meriadec me suit et me crie vengeance... , et l'on voudrait que j'accordasse pardon à son meurtrier ! — Mon Dieu ! toi qui punis dans ta justice les crimes des pères sur leurs enfants à la septième génération , souffriras-tu que l'assassin de mon époux emporte son crime en terre ? — Pour la dernière fois je t'implore , car l'anniversaire prochain me trouvera

sous la pierre ! O mon Dieu ! sois-moi propice ! »

En achevant , la figure inspirée , religieusement confiante en une superstition grossière , elle s'imagina communier avec l'Eternel par une bizarre cérémonie. Trois livres des saintes écritures étaient posés sur l'autel ; et , sa prière terminée , elle croyait , en ouvrant les livres au hasard , lire l'arrêt du destin et la volonté de Dieu dans les premiers mots qui s'offriraient à elle : transformation barbare des augures du paganisme , que ces esprits vindicatifs adaptaient grossièrement à la morale de Jésus pour contraindre l'Evangile à légitimer leurs passions.

Elle prit un des livres , et , l'ouvrant d'une main tremblante , elle lut ce qui suit , au dimanche de la Sexagésime :

« Je tends mes bras vers vous ; mon âme sou-
» pire après vous comme une terre sèche et
» aride après la pluie. Faites-moi connaître la
» voie par laquelle je dois marcher. Puisque je
» tiens mon âme élevée vers vous , délivrez-
» moi , Seigneur , de mes ennemis ; j'ai recours

» à vous. Enseignez-moi à faire votre volonté ,
» car vous êtes mon Dieu. »

Après quelques moments de réflexion , elle dit en commentant ces mots :

« Oh ! oui , je tiens mon âme élevée vers vous ; depuis long - temps je vous implore , ô mon Dieu ! Indiquez-moi la voie par laquelle je dois marcher ; délivrez-moi , Seigneur , de mes ennemis... : c'est toute la grâce que j'implore. »

Plus confiante dès lors en la bienveillance céleste , elle consulta le second oracle. Ces mots du Nouveau-Testament , écrits en grosses lettres gothiques , s'offrirent d'abord à sa vue :

« Lève-toi , et marche. »

Cette phrase , à la suite du premier oracle , pour un esprit disposé à interpréter toutes choses dans le sens qu'elle y cherchait , cette phrase lui parut positive : elle l'accueillit comme une illustration divine.

« Ah ! misérable assassin ! ton châtiment , pour avoir été différé , n'en sera que plus terrible : car il te surprendra dans la paix de l'impunité. — Oui , nous nous lèverons , nous mar-

cherons à ta recherche , et , dans quelque lieu que tu sois , le doigt du Seigneur nous guidera et te désignera à nos coups. — L'heure de la vengeance a sonné ! »

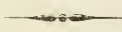
Le teint animé , l'œil en feu , et tout émue d'inspiration , elle prit d'une main ferme le troisième livre , et lut sans étonnement , mais comme l'affirmation d'un fait accompli , tant sa conviction était forte , ce verset des Sept psaumes de la pénitence :

« Le Seigneur a tourné ses regards sur la
» prière des humbles ; il n'a point méprisé leurs
» demandes. »

Le hasard , à vrai dire , la servait merveilleusement. Après l'ordre de courir le monde implicitement donné par ces mots : « Lève-toi , et
» marche , » Dieu , sans nul doute , lui promettait une réussite assurée par cette phrase consolatrice : « Le Seigneur a tourné ses regards sur la
» prière des humbles ; il n'a point méprisé leurs
» demandes. »

Ivre de joie , elle se prosterna la face contre terre , et , créant la Divinité au prisme de son esprit , elle adressa à Dieu une fervente prière ,

que Dieu n'entendit pas : car la preuve la plus certaine que nulle intervention divine ne s'était mêlée à cet acte de superstition était dans cette action de grâces, tout empreinte de passions humaines.



X.

La tour de Ker-Jean , jadis l'orgueil du Con-
quet , n'offrait pas l'aspect rajeuni qui paraît la
chère petite ville depuis les derniers événe-
ments. Ses remparts étaient ruinés , le pont le-
vis ne se levait plus , la plupart des croisées
avaient perdu leurs volets , des lézardes serpen-
taient le long des murailles ; en un mot , un air
de misère et de vétusté planait sur le triste en-
semble de ce vieil et noble édifice. L'ameuble-
ment de la salle basse n'avait subi aucuns chan-

gements , et l'armure de Meriadec , teinte encore du sang dont il l'avait rougie , était pendue sur la boiserie , à la suite de celles de ses pères. Un large espace restait encore pour ses fils , Budic-Mur et Jeannic ; et l'on eût dit , à l'air sombre des deux frères se promenant silencieusement dans cette salle mal éclairée , qu'ils songeaient à prendre place sur cet arbre généalogique.

Budic-Mur avait en grande partie réalisé ce qu'on augurait de lui d'après ses goûts enfantins , et les pressentiments des femmes à l'égard de son physique s'étaient trouvés également vrais. Sa taille était haute , mince , flexible ; ses membres nerveux et charnus joignaient la grâce à la vigueur ; sa démarche fière et assurée convenait au guerrier de cette époque , confiant en sa force , et toujours prêt à la montrer. Ses cheveux noirs tombaient en boucles flottantes autour de ses larges épaules. Ses yeux , de même couleur , expressifs et brillants , étaient légèrement descendus vers l'angle intérieur de l'orbite. Son front était large ; sa tête presque ronde , avec un développement prononcé au

sommet et dans les régions postérieures; les parties situées au-dessus et en arrière des oreilles étaient extrêmement saillantes, ce qui donnait à son crâne, vu de côté, la configuration de celui d'un oiseau de proie. Une large cicatrice partageait son front, et cette ride prématurée s'accordait parfaitement avec l'expression de sa physionomie, annonçant la maturité d'un âge beaucoup plus avancé. Budic-Mur, presque toujours sombre et silencieux, souvent morose et amer, paraissait incessamment préoccupé d'une idée fixe et douloureuse. Un concours de circonstances funestes contribua puissamment sans doute à développer ce caractère malheureux.

Le meurtre de son père avait produit sur son jeune esprit une impression profonde, que la baronne s'était étudiée à rendre vive et durable. Ainsi la bouche de ses enfants mêlait aux prières quotidiennes des mots de haine et de vengeance; et, quand l'un des marmots avait commis quelque faute, il obtenait un prompt pardon en jurant de venger son père. Avec le temps, cette haine invétérée devint chez Budic-

Mur une sorte de religion ; et ce sentiment, forcé dans un âge où l'âme ne doit être accessible qu'aux tendres émotions, porta de fâcheux résultats ; mais des causes indépendantes de celle-ci y contribuèrent pour leur part.

Il débuta dans le monde par exercer les fonctions de page chez le banneret de Ker-Morvan, son voisin. Bientôt dégoûté de ce métier sans gloire, peu en harmonie avec ses goûts aventureux , il manifesta le désir de porter les armes, et , quoique très jeune encore , suivit le banneret dans les camps. Doué d'une force peu commune, intrépide et courageux , il se distingua dans les guerres de Flandre, et particulièrement à la désastreuse journée de Courtrai , ainsi qu'à la bataille de Mons-en-Puelle , où il sauva , au risque de sa vie , les jours du baron. A la suite de cette affaire , son maître s'employa de tout son crédit pour lui obtenir les éperons. Mais des droits justement acquis ne sont pas toujours les meilleures recommandations, et Budic-Mur vit le terme de la guerre avec le titre d'écuyer. Trop fier pour se plaindre ou pour intéresser quelque grand en sa faveur, il dévora silencieu-

sement cette injustice ; et , aussi pauvre qu'à son départ du Conquet , il accepta l'emploi de sénéchal que lui offrit le banneret. Budic-Mur comptait alors vingt-cinq ans, et toutes les espérances dont il s'était bercé dans sa jeunesse étaient venues s'échouer contre une triste réalité. Désillusionné de bonne heure , son cœur s'ouvrit au doute , au découragement ; et une sombre mélancolie s'étendit bientôt sur ses facultés, comme un sommeil épais et lourd , avant-coureur de la mort.

Jeannic offrait avec son frère le contraste le plus frappant. Doux , aimant , communicatif , il détestait la guerre et les scènes de sang. Pour lui le bonheur résidait dans une vie paisible , dans l'affection , l'amour, et l'exercice des devoirs et des vertus privées. Ses grands yeux bleus ne savaient exprimer que de tendres sentiments ; sa bouche semblait faite pour sourire ; sa figure enjouée, aimable et bienveillante, était le reflet de son âme. Aussi l'amitié qu'on lui portait au Conquet était en proportion égale du respect qu'inspirait son frère.

Il s'assit devant le chauffoir, et Budic-Mur,

les bras croisés sur sa poitrine , continuait d'arpenter l'appartement. Tout à coup ce dernier s'arrêta , et , posant la main sur son front :

« C'est aujourd'hui le dix-neuvième anniversaire , et le sang qui tache cette cuirasse n'a pas encore été lavé. Honte sur nous , Jeannic !

— Il y a une justice au ciel.

— Le crois-tu ? Souvent j'ai aussi peu de foi dans la justice divine que dans celle des hommes. Je trouve qu'elles se ressemblent tant !

— Frère , la douleur t'égare , s'écria Jeannic. Comment oses-tu assimiler les passions humaines aux voies de la Divinité ? Quelquefois les coupables obtiennent , à la vérité , l'indulgence des hommes ; mais Dieu , tôt ou tard , atteint le méchant , et , s'il diffère ses châtimens , c'est pour laisser au repentir...

— En vérité , frère Jeannic , interrompit le sénéchal , vous vous exprimez comme un clerc tonsuré. Mais que nous importe à nous le repentir du pécheur ? Fût-il au fond d'un cloître ou revêtu du surplis , mon bras ne l'épargnerait pas. »

Jeannic ne répondit pas : car son âme avait

peine à comprendre ce désir ardent de vengeance, et il savait que la moindre contrariété, l'observation la plus légère, exaspérait Budic-Mur.

« Chaque incident de cette nuit affreuse palpite encore à ma mémoire, continua ce dernier : ce fut une scène si horrible ! — Tiens, notre père était dans ce coin, pâle, blessé, se soutenant à peine ; lui, les yeux ardents, la figure menaçante, il brandissait un large coutelas... Ma mère le suppliait : il la repoussa durement ; et toi, Jeannic, tu tombas sur ces pierres en poussant des cris douloureux... En ce moment je vis le sang de notre père s'échapper d'une large plaie ; j'en eus la figure couverte. Ce fut alors que je jetai ma hache aux pieds du meurtrier. »

Jeannic ne répondit rien, et son frère, plus sombre qu'auparavant, continua sa promenade silencieuse.

L'arrivée de la baronne fit diversion aux pensées des deux frères. Après quelques paroles brièvement échangées, elle prit place devant le chauffoir, et, les ayant fait asseoir à ses

côtés , elle leur raconta ce qui venait de se passer à l'église , et la réponse favorable qu'elle avait reçue de Dieu. Budic-Mur, saisi d'une exaltation extraordinaire , attendit à peine qu'elle eût achevé son récit.

« Oui, nous nous lèverons ! s'écria-t-il , nous obéirons aussitôt à ce commandement divin ! Frère , tu connais ton devoir !

— Je le connais , Budic , répondit tristement le jeune homme ; mais qu'espères-tu ?

— Es-tu fils de Meriadec pour m'adresser une telle question ? reprit Budic-Mur avec feu. Ce que j'espère , ire de Dieu ! venger la mort de notre père !

— Mais crois-tu que le meurtrier viendra s'offrir à tes coups ou qu'il porte un signe qui puisse le faire reconnaître ?

— L'observation de cet enfant ne manque pas de vérité , dit la baronne ; oui , nous ignorons où se cache le meurtrier : sans cela mon bras de femme eût trouvé la place de son cœur. Mais ayons foi en Dieu , et nous réussirons , mes fils. — Jeannie , allez chercher mon cof-fret. »

Le jeune homme obéit à cet ordre , et revint bientôt après , apportant une cassette de bois d'Irlande , ornée de moulures d'étain.

« Découvrez-vous , mes fils , reprit la vieille dame : ces choses saintes méritent un respect égal à celui que nous portons au ciboire du tabernacle. »

Elle poussa un ressort qui fit sauter le couvercle caché dans les moulures. L'intérieur de cette boîte était divisé en plusieurs compartiments garnis de cuir de Cordoue. Le premier contenait trois sachets en filigranes d'or , ornés d'une croix brodée et des étiquettes suivantes : « Cheveux et dents de saint Matthieu ; » Parcelle de la sainte et vraie croix ; Reliques » de divers martyrs , bénies par mon saint père » le pape. » Au second compartiment était une matine de Notre-Dame. La reliure , de velours rouge , était garantie par des coins d'argent et des bossettes de même métal , et fermée de cinq agraffes à jour richement ciselées. Le premier feuillet , de parchemin vierge , portait le titre du livre en grosses lettres gothiques , avec une image de la sainte Vierge. Les autres retra-

çaient une épisode mémorable de la vie de quelque saint, avec une guirlande de fleurs au milieu de laquelle le texte était écrit à la main en grosses lettres peintes de différentes couleurs. Le troisième compartiment renfermait un hanap d'argent, des anneaux d'or, et plusieurs autres objets à l'usage du temps.

« Hélas ! mes chers fils, dit la baronne d'une voix émue, voici tout l'héritage que vous transmettra votre mère. Budic-Mur, Jeannic, conservez-le précieusement : toutes ces choses ont appartenu à votre malheureux père, aux Ker-Jean, ou à vos aïeux maternels. Cette boîte et ce castel ruinés composent les tristes débris de deux nobles maisons bretonnes. »

Un nouveau ressort qu'elle fit jouer découvrit un double fond contenant de poudreux parchemins, titres sacrés attestant la noblesse de leur race, plus précieux aux deux jeunes hommes que leur opulence passée. La baronne, écartant avec un respect religieux ces chartes vénérées, tira du fond de la boîte un paquet couvert de satin noir, et, le montrant à ses fils :

« Jusqu'à ce jour, dit-elle, notre douleur a été oisive, nos désirs de vengeance se sont usés dans l'inaction; enfin le Seigneur a tourné ses regards sur la prière des humbles, il n'a point méprisé leurs demandes. »

Elle déroula l'enveloppe de satin, et découvrit l'ongle du pouce de Creff-Jawn, et un long poignard richement travaillé, mais rongé de rouille.

« Cette arme, souillée de sang, est tombée de la ceinture de l'assassin; aujourd'hui seulement, grâce à l'illustration divine que j'ai reçue, j'ai pensé que les armoiries gravées sur cette lame pourraient éclairer vos recherches... »

— Je le pense aussi, dit Budic-Mur en s'emparant du poignard : les plus faibles indices peuvent nous mettre sur les traces du meurtrier. »

Il essaya d'enlever la rouille; mais le fer, entièrement rongé, tombait par écailles, et avec elles disparaissaient les armoiries.

« Voici, dit Jeannic, un fond d'azur au mouton, puis des hermines peut-être rangées en chef.

— Des yeux plus savants que les nôtres éclairciront ce mystère : j'irai demain à l'abbaye de saint Matthieu.

— Que le Ciel t'y conduise, mon fils, mon noble et vaillant Budic-Mur. Du haut des cieux l'âme de ton père sourit à ton ardeur.

— Et votre bénédiction, ma mère, rendra légères les difficultés qui m'attendent. — Frère, quel est ton dessein ? continua le sénéchal en se tournant vers Jeannic. A ton âge, j'étais déjà un vieux soldat. Comptes-tu vivre et mourir ici comme une plante accrochée entre deux pierres ? Le monde est vaste et beau à voir ; viens avec moi, Jeannic : nous le parcourrons ensemble.

— Et notre mère, Budic-Mur ? »

Quelques instants de silence succédèrent à ces paroles.

« Il a raison, Budic, reprit la baronne. Laisse-le près de moi, mon cher fils. La douleur et les insomnies ont ruiné ma santé ; le terme de ma vie approche. Tandis que mon fils aîné accomplira un devoir sacré, que le jeune au moins me reste pour assister à ma mort. »

Et, remarquant l'émotion douloureuse que ces tristes paroles avaient causée à ses fils, elle ajouta d'un ton forcé :

« Ces craintes sont anticipées : je suis forte et valide encore ; ma voix est assurée , ma tête saine et jeune. Ne vous affectez pas , enfants.

— Loin le chagrin et les sombres prévisions , repartit Budic-Mur d'une voix concentrée. Je suis gai et plein d'espoir , car l'heure de la vengeance approche. — Vivez , ma mère , vivez longuement pour vos fils et leurs enfants.

— Oh oui ! oh sans doute ! balbutia la vieille dame , j'essaierai de vivre , croyez-le. — Chassons ces pensées amères : elles ne conviennent pas dans une pareille journée. »

Mais les sanglots prirent le dessus ; elle se leva , et dit en sortant :

« Bonsoir , Budic-Mur , mon brave ; bonsoir , Jeannic. Je dois au Seigneur de ferventes actions de grâces. Adieu , mes fils. Joignez vos prières aux miennes. »

XI.

Le boutique de l'avitailleur, après les dix-neuf années qui venaient de s'écouler, n'avait subi aucuns changements : c'était toujours la même odeur, le même encombrement ; encore des goudrons , des essences , des cordages , des étoupes , des poissons secs et du sel. Cependant un certain ordre régnait parmi cette confusion , et la propreté était aussi grande que le permettait la nature des marchandises. Nombre de marins que leurs affaires appelaient chez Le-

cornel eussent quitté volontiers leur état aventureux pour jeter l'ancre au Conquet, dans la boutique du fournisseur, et nombre de jeunes gens trouvaient un prétexte pour passer vingt fois le jour devant la maison du digne Claude. Ce n'était ni l'odeur suave du goudron, ni la face bonasse de Claude, qui les attirait ainsi. Oh ! certes, non ! ni la fumée de sa cuisine, non plus que le vin de sa cave. C'était quelque chose de meilleur et de plus mauvais en même temps, quelquefois aussi perfide ou aussi doux que le vin : deux yeux de femme.

La petite fille confiée aux soins de dame Judith, Genevrette, en grandissant était devenue la plus jolie, la plus gracieuse, la plus aimable créature qui eût pris naissance au Conquet. La beauté de Genevrette était passée en proverbe dans un rayon de six lieues autour de la petite ville. Souvent l'on s'étonnait que Lecornel et dame Judith, couple peu gracieux s'il en fut, eussent donné le jour à une aussi belle enfant ; et, si la figure de cette femme n'eût pas servi de palladium à sa vertu, nul doute que sa réputation n'eût souffert de graves atteintes. Mais,

quand on se la rappelait , les plus mauvaises langues étaient réduites au silence , et chacun répétait : Il fallait être son mari.

Un feu clair et bien nourri brillait dans l'arrière-boutique , où Genevrette et Lecornel causaient avant le souper. La servante prenait part à leur conversation , en vaquant aux soins du ménage. Quoique la main du temps se fût apesantie sur le digne fournisseur , on lui trouvait plus d'abandon et de joyeuseté qu'autrefois. Ses mouvements dénotaient l'aisance et la liberté ; son ton était plus tranchant ; le sourire épanouissait d'ordinaire sa bonne figure légèrement enluminée. Ce changement dans son extérieur s'était opéré à la mort de dame Judith , arrivée depuis neuf ans. Avant d'aller plus loin , nous donnerons brièvement quelques explications pour éclaircir cette lacune dans notre histoire.

L'année qui suivit le pillage du Conquet , les deux époux reçurent la visite d'un marin étranger qui leur remit cinquante agnells pour la pension de la petite Genevrette , et pareille somme leur fut exactement comptée pendant

les quatre années suivantes. Mais l'an d'après s'écoula, et les agnells furent inutilement attendus. A partir de ce temps, Judith changea bien de manières envers son enfant d'adoption. Présument la mort de Creff-Jawn, elle se regarda comme la mère de Genevrette, et l'employa dès lors à tous les travaux du ménage, lui imposant souvent une tâche au-dessus de ses forces, et justifiant complètement à son égard le précepte de Salomon : Qui aime bien châtie bien. Chaque larme de la pauvre petite tombait sur le cœur de Claude ; mais, n'osant pas jouer le rôle de médiateur, il se contentait de la consoler en secret. La mort de dame Judith ne fut donc pas douloureuse à ses proches. Des larmes de commande l'accompagnèrent jusqu'à sa tombe, et chaque pelletée de terre qui tombait sur le cercueil arrachait à Claude un soupir d'allègement. Quand il se fut assuré qu'une épaisse couche de terre le séparait de sa femme, il regagna d'un pied léger sa demeure, comme le prisonnier qui respire l'air de la campagne après une longue captivité. Ce fut alors qu'il justifia les épithètes de garnement, de libé-
r-
t-
in,

que lui prodiguait la mégère. On travailla moins, et l'on fut au cabaret; on prit une servante à gages, et l'on échangea le cidre mêlé pour l'hydromel et le claret. Ce fut enfin un revirement complet de l'économie domestique établie par feu Judith; et Genevrette, aimée, choyée et caressée, devint la maîtresse au logis.

« Comme tout cela me vieillit, dit la servante : j'avais cinquante ans quand les Baïonnais sont venus, et voilà de ça dix-neuf ans.

— Ce qui fait en tout soixante-neuf ans bien comptés, repartit Lecornel. Je te croyais moins vieille, Tifaine !

— Vieille ! pourquoi pas décrépite ? dit la servante avec humeur. Ça, maître Claude, avez-vous ramassé mon bâton ou porté la tasse à mes lèvres ? Quand je dis que ça me vieillit, c'est une manière de parler.

— Hé ! hé ! fit Claude, manière de parler ou non, cela ne diminue rien de tes soixante-neuf années.

— Prenez plaisir à me vieillir, cela vous rajeunira ! Je me rappelle, à cette heure, que vous êtes mon aîné d'un an.

— Ma foi ! je l'avais oublié , fit Claude assez mécontent.

— Mais à l'âge de mon père un homme est vert et gaillard , tandis qu'une femme...

— N'est plus qu'une baderne usée (1), bonne

(1) Cette expression étant fort usitée dans la marine , nous allons faire connaître sa signification , en traçant l'historique de la baderne. La vieille baderne , pour les marins , est le *nec plus ultra* de ce qui n'est bon à rien , la qualification la plus forte que l'on puisse donner à une inutilité. La baderne en effet est la dernière transformation que l'industrie humaine puisse faire subir au chanvre œuvré. Pauvre baderne ! quel utile enseignement on peut tirer de son histoire : car , avant d'arriver à cet état misérable , dans sa première création elle jouait un noble rôle à bord. Câble et grelin , elle soutenait un beau navire contre la mer et les vents ; aussière , elle le remorquait ; tourne-vire , elle a viré au cabestan des fardeaux d'un poids énorme ; guinderesse , elle amenait et guindait les mâts de hune et les antènes ; basse-debout , elle assujettissait les ancres sur les bossoirs du navire. Eh bien ! lorsque tous ces câbles usés ne suffisent plus à leur emploi , on les détord : les parties saines , celles du cœur , font du bitord et des tourons ; celles inférieures sont employées à faire des sangles ; celles plus inférieures , des paillets et des pantalons ; enfin , le

à jeter à saint Pierre (1), interrompit la servante. Profite de tes beaux jours, Genevrette ; mais rappelle-toi que le plus joli grelin deviendra baderne à son tour. »

Quelques moments après, elle reprit d'un ton plus bas :

« Savez-vous, maître Claude, qu'il revient les nuits au Conquet. »

Lecornel fit un bond sur sa chaise, et s'écria en pâlisant :

« Il revient ! Qui te l'a dit ? où l'as-tu appris, Tifaine ? Il revient, bon Dieu ! Et sait-on qui ? demanda-t-il avec angoisse.

— On n'est pas d'accord là-dessus. Les uns disent que c'est l'ancien bedeau ; d'autres ont reconnu, disent-ils, messire Meriadec de Ker-Jean.

rebut du chanvre, ce qui n'est propre à rien de mieux, forme la triste baderne. La baderne sert à fourrer les câbles, pour les préserver des frottements sur les quais et les écubiers. Maintenant, je laisse à juger ce qu'est une baderne usée.

(1) On dit jeter à saint Pierre tout ce qui se jette du bord dans la mer,

— Que ton souper te soit amer pour la peur que tu m'as faite ! reprit Claude en se rassurant. Quand on parle de revenants , je pense toujours à ma femme. »

Au même instant , un bruit léger, mais distinct, se fit entendre à la porte. Claude , encore sous l'impression des idées surnaturelles , devint pâle comme un trépassé. Genevrette , rouge et souriante , semblait accuser le peu d'empressement de Tifaine , qui allait ouvrir à pas lents. Enfin la porte tourna sur ses gonds , et Jeannic de Ker-Jean entra dans l'arrière-boutique

« Vous ne vîntes jamais plus à point pour partager le souper. Asseyez-vous près de ma fille, messire , et jugez à sa rougeur combien elle est aise de vous voir. »

Cette remarque colora davantage les joues de la jolie fille. Pour cacher son embarras, elle aida la servante dans les apprêts du souper.

« Par saint Matthieu ! je tremble encore de la peur que vous m'avez faite , continua Lecornel. Nous parlions de revenants , et j'ai cru , Dieu me protège ! que l'âme de ma défunte Judith venait frapper à la porte. Mais c'est une

crainte mal fondée : n'ai-je pas payé plus de vingt-cinq beaux réaux en messes et en litanies? Malgré cela, j'en donnerais bien encore autant pour la savoir en paradis : car les âmes du purgatoire reviennent, dit-on, quelquefois.

— Où l'on est mal, on demeure difficilement, » remarqua la vieille Tifaine.

Lecornel attendait une réponse de Jeannic ; mais les yeux et l'âme du jeune homme étaient captivés par la séduisante Genevrette.

Légère et vive, la jeune fille allait et venait dans l'appartement, décelant une grâce nouvelle à chacun de ses mouvements. Une touffe de ses cheveux blonds était aplatie sur le front ; le reste de sa chevelure s'échappait par derrière en boucles ondoyantes. Un bonnet poupon garni d'une broderie était serré sur sa tête. Elle avait en outre une coiffe repliée des deux côtés de la figure, et dont les basques flottantes tombaient carrément sur son dos. Sa taille déliée était à l'aise sous un étroit cor-bros qui la dessinait parfaitement. Un ruban vert en faisait plusieurs fois le tour, et les deux bouts pen-

daient fort longs par devant. Sa jupe courte, froncée tout autour des hanches, laissait voir la naissance d'une jambe délicate, terminée par un charmant petit pied.

Parfois les beaux yeux de la jeune fille rencontraient ceux de Jeannic. Alors elle devenait rouge, et cachait son embarras en se détournant promptement; mais ses lèvres formaient un petit sourire dérobé; et, à la voir aller et venir sans but, agir beaucoup sans rien faire, on jugeait que son esprit et ses mains s'occupaient diversement.

« Sainte Vierge! quelle lubie lui trotte au cerveau! s'écria la vieille. Voyez, maître Lecomel, ne dirait-on pas qu'elle est folle? Tout à l'heure elle était si raisonnable! C'est sûrement messire Jeannic... Bon! la voilà maintenant qui verse du cidre dans le farr. »

Genevrette, confuse de ses gaucheries et de cette observation, alla s'asseoir dans un coin, en cachant sa tête dans ses mains; mais sa rougeur se trahissait à travers ses jolis doigts, et Jeannic, qui la couvait du regard, se sentait pris d'une émotion presque aussi forte : car le trou-

ble de la jeune fille n'était pas un secret pour lui.

Enfin on servit le souper. Outre l'ordinaire, consistant en poisson sec et en farr, on avait ajouté, à cause du noble convive, des œufs pochés, quelques harengs, une tranche de jambon grillé et des galettes de blé noir dont la pâte avait été délayée avec du lait.

A la fin du repas, Claude fit sauter le bouchon d'un flacon; et remplit à ras bords une large coupe d'étain, destinée à faire le tour de la table.

« Messire Jeannic, » dit-il...

Plusieurs coups frappés violemment à la porte ne lui permirent pas d'achever. Echauffé par le souper, Lecornel s'écria, tandis que la vieille Tifaine allait ouvrir en grondant :

« Ma foi! si c'est un revenant, il arrive tout à propos : en échange du vin qu'il boira, il nous donnera des nouvelles de l'autre monde, et je saurai si ma défunte, la chère femme, se trouve bien placée là-bas.

— Ave Maria! excusez Diot : la nuit est froide, et votre chauffoir brille de loin. »

L'idiot bedeau , sans plus de cérémonie , entra dans l'arrière-boutique , et prit place devant le feu.

« La mer est grosse , et la pluie tombe. Ave Maria ! compères , les marins auront mauvaise nuit. »

En effet , ses cheveux blonds ruisselaient d'eau , et la robe de bougran rouge , son seul vêtement , était collée sur son corps.

« Que nous veux-tu à cette heure ? » demanda Lecornel.

Mais l'idiot couvait des yeux la coupe de vin , et , comme un chien alléché par un bon morceau , il passait à chaque instant la langue sur ses lèvres.

« Entends-tu , messire bedeau , on te demande à quelle fin cette visite indue ? » dit la servante avec humeur.

Car elle aussi avait ses projets sur la coupe , et l'arrivée de l'idiot la contrariait singulièrement.

File-Etoupes , à cette seconde interpellation , répondit d'un ton distrait :

« Diot est mouillé , et Diot a voulu se sécher

avant d'aller dormir sous le grand auvent du tanneur : c'est là sa maison à Diot, depuis que l'herbe du cimetière se cache sous la glace et l'eau. »

Puis, prêtant l'oreille et immobile tout à coup, comme un limier en arrêt, il reprit d'une voix sinistre :

« Ave Maria ! entendez-vous ces cris ? Compères, compères, des naufragés demandent secours. »

Jeannic et le fournisseur coururent à la porte en toute hâte ; les deux femmes vinrent également écouter. Le ciel était sombre, sans étoiles ; la vague se brisait mugissante, et le vent de mer, qui soufflait avec violence, chassait des bouffées de pluie. Mais le bruit des éléments était le seul qu'on entendit ; aucun autre ne s'y mêlait.

« C'est encore une folie de l'idiot, grogna Tifaine.

— Quelle triste nuit pour les femmes de marins ! dit Genevrette en frissonnant.

— Rentrons, et bénissons le Ciel pour notre part. Mieux vaut, enfants, jaser devant son

chauffoir que courir les mers par ce temps. — Et toi, si tu t'avises encore de nous effrayer ainsi, la porte te sera fermée. Les cris et les naufragés sont dans ta cervelle à l'envers.

— Possible que Diot se soit trompé. »

Un sourire niaisement malin se promena sur ses lèvres, et sa langue les caressa avec une sorte de volupté.

Lecornel offrit la coupe à Jeannic, et celui-ci la remit ensuite à son hôte, qui la passa à Genevrette après une longue libation. La jeune fille but quelques gorgées, et, faisant signe à l'idiot :

« Prends ceci, File-Etoupes, dit-elle : ce bon vin te réchauffera.

— Ave Maria ! Dieu vous bénisse pour votre bonté, Genevrette. »

Cependant la servante, frustrée dans son espoir, gromelait à demi-voix. Genevrette, compatissant à son désappointement, lui passa le flacon ; mais il se trouva vide.

« Oh ! oh ! s'écria Lecornel ; ne te plains pas, dame Tifaine : tu en as pris ta bonne part. »

File-Etoupes, à ces mots, fit entendre son rire niais, assez semblable au bêlement d'un agneau; et il prit congé de ses hôtes, pour aller sous son auvent.



XII.

Quand la baronne fut sortie de la grand'salle, ses deux fils demeurèrent encore quelques moments ensemble, et Budic-Mur, plus sombre qu'auparavant, se sépara de son frère. Son cheval, tout scellé, l'attendait dans l'écurie. Il le monta, et lâcha la bride à l'animal intelligent, qui prit la route du château de Ker-Morvan.

Bien qu'un intervalle de dix-neuf ans se soit écoulé, nous pensons que le lecteur n'a rien

oublié des faits que nous avons mentionnés plus haut. L'entrevue de Blanche avec Raoul, que nous avons rapportée, fut la dernière qu'ils eurent ensemble. L'incendie du Conquet et les soupçons qu'elle avait déjà conçus ne lui laissaient pas douter que l'homme maître de son cœur ne fût le pirate Creff-Jawn. Cette découverte n'affaiblit pas l'amour de la triste jeune fille. Elle conserva long-temps des sentiments aussi purs et aussi dévoués pour l'homme qui seul au monde pouvait lui rendre son enfant. Enfin, après avoir espéré bien long-temps, après avoir passé de longues années à attendre de ses nouvelles, à interroger les pèlerins et les voyageurs, sans obtenir aucuns renseignements sur lui, elle le crut mort, et le pleura, pleurant avec lui sa fille, dont le secret de l'existence était enseveli dans sa tombe. Sur ces entrefaites un seigneur de la Haute-Bretagne, Havart de Gatinen, qu'une succession importante avait appelé dans le Léonnais, la demanda en mariage. Blanche, aux prières de son père, consentit à l'épouser. Cette union, contractée sous de tristes auspices, ne porta aucun

fruit heureux. Blanche respectait son époux ; mais son cœur était flétri , et sans cesse le souvenir de sa faute , debout entre eux comme un fantôme , arrêtait ses épanchements affectueux. De son côté Havart de Gatinen , ou de Ker-Morvan — comme on l'appelait plus ordinairement au Conquet — paraissait opprimé de pensées tristes et douloureuses. Le soupçon qu'il était en proie à de terribles remords fut généralement conçu , et ce soupçon acquit à peu près l'importance d'une certitude quand , après un voyage à Rome , il partit en pèlerinage pour la Terre-Sainte. L'époque fixée pour son retour étant depuis long-temps passée , cela confirmait les bruits répandus sur sa mort en Palestine , accrédités dans le pays.

Budic-Mur, isolé dans ses pensées , chevauchait au pas de son cheval dans la direction du château. Sa poitrine gonflée et son agitation extrême décelaient des réflexions cuisantes , un violent combat dans son âme , qui se trahissait parfois en mouvements brusques ou en brèves exclamations. Ses sourcils froncés se confondaient en une ligne noire sous les rides

de son large front ; l'expression de sa figure était morne et douloureuse. Un écart de son cheval le rappela à la vie. Comme un homme éveillé en sursaut , il promena son regard autour de lui , et tressaillit d'une espèce de joie sauvage. La nature décolorée harmonisait avec son âme ; la nuit était sombre , et l'atmosphère chargée d'un brouillard épais qui distillait une pluie fine et pénétrante. Pendant long-temps Budic-Mur demeura dans une immobilité complète , prêtant une oreille avide aux cris des oiseaux nocturnes , à la voix sourde des vagues , qui dominait les sifflements criards du vent , à tous ces sons vagues et lointains qui bruissent le soir dans la campagne , et que l'âme exaltée se plait à écouter comme des émanations d'une cause mystérieuse et divine. Cette contemplation apporta un grand changement dans ses pensées ; l'orage qui grondait dans son sein parut se calmer tout à coup , et sa figure prit cet air de sérénité qui suit d'ordinaire une résolution difficile immuablement arrêtée.

« En avant donc , s'écria-t-il : le plus tôt sera le mieux. »

Et, lâchant la bride, son cheval, impatient de l'écurie, le rendit en quelques minutes dans la cour de Ker-Morvan.

Blanche, entourée de ses chambrières, lisait à haute voix l'histoire de la vie des saints. Ce n'était plus cette jolie jeune fille pleine d'amour, triste mère donnant le baiser d'adieu à son enfant nouveau-né : la gentillesse de la jeune fille avait fait place à la beauté calme et austère de la femme ; les douleurs de la fille-mère s'étaient fondues sous la grave majesté de la noble dame châtelaine. Incertaine encore de la mort de son époux, que nulle preuve positive n'avait confirmée, mais ajoutant foi néanmoins aux bruits répandus, Blanche avait revêtu une parure convenable à sa position. Sa robe, de velours violet, sans aucun ornement, était ouverte sur la poitrine, et sa gorge était couverte d'une guimpe à la façon des bénédictines réformées. Un surcot de damas noir, dont la forme ressemblait à celle des cor-bros du pays, dessinait parfaitement les formes gracieuses de sa taille et de ses épaules. Les manches, coupées en mourant, étaient serrées depuis le coude jus-

qu'au poignet par une file de boutons d'argent. Cette parure simple faisait valoir tous les avantages de Blanche : son teint avait plus d'éclat par le contraste de ces étoffes foncées, et la mélancolie répandue sur sa figure était en rapport avec le deuil de ses vêtements. Elle comptait alors trente-cinq ans ; mais nombre de femmes plus jeunes étaient moins bien conservées, et sa beauté pouvait lui mériter encore les hommages de plus d'un cœur.

L'arrivée de Budic-Mur interrompit la pieuse lecture ; mais la baronne n'en parut nullement contrariée. Elle remit le livre à Paule, sa fidèle chambrière, et accueillit le sénéchal d'un sourire aimable et gracieux. Celui-ci se plaça devant le chauffoir, fixant la flamme d'un air sombre et distrait.

La châtelaine, après l'avoir considéré quelque temps, dit de ce ton caressant dont les femmes possèdent le secret :

« Mon Dieu ! Budic, qui peut donc encore t'attrister ? Tu parais plus chagrin que d'ordinaire.

— C'est aujourd'hui le service anniversaire, »

dit la chambrière en se penchant à l'oreille de sa maîtresse, mais assez haut néanmoins pour être entendue de tous.

Blanche tressaillit, et ses lèvres devinrent pâles : ce jour lui rappelait aussi des souvenirs douloureux.

« Est-il vrai, mon ami, que cette triste cérémonie t'ait affecté à ce point ? »

— Est-ce que la mémoire de mon père n'est pas à vos yeux une cause suffisante de tristesse, répondit-il brusquement.

— Sans doute ; mais ta réponse révèle un autre chagrin. Si ton esprit n'eût pas été douloureusement préoccupé, tu ne l'eusses pas faite ainsi. »

Budic-Mur rougit à ce reproche si bienveillant ; et, fixant son regard sur la pâle figure de Blanche :

« Pardonnez-moi, madame, dit-il en balbutiant, et croyez...

— Allons, tais-toi ! interrompit la châtelaine avec bonté. La seule excuse que j'accepte est une confiance plus grande, et, j'ose le dire, bien méritée. »

Ces instances raffermirent la résolution qu'il avait prise antérieurement.

« Oui, oui, dit-il d'une voix étouffée, toute ma confiance vous est acquise, je veux, je dois parler. J'ai trop long-temps différé. »

Blanche fit signe à ses chambrières, qui sortirent lentement et comme à regret de la salle : elles eussent voulu avoir leur part des secrets du beau sénéchal.

« Nous sommes seuls, Budic, reprit Blanche. Ouvre-moi ton âme, et compte en retour sur une active sympathie. Tes douleurs ne doivent pas être d'une nature telle, que les secours et les consolations de l'amitié ne puissent y porter remède. »

Budic-Mur, ému jusqu'aux larmes, saisit la main de la baronne et la baisa avec transport. Puis, étonné, confus de ce mouvement spontané, il s'éloigna de quelques pas.

« C'est à regret, dit-il, que je me vois contraint de payer vos bontés par la plus noire ingratitude : je vais partir, madame.

— Partir ! répéta Blanche. Quelle folie ! Le moment serait bien choisi !

— Il est des circonstances où l'on n'a pas le choix ; quand le devoir parle , les considérations se taisent.

— Eh ! d'où vient cette subite résolution ? Quel est le but de ce voyage ? — Le terme en est-il éloigné ?

— Mon but est une œuvre sacrée ; et quant au terme... , je l'atteindrai en vengeance la mort de mon père ! »

L'étonnement de la châtelaine se peignit sur sa figure.

« Quoi ! c'est pour commettre un crime que tu vas entreprendre...

— Madame , dit-il en l'interrompant , ne jugez pas une action que vous ne pouvez comprendre.

— Mais ! Budic , reviens à toi ! s'écria-t-elle avec ferveur. De quel droit iras-tu verser le sang d'un chrétien susceptible de repentir, et digne encore de pardon. Dieu est notre maître à tous ; il est immuable dans sa justice ; et , exercer ta vengeance , c'est t'arroger un droit qui ne t'appartient pas. Au nom du divin Rédempteur ! entends la voix de la raison ! repous-

se les suggestions de ta mère, dont la haine égare l'esprit, à tel point que l'église lui refuse ses plus précieuses consolations.

— Cessez, madame...! répliqua-t-il froidement. Ma résolution est prise ! et vous devez me connaître assez...

— Oui ! ton opiniâtreté, Budic, m'est bien connue ; et ce défaut, qu'on reproche aux Bretons, peut t'être imputé doublement. Mais quelquefois aussi ton esprit s'est ouvert à la voix de la raison ; quelquefois les conseils de l'amitié ont pénétré jusqu'à ton cœur. Je puis donc espérer de te convaincre, quand, appuyée des paroles de Dieu, je viendrai te dire...

— Les crimes des pères seront punis sur leur postérité à la septième génération, interrompit Budic-Mur, se targuant avec empressement de ce passage de l'Écriture. Toujours Dieu nous a donné l'exemple de la vengeance. Jésus, portant sa croix, a puni la dureté d'Isaac Lanquedème en lui imposant le supplice de marcher jusqu'au jugement dernier, et la race proscrite des juifs est une preuve vivante et perpétuelle

de la colère céleste. D'ailleurs une illustration divine a été communiquée ce soir à ma mère ; et désormais c'est une œuvre de dévouement filial , un devoir que j'accomplis , plutôt qu'un caprice ou un plaisir, » ajouta-t-il plus bas.

La châtelaine , compatissant au malheur du jeune homme victime d'un préjugé barbare , voulut mettre tout en œuvre pour le faire renoncer à son projet.

« Ainsi c'est le moment où la mort de mon époux paraît à peu près certaine , où les secours d'un ami me seraient les plus nécessaires , c'est le moment de veuvage , de douleur et d'embarras , que tu choisis , Budic-Mur , pour me laisser seule dans ce château , où la présence d'un sénéchal est indispensable en l'absence d'un baron. »

Budic-Mur baissa la tête. Ses joues étaient pourpres , et les veines de son cou gonflées ; tout en lui décelait une émotion vive , un combat interne et violent.

« Tu resteras , n'est-ce pas ? reprit la baronne , qui se méprenait sur la cause de cette agitation. Ton cœur n'est pas inaccessible aux priè-

res d'une amie ; tu resteras avec moi, Budic, car voici le moment où tes conseils et peut-être ton courage seront nécessaires à une veuve désormais sans protecteurs. »

La voix de Blanche était douce et pénétrante, la prière était dans ses yeux, et son geste décelait cette faiblesse touchante d'une femme qui implore aide et protection.

Budic-Mur, dans un état douloureux d'agitation impossible à décrire, fixa Blanche d'un long regard ; puis, mettant la main sur ses yeux, comme pour dissiper un charme :

« Impossible ! gémit-il d'une voix sourde ; impossible, madame... : il faut que je parte. A part la sainte cause que j'embrasse, un plus long séjour ici serait également impossible.

— Qu'entends-je ! s'écria la baronne de plus en plus surprise. Quoi ! Budic, une autre cause que cette vengeance te contraint à me quitter ? »

Et, voyant qu'il se taisait :

« Par la puissance de Marie ! je te prouverai, Budic, que je suis maîtresse en ces lieux. Je veux, je dois connaître les motifs de ce brusque

départ. Tu me les diras, dussè-je te retenir de force. »

Changeant de ton , elle ajouta :

« Non ! tu ne sortiras pas sans m'avoir confié ce mystère : l'amitié que je te porte me donne le droit de l'exiger. »

Mais le sénéchal demeurant toujours immobile et silencieux :

« Quoi ! le guerrier courageux sur un champ de bataille reste tremblant devant une femme. J'avais meilleure opinion de ta fermeté, Budic ! »

A ces mots il releva la tête, et dit d'une voix pleine et sonore, trahissant pourtant une certaine émotion :

« Oui ! de toutes manières, je dois habiter désormais loin de ce château. Sachez-le , Blanche, depuis long-temps je vous aime !

— Eh bien ! mon ami, reprit la baronne, se méprenant évidemment au sens de ces paroles, ton affection pour moi est bien payée de retour. Ne t'ai-je pas vu tout enfant , grandir sous mes yeux ? et depuis nombre d'années nous vivons sous le même toit. Crois-le, Budic , tu tiens en

mon cœur la place des enfants que le Ciel m'a refusés.

— Que me font ces sentiments de mère!...
Blanche! c'est d'amour que je vous aime!

— D'amour! répéta-t-elle surprise au point qu'elle n'en croyait pas ses oreilles; de l'amour pour une femme qui pourrait être ta mère! — Mais as-tu perdu l'esprit?

— Blanche! la disproportion de nos âges n'est pas telle que votre beauté ne puisse inspirer de tendres affections. L'amitié que vous m'avez constamment témoignée, vos grâces, votre douceur, tout en vous m'a séduit... Que vous dirai-je! l'habitude de vous voir m'a donné celle de vous aimer. »

Ces mots furent prononcés d'un ton de voix si peu habituel au sénéchal, que la baronne doutait encore; mais, le feu de ses yeux écartant tous les doutes, elle dit, après un moment de réflexion :

« Vous avez raison, messire, le séjour de ce château vous est désormais impossible. A cette même place, mon époux vous investit, à son départ, des fonctions de sénéchal : devait-il

croire que son enfant d'adoption paierait ainsi ses bienfaits ?

— Ire de Dieu ! s'écria Budic-Mur blessé de ce reproche , assez long-temps je me suis imposé une douloureuse contrainte ; vous m'y avez forcé , madame ! Avant de vous dire un adieu éternel , j'ai cru pouvoir...

— C'en est assez ! c'en est trop , messire ! L'épouse de votre maître...

— Je n'ai plus de maître ! s'écria-t-il avec transport : à compter de ce jour , je secoue toutes chaînes ; puissè-je aussi rompre les vôtres. Adieu , Blanche ! adieu !

— Quelle scène ! murmura Blanche lorsque le bruit de ses pas se fut perdu dans l'éloignement. Quels souvenirs il me rappelle ! Il y a dix-neuf ans , à pareille époque , mon rôle était bien différent : c'était moi qui aimais , moi qui priais ; et toutes les grâces , tous les attraits de la première jeunesse , étaient alors mon partage.

— Pauvre Budic , quelle folle passion !



XIII.

Après plusieurs jours de mer, la barque de Patrice Lezec, que nous avons vue partir du port de Nantes, était arrivée à peu de distance du Conquet. Grâce aux escales faites à Saint-Nazaire, à Quiberon, à l'Ile-Verte et à Audierne, ports où l'on s'était arrêté pendant autant de nuits, et grâce surtout au beau temps qui avait régné sans interruption, les passagers les plus timides étaient complètement rassurés, et

chacun avait espoir que le voyage s'effectuerait heureusement.

Cette barque , affectée à des voyages de long cours , puisqu'elle allait de Nantes à Saint-Malo , était une des plus grandes et des mieux équipées du pays. Sa forme annonçait qu'elle était sortie des chantiers d'Olonne , ou du moins qu'on avait suivi dans sa construction le modèle de ces parages , où , les havres étant rudes et de barre (1), pour cette raison les bâtiments étaient fort courts. Sur dix-huit pieds de bau , elle n'avait que trente pieds de quille , proportions tout-à-fait inconnues à notre époque , où les navires sont beaucoup plus effilés. Néanmoins cette construction avait ses avantages réels , et donnait une marche supérieure par un beau temps. A la vérité les barques ainsi faites , dans une tête de mer et à la bouline , étaient très rudes et tombaient à chaque coup jusqu'au château d'eau dans la mer ; mais, naviguant de port en port , elles attendaient le vent favorable , et se

(1) Havres de barre , où l'on ne peut entrer qu'à marée haute.

mettaient à l'abri à la moindre apparence de danger, de sorte qu'elles n'éprouvaient que bien rarement les inconvénients de leur construction. La courbe de l'étable était presque droite, ainsi que la flèche entée dessus, nommée des Marseillais la serpe, qui se terminait brusquement par une pièce de bois appelée chicabeau, placée en guise de la poulaine, qui formait à cette époque, et plusieurs siècles après, un très long prolongement. L'arrière, ou poupe, ne différait guère de l'avant; l'étambot avait à peu près autant de quète que l'étable. C'était encore là une conséquence de sa construction si développée au bouchin (1) : car déjà ceux des navires de l'Océan qui ne suivaient pas les proportions d'Olonne donnaient à l'étable deux fois plus de quète qu'à l'étambot. A cette même époque les Italiens en faisaient à peu près autant pour leur *rota di popa*, et les Marseillais pour leur *capion de poupe*. Au-dessus du gou-

(1) Bouchin, la plus grande largeur d'un navire, au maître-bau, c'est-à-dire au milieu, où se place la maîtresse côte.

vernail , sur le miroir de la poupe , était la tutelle ou dieu-conduit de la barque , représentant l'image du saint protecteur sous l'invocation duquel elle était placée. C'était une masse de couleurs diverses , dont la signification fût demeurée problématique si ces mots écrits en relief : « *Dieu sauve le saint Patrice !* » n'eussent pas révélé l'intention que le peintre avait eue de représenter la figure de ce bienheureux , dont la barque portait le nom.

Sa mâture n'était pas dans les proportions ordinaires , qui voulaient que l'arbre de maître , ainsi que les Marseillais nommaient le grand mâ , eût trois fois la longueur du bau : elle était subordonnée à sa forme , et calculée sur un autre base. Ainsi le grand mâ n'était que de quarante pieds , tandis qu'il aurait dû être de cinquante-quatre si la largeur du maître-bau n'eût pas été si fort disproportionnée à la longueur de la quille. Le mâ de misaine , de borceu ou de trinquet , nommé par d'autres mâ d'avant , était calculé sur l'arbre de maître , ainsi que le mâ de beaupré et celui d'artimon , que les Normands désignaient sous le nom de

mât de misaine. Il n'y avait de hunes à aucun de ces mâts. Pour abréger ces détails, qui peuvent d'autant plus fatiguer le lecteur qu'ils resteront nécessairement incompris de ceux qui ne possèdent aucune connaissance nautique, nous remettrons la désignation des voiles à un moment plus opportun.

C'était un dimanche; la matinée avait été passée en prières à bord du saint Patrice : car, partant le matin d'Audierne, on avait franchi le passage du Raz (1), redouté des navigateurs, et c'était un usage inviolablement pratiqué de réciter dans cet endroit certaines litanies pour obtenir la protection du Ciel, et en mémoire des naufragés.

« Le danger est à l'arrière et l'espoir à l'avant de notre barque, » dit le patron en jetant un coup-d'œil réjoui à ses compagnons.

(1) Le mot *raz*, en breton, signifie passage, courant d'eau. Celui-ci se nommait *ar raz a Fontenê*, le raz de Fontenai. Dire passage du Raz, c'est dire littéralement passage du passage. Sur les lieux, on dit : *Beg-ar-raz*, Bec-du-Raz.

Cette déclaration mit un terme aux prières, et chacun respira plus librement.

Il faisait une de ces chaudes journées d'automne qui rappellent les beaux temps d'été ; la barque voguait vent arrière sur une mer calme et unie, dont les houles légères miroitaient pompeusement les rayons brillants du soleil. Les côtes escarpées et rocheuses de la terre de Cleden, et l'aspect effrayant de l'île de Sein, entourée de hideux rescifs, perdaient, dans cette riante matinée, la sombre horreur qui plane sur eux d'ordinaire ; au lieu d'inspirer la terreur, cette nature sauvage saisisait l'âme d'une solennelle admiration. Les oiseaux de mer qui fourmillent sur le Begar-Raz avaient quitté leur retraite ; ils animaient ces masses énormes de rochers noirs superposées l'une sur l'autre, placées au bout du continent comme une formidable redoute. Les passagers, subissant l'influence du temps, ouvraient leurs cœurs à la joie, et regardaient d'un œil serein ce terrible cap du Raz, qui leur avait causé tant de frayeurs anticipées, disparaître derrière eux. Le prestige d'effroi qui s'attachait

à son nom était beaucoup diminué dans l'esprit de ces bonnes gens ; ils taxaient d'exagération les récits des navigateurs, et souriaient à part de leur naïve crédulité. Arrivés à la hauteur de la pointe de Bemel, le patron manœuvra de manière à rallier la grande baie de Pol-David, actuellement baie de Douarnenez.

« Par saint Budoc ! de pieuse mémoire, s'écria le pèlerin, Patrice Lezec est le marin le plus poltron et en même temps le plus ignare que j'aie vu de ma vie. »

Cette phrase, la plus longue que le pèlerin prononça depuis son entrée à bord, surprit tous les passagers, et notamment le patron. L'étonnement qu'il éprouva fut même assez grand pour qu'il conservât son sang-froid.

« Pèlerin mon frère, dit-il avec une certaine dignité, si tu es accoutumé à parler aussi grossièrement, le silence que tu as gardé jusqu'à ce moment était sage, et je t'invite à le continuer jusqu'au bout.

— Tu suis une fausse route, patron !

— Que t'importe ? Patrice Lezec est maître et

roi à son bord , comme monseigneur le duc dans sa fidèle duché.

— Cela ne te constitue pas un pouvoir sans bornes , patron ! — Quand un sujet du gracieux quens se croit vexé par son seigneur, il en appelle à la cour du roi de France , qui tient haute justice en Bretagne ; de même , quand un patron ignare met en péril ses passagers...

— C'est vrai , très vrai ; chacun peut donner son avis. Ecoutez-le , Patrice !

— Avez-vous envie de boire votre dernier coup ? reprit le patron en colère. Allez , compères , un novice et moi sont deux , et mes matelots peuvent vous dire si je sais conduire ma barque.

— Nous sommes persuadés de votre habileté , maître Patrice , dit le moine au coffret. Cependant il n'appartient à personne de mépriser les conseils. Je vous invite à écouter ce frère pèlerin ; autrement vous feriez preuve d'orgueil et d'obstination , et ces péchés seraient punis tôt ou tard. »

La voix du moine fit quelque impression sur

Patrice. Néanmoins , l'amour-propre parlant plus haut :

« Rassurez-vous, mon père : saint Patrice est avec nous. Quarante années de pratique m'ont donné assez d'expérience pour laisser dire ces beaux donneurs de conseils. A les entendre parler, on les croirait aussi marins que la mer ; mais, s'il faut entrer en action , ils prennent l'écoute du pacfi pour la drisse de la civadière.

— Possible ! dirent plusieurs passagers. Laissons à chacun son métier. Le tisserand sait faire la toile, et le trévier (1) la tailler.

— Mais rien n'empêche que le trévier ne soit tisserand , ni le pèlerin bon marin. — Encore une fois, Patrice Lezec nous expose aux plus grands dangers.

— Bon frère pèlerin , racontez-nous les merveilles de la Palestine , dit un matelot d'un ton moqueur.

(1) Trévier, ce qu'on nomme actuellement voilier. Ce nom venait de l'aiguille de tré dont on se servait pour coudre les voiles.

— J'ai des marchandises précieuses à bord de cette barque , et j'y tiens autant qu'à ma vie. — Il est prudent d'écouter ce frère pèlerin , qui paraît être un connaisseur en marine.

— Oui-dà , ajoutèrent plusieurs autres passagers. N'oublions pas que la mer océane est capricieuse et profonde.

— Frère pèlerin , au nom du Ciel , expliquez-vous ! dit un bon marchand nantais. — La mer est calme et le ciel pur : quels dangers pouvez-vous craindre ?

— Je ne crains pas , mais je prévois ; et je répète que l'entêtement de ce pourceau nous expose à faire naufrage. »

Le patron , furieux de cette qualification , s'approchait du pèlerin dans des intentions évidemment hostiles ; mais celui-ci fronça les sourcils et donna une telle expression à sa physionomie , que la colère de Patrice fut subitement désarmée.

« Ecoutez ce bon frère , dit-il en haussant les épaules d'un air de dédain. Ses contes feront passer le temps. »

Et , prenant la barre , il gouverna sur la

Basse-Vieille , vers la baie de Douarnenez. Le pèlerin fit un geste de colère ; et , tournant le dos au patron , il s'appuya , les bras croisés , au grand mât.

« Cet honnête marin s'est vanté tout à l'heure d'avoir quarante années de mer : eh bien ! je mettrais mon âme en gage que de sa vie il n'a perdu la terre de vue.

— Il faut que ton âme ne vaille guère , pour l'exposer à si bas prix , dit le patron à demi-voix. Cela m'est arrivé deux fois.

— Quand vos affaires vous feront aller sur mer, ayez soin , mes bons amis , de choisir un meilleur patron. Au reste , ce conseil ne profitera qu'à ceux de vous qui échapperont par fortune au gros temps qui nous menace. »

Ces mots furent prononcés d'un ton d'indifférence si peu en rapport avec ce qu'ils annonçaient, que les passagers commencèrent à croire qu'il voulait rire à leurs dépens.

« Par saint Donatien , mon patron ! dit le bourgeois nantais , les gros temps sont dans votre tête , mon frère !

— Vous croyez , mon maître ! dit le pèlerin

en souriant. Les indices d'un orage sont faibles et peu visibles encore ; mais ils n'en sont pas moins réels , et l'œil exercé ne saurait les méconnaître. — Vous tous qui m'écoutez , tournez les yeux au sud , vers la pointe de Pen-Marc'h , que nous avons doublée hier.

— Allons , c'est ça ! Regardez voler les mouettes , et laissez-moi conduire ma barque.

— Voyez-vous quelque chose , vous autres ? demanda le bourgeois nantais en se frottant les yeux.

— Rien , rien ; la mer océane partout.

— Aucun de vous ne distingue-t-il un point noir à l'horizon ?

— Si fait ! un nuage noir qui paraît sortir de l'eau , dirent quelques passagers doués d'une meilleure vue , ou plus attentifs que les autres.

— Eh bien ! avant la nuit , ce point noir , presque imperceptible à cette heure , occupera tout l'horizon. Alors , compères , vous apprendrez à vos dépens que vieux sud et jeune nord sont des compagnons dangereux.

— Eh ! eh ! vous comptez sur un change-

ment de vent ? dit le patron avec une sorte d'inquiétude.

— Depuis quinze jours le vent du sud a régné, continua le pèlerin, et rarement le vieux sud se décide à faire place aux autres sans siffler un air d'adieu. La musique qu'il nous prépare sera digne de son renom.

— Patrice Lezec, entendez-vous ? s'écrièrent plusieurs passagers.

— J'entends un proverbe bien connu ; mais du diable si je crois un mot des rêveries de ce pèlerin, ... que Satan confonde avec ses sinistres présages, ajouta-t-il plus bas. — Puisque tu parais si bien entendu aux présages, dis-moi, beau pèlerin, ce qu'on doit augurer quand, au lever du soleil, les nues chassent du levant au ponant (1).

— Beau temps ! répondit le frère.

— Quand la lune, à son coucher, paraît grande et pleine de lumière ?

(1) Le ponant, ou couchant. Tous les marins de l'Océan sont nommés Ponantais par les Méridionaux ou Levantins.

— Elle dit beau temps pour plusieurs jours.

— La lune , cette nuit , et le soleil , ce matin , étaient pourtant tels mon frère , reprit Lezec d'un ton goguenard. J'en suis fâché pour ton pronostic d'aujourd'hui.

— A ton tour , patron , reprit l'autre en l'imitant. Peux-tu me dire quel est le jour de la lune que les marins redoutent le plus ?

— Le cinquième.

— Nous y sommes précisément. Et lorsqu'on voit la mer plus bleue que d'ordinaire , et de petites bouteilles se former sur l'eau ?

— C'est une marque assurée qu'il y aura du vent du côté du midi , et en bref quelque grosse tempête.

— Eh bien ! ouvre les yeux , patron ! »

Patrice Lezec et les passagers cherchèrent les signes désignés par le pèlerin ; mais , soit qu'ils fussent peu visibles , ou qu'ils n'existassent pas , aucun d'eux ne les aperçut. Cependant les passagers n'étaient pas encore rassurés. Le bourgeois nantais s'approcha du pèlerin.

« Mon frère , dit-il , à part la protection de notre Seigneur Jésus-Christ , qui porte un in-

térêt manifeste aux nautonniers pour avoir souvent passé l'eau , et sans le secours efficace de Notre-Dame la Vierge , qui affectionne les marins , n'est-il aucun moyen d'éviter cet ouragan ?

— Jugez vous-même. Du Beg-ar-Raz à Saint-Matthieu on compte une vue de distance , ce qui équivaut à sept lieues. Avec cette brise , trois heures au plus suffisent pour nous rendre au Conquet ; mais , pour cela , il faudrait gouverner directement sur la pointe Saint-Matthieu , et ce poltron , craignant de s'éloigner de terre , va rallier la grande baie de Douarnenez. De cette manière , nous n'arriverons qu'à la nuit à la hauteur de Kancredo , et l'ouragan nous surprendra dans ces parages dangereux.

Ce raisonnement clair et précis , annonçant une connaissance parfaite de la marine et des localités , fit impression sur tous ceux qui l'entendirent. Les matelots , étonnés , se regardèrent entre eux , et maître Patrice lui-même jeta un coup-d'œil furtif sur le point noir à l'horizon. Cependant le pèlerin , désirant apparemment de rentrer dans le silence qu'il avait gardé jusque là , s'était séparé du groupe. Assis auprès

du chicabeau, il regardait le taille-mer tracer son sillon dans les flots. Maître Patrice retrouva toute son assurance avec la retraite du pèlerin.

« Que pensez-vous de ce gaillard ? dit-il aux passagers.

— Je pense qu'il peut avoir raison, et que vous n'avez peut-être pas tort, patron, répondit prudemment le marchand nantais.

— Ce pèlerin excepté, nous sommes tous de vieilles connaissances, et nous pouvons nous appeler non seulement par nos noms, mais encore par ceux de nos pères : ce qui indique de longues relations d'amitié.

— Cela est vrai, répondit le bourgeois nantais. Chacun de vous sait que Saturnin Galibert, mon digne père, était marguillier de la paroisse de Sainte-Croix.

— Et nous connaissions tous le père de notre patron, ajoutèrent plusieurs passagers.

— Or donc, compères, croyez-moi ! Laissons là ce sournois de pèlerin, qui n'ouvre la bouche que pour proférer des injures, et causons comme d'anciens amis. »

Ces mots, prononcés d'un ton mystérieux,

firent impression sur l'auditoire , qui se rapprocha de Patrice.

En outre de l'équipage , composé de huit hommes , les passagers étaient au nombre de douze environ , savoir : le moine , le pèlerin ; Donatien Galibert , riche bourgeois nantais ; deux femmes , la mère et la fille , se rendant à Saint-Pol de Léon , et plusieurs marchands que leurs affaires appelaient à des destinations diverses.

« Patrice Lezec est bien connu pour un pieux chrétien , qui n'aime point à dénigrer le prochain , mon saint patron m'en préserve ! Pourtant je souhaiterais ce pèlerin partout ailleurs que dans ma barque... , fût-ce même au fond de l'Océan.

— Oh ! oh ! patron ! fit Galibert.

— Quel motif avez-vous... ?

— Ecoutez-moi ! Cette tête grise n'a pas été quarante années à la mer sans en éprouver de rudes , et , comme on dit , qui voit beaucoup apprend beaucoup. N'avez-vous jamais entendu parler d'une espèce de démon qui se mêle aux voyageurs pour les effrayer et leur ensei-

gner une fausse route..., au bout de laquelle est le sabbat ou l'enfer? Saint Patrice et saint Saturnin nous protègent ! »

Plusieurs passagers devinrent pâles , et leurs regards se portèrent du maître au pèlerin.

« Oui-dà ! nous connaissons cette engeance de couril (1) ; mais nous savons aussi que l'herbe d'or en préserve , dit maître Galibert.

— Je vous en souhaite une bonne provision , compères : car saint Patrice m'aveugle étrangement , ou ce pèlerin prétendu n'est rien moins qu'un couril maudit.

— Jésus bon Dieu ! firent en chœur les passagers effrayés.

— Et j'ose affirmer que nous serions déjà noyés , si la présence du révérend père barré n'avait paralysé sa maligne influence , continua le patron.

— La précipitation dans les jugements est un grand péché , Patrice. Pourquoi dites-vous que ce pèlerin...?

(1) C'était une sorte de démon particulièrement nuisible aux voyageurs.

— Vraiment cette remarque est indigne d'un homme de sens, maître Donatien Galibert ! interrompit le patron d'un ton fâché. Pourquoi m'a-t-il conseillé de gouverner directement sur Saint-Matthieu, quand tous les patrons de barque sont accoutumés de doubler le cap de la Chèvre ? Pourquoi, si ce n'est pour nous fourvoyer et nous perdre.

— Possible ! firent plusieurs marchands d'un ton indécis.

— Et pourquoi nous a-t-ils menacés d'un changement de vent ? Qu'est devenu ce point noir qui apportait une tempête ? »

Le patron, triomphant, indiqua du doigt l'horizon ; mais le ciel était pur de nuages.

Cette dernière considération contribua plus que tout le reste à rassurer les passagers ; et dès lors leur confiance dans Patrice Lezec, un moment indécise, devint plus forte que jamais.

« Le beau miracle si le nuage a disparu ! dit un matelot à un autre : les hautes terres nous cachent l'horizon.

— Fiez-vous en moi ! continua Lezec : je

suis breton bretonnant. Depuis que je conduis ma barque, j'ai toujours suivi la même route : c'est celle que suivait mon père, et celle que suivront mes enfants. »



XIV.

Depuis plusieurs heures l'entretien se continuait à bord de la barque, et, le vent, toujours favorable, n'exigeant aucunes manœuvres, l'équipage s'était joint au comité rassemblé sur l'arrière, auprès de Patrice Lezec, qui tenait la haute main dans la conversation, tout en dirigeant la marche de son navire avec cette facilité et cette inattention apparentes, fruits d'une longue pratique.

Le père barré paraissait plongé dans de pieu-

ses méditations, et son frère en Dieu, le pèlerin, les bras croisés sur sa poitrine, arpentait à pas mesurés un espace de six à huit pieds, le seul qui fût libre à bord. Son aplomb et sa démarche assurée décelaient un pied marin et une longue habitude de ces promenades tellement nécessaires à la vie des gens de mer, que les matelots bretons, à défaut du pont, toujours encombré et mouillé, montent sur le grand panneau de leurs chasse-marées, au nombre de cinq ou six, de sorte que leur marche se borne à faire incessamment un pas en avant, puis un pas en arrière, et toujours ainsi, pendant une longue nuit d'hiver.

La conversation avait pris insensiblement la tournure ordinaire, c'est-à-dire qu'elle était sortie des banalités de la vie pour entrer dans le domaine des légendes et des choses surnaturelles, donnant à l'imagination toute matière à s'exercer.

Maître Patrice, l'œil en feu, la face animée, tenant le gouvernail d'une main et gesticulant de l'autre, n'épargnait ni les expressions énergiques ni le ton déclamatoire ou lugubre pour

ajouter à l'effet de son récit ; et , grâce à sa persuasion , aidée d'une puissante mimique , ses auditeurs , complètement identifiés avec lui , partageaient toutes ses impressions , vivaient presque de sa vie. A juger par la déclinaison du soleil , il devait être quatre heures de l'après-midi ; mais personne n'en fit la remarque , personne ne s'avisa de détacher son regard et son attention des yeux animés du patron : une sorte de magnétisme était descendu sur ce groupe , chez qui l'esprit subalternisait absolument la matière. Tout à coup , au moment où un navire ballotté par la tempête s'engouffrait dans le passage du Raz , avec le diable à son bord , et au moment où le grand saint Elme envoyait son feu sur les mâts pour annoncer sa venue , tout à coup une voix forte , grave et menaçante , couvrit les accents de Patrice , et l'on entendit ces paroles , paraissant émanées de l'Océan :

« Vieux sud et jeune nord sont des compagnons dangereux. »

Il se fit dans le groupe attentif un mouvement indescriptible de terreur et de stupéfaction ; la barre du gouvernail échappa des mains

de Patrice ; et , sous l'empire des idées superstitieuses dont ils venaient de se repaître , ils aperçurent leur position au prisme de leur esprit.

« Je vous l'ai dit, et vous ne m'avez pas cru ; en croirez-vous vos yeux , compères ? »

Ces mots furent prononcés d'un ton de raillerie amère ; il y avait dans cette voix des mauvaises passions de toute sorte , et l'on y trouvait surtout cette joie sourde et détestable du méchant en voyant arriver les maux qu'il a prophétisés.

Un frisson parcourut leurs corps , et tous se signèrent dévotement.

« Ce signe sacré ne vous sauvera pas du péril où vous vous êtes volontairement engagés. Dieu ne tire pas du borbier celui qui s'y jette à plaisir. »

Plus qu'auparavant le son de cette voix était menaçant et terrible : on eût dit d'un génie malin se riant aux craintes qu'il attise. Enfin quelques uns des bourgeois , un peu remis de leur première frayeur , relevèrent la tête à demi. Seul debout au milieu de ce groupe , le pèle-

rin, tel qu'un roi qui tient ses sujets prosternés, le dominait moins encore de la hauteur de sa grande taille que de son allure superbe. Son froc brun, agité par le vent, ondoyait autour de son corps, et sous son large chaperon brillaient ses yeux chatoyants.

« Hé ! hé ! fit Galibert.

— Le pèlerin !

— Saint Pierre de Nantes ! quelle jolie peur il m'a fait !

— Dieu me protège ! je me croyais dans le vaisseau de l'histoire. »

La glace étant ainsi rompue, et le pèlerin en chair et en os devant eux, tous ensemble lui demandèrent la cause de cette interruption. Celui-ci, étendant son bras dans la direction du sud, répéta d'un ton moqueur une des phrases qu'il leur avait dites le matin.

« Aucun de vous ne distingue-t-il un point noir à l'horizon ? »

Tous les yeux se portèrent de ce côté, et, comme fascinés par une puissance occulte, ils y demeurèrent attachés. Le spectacle qui s'offrit à eux était fait aussi pour les glacer d'épou-

vante. Toute cette partie de l'horizon était couverte d'une large barre foncée, dense, compacte, noire au centre, et plus transparente à ses extrémités, qui brunissaient à mesure qu'elles s'étendaient. La jolie brise continue qui soufflait depuis plusieurs jours s'éteignait dans un souffle chaud, incertain, et paraissant produit par des causes surnaturelles; tantôt les voiles de la barque s'arrondissaient pleines et gonflées, puis tout à coup elles tombaient molles et frémissantes sur les mâts; enfin la mer était calme, inerte comme les eaux d'un lac, et les derniers rayons du soleil couchant, tirant des nuées après eux, signe assuré de tempête, versaient obliquement quelques lueurs sanglantes, lugubrement reflétées à la surface de la mer.

Un cri général s'éleva du sein de la barque.

« Nous sommes perdus !

— Jésus Sauveur, assistez-nous !

— Sainte-Marie, mère de Dieu, prenez-nous en miséricorde ! »

Et chacun invoqua les secours de son patron.

Maitre Patrice partagea d'abord la stupéfaction des autres; mais, aveuglé par son entête-

ment et sa ridicule vanité , il s'efforça d'atténuer les craintes de ses passagers en s'étourdissant lui-même sur un danger encore évitable peut-être , mais imminent et terrible.

« Compères et compagnons, dit-il , ne voyez-vous pas que ce pèlerin malhonnête se gouaille à part de votre simplicité. La nue chasse et le ciel est sombre : est-ce un miracle dans cette saison ? Nous ne sommes plus aux belles nuits de la Saint-Jean.

— Connu , observa un bourgeois. Mais , si les pronostics du frère se sont en partie réalisés, ne devons-nous pas redouter...

— Rien , rien ; aucun malheur ne nous menace : croyez-en Patrice Lezec. »

Et , voyant une seconde fois ses passagers indécis , il mit en réquisition toutes ses ressources oratoires pour regagner leur confiance.

« Vous connaissez tous le dire irlandais : Si Dieu n'avait pas été Dieu, c'eût été saint Patrice qui aurait été Dieu. Eh bien ! ce saint puissant est le patron de ma barque , et jamais son assistance ne m'a manqué au besoin. Rassurez-vous donc , compères !

— Mais la prédiction du pèlerin ! observa quelqu'un.

— Dommage ! C'est — comme disent les Parisiens — un devin de Montmartre , qui devine les fêtes quand elles sont venues. — Tous les soirs le ciel est sombre de même , et , puisque le vent est au sud , il fallait bien conséquemment que les nuages vinssent de ce côté. »

Sur une nouvelle observation , il reprit :

« Depuis notre départ du port de Nantes , n'est-ce pas Patrice Lezec qui a constamment dirigé cette barque ? n'est-ce pas lui , et lui seul , qui a tenu la barre entre les îles d'Houat et d'Hédic ; lui qui vous a fait passer entre les fourchées de Pen-Marc'h ; lui qui , devant le Beg-ar-Rez , a su éviter en même temps les rochers de l'île de Sein et ceux de la terre de Clédén ? n'est-ce pas Lezec qui , assisté de son patron , vous a fait sortir vivants de la baie des Trépassés ? Par saint Patrice le grand ! tant de faits tenant du miracle devraient vous inspirer plus de confiance , mes compères ! — Voyez la pointe de Toulinguer ; à droite est le goulet pour aller au château de Brest , et le Conquet

devant nous. Avant une heure nous aurons jeté l'ancre au port. »

Ces assertions rassurèrent complètement les passagers, et, nonobstant l'état du ciel de plus en plus menaçant, ils commencèrent à croire que le pèlerin avait voulu les railler ou qu'il s'était trompé lui-même. Cependant celui-ci, toujours appuyé contre le grand mât, portait tour à tour ses regards de la mer à l'horizon, et sa figure n'exprimait pas cette sorte de confusion qui suit d'ordinaire le non-événement d'une chose importante que l'on a hautement annoncée. Au contraire, un sourire sinistre errait sur ses lèvres; et, sortant brusquement de son immobilité, il dit d'une voix rauque et sauvage :

« Attention, bonnes gens ! tenez-vous ferme sur vos pieds ! »

Au même instant, le vent, qui avait continué, après quelques oscillations, à se maintenir dans le sud, sauta tout à coup au nord, et revint se fixer dans l'est. La barque faillit sombrer, et, pirouettant sur elle-même, elle s'élança avec vitesse dans cette nouvelle direction. La

pâleur de la mort était empreinte sur le visage des malheureux passagers. Ils cherchaient à lire leur arrêt dans les regards du pèlerin, dont les prédictions sinistres étaient si pleinement justifiées, et le considéraient alors comme leur unique libérateur ; mais celui-ci paraissait jouir de leur frayeur et se rire de leurs angoisses.

Montant la voix de manière à être entendu par-dessus les sifflements du vent dans les antennes et les cordages :

« Vous tremblez pour peu de chose ! ceci n'est rien, non rien, pardieu ! Remettez-vous ! Ce sont les adieux du vieux sud, un grain, une rafale et de l'eau ! Allons ! bon courage, braves gens ! épanouissez cet air piteux, et rendons au vieux sud politesse pour politesse. »

Maître Lezec prit ces mots au pied de la lettre, et, les sens quelque peu troublés, il s'écria avec âme :

« Compères et compagnons, remerciez le grand saint Patrice : ce vent d'est vient juste à point pour nous mener au Conquet.

Mais ce vent d'est si favorable commença à souffler une violente rafale. La mer, frémissant-

te et calme, qui poussait depuis une heure des murmures sourds et de furieux gémissements, comme si des douleurs d'enfantement eussent travaillé ses entrailles; la mer, fouettée par le vent, sortit tout à coup de ce repos formidable, et sa colère comprimée éclata avec furie. Des vagues énormes bondissaient en s'entrechoquant, et la frêle barque, à moitié abymée dans l'eau, faisait entendre de longs craquements, comme si ses flancs se fussent ouverts.

« La fête s'anime, s'écria le pèlerin, qui, toujours debout, un bras passé autour du mât, semblait jouir de la tempête, et se plaire à la braver. Relevez la tête, bonnes gens! Le spectacle qui s'offre à vous, mieux que le plus beaux mystère, mérite votre admiration. — Voyez ce ciel sombre et noir, qui s'étend sur nos têtes comme un immense drap mortuaire, et ces nuées que chasse le vent, plus rapides dans leur course que le plus agile coursier. Voyez ces vagues mugissantes, qui s'élèvent hautes comme des montagnes; et ces autres, tout écumeuses, qui s'affaissent avec fracas. — Vraiment cela devient sérieux! Si cette vague

avait déferlé plus tôt, c'en était fait de nous, mes maîtres ! »

Une explosion de sanglots et d'invocations aux saints suivit ces paroles du pèlerin.

« En action ! s'écria-t-il. Le moment de ranger est venu. Chacun à son poste, tonnerre ! Amène le pacfi et la civadière ; arrise la vergue de borcet. »

Ces ordres pressants demeurant sans exécution, le pèlerin saisit un bout de la corde, et l'on entendit un bruit sourd, évidemment destiné à réveiller l'ardeur engourdie des matelots. Quelques moments après, ce commandement était exécuté, et le *Saint-Patrice*, plus léger de toile, continuait à chasser sous son tourmentin et son tapecul.

Un calme lourd, le silence qui précède la mort, régnait à bord de la barque ; ils savaient tous que leur vie était suspendue à un fil : ils attendaient... Le moine s'approcha du pèlerin.

« Espérez-vous nous sauver, mon frère ? demanda-t-il à voix basse.

— Dieu est puissant, et le diable malin,

mon père, répondit celui-ci, dont le sang-froid de glace planait sur la terreur des autres comme une amère ironie.

— Je le sais ; mais quelquefois les voies impénétrables de la Providence emploient l'habileté des hommes...

— Vous le croyez , révérend ?

— Le doute serait un péché.

— D'un moment à l'autre nous sommes exposés à sombrer ; je suis plus jeune et plus agile que vous, mon père...

Il n'acheva pas ; ses yeux brillants couvaient le coffret que le moine portait à son cou.

Celui-ci le comprit. Un moment d'hésitation se peignit dans ses regards.

« J'ai juré de remettre moi-même en mains propres ce dépôt , dont on m'a chargé ; si Dieu me fait périr, sa volonté apparemment sera contraire à mon vœu.

— Cependant, disiez-vous, les voies impénétrables de la Providence... »

Il ne put continuer, et dut porter toute son attention sur la barque. La mer grossissait de plus en plus, et le vent augmentait de force,

« Une lumière ! crièrent plusieurs voix.

— Le monastère de Saint-Matthieu est-il encore debout ? » demanda le pèlerin.

Sur la réponse affirmative qui lui fut donnée :

« Nous approchons du Conquet ; cette lueur provient de la chapelle du couvent.

— L'île Beniguet est proche , et ses rochers ont les dents longues , murmura le patron.

— Merci de tes avis, Patrice ! L'île aux Lapins nous est connue. — Halez bas le tourmentin ! »

Les matelots coururent à l'avant , mais une puissance plus prompte et plus grande que la leur avait exécuté cet ordre.

Au milieu du mugissement des vagues , on entendit quelques claquements semblables aux éclats d'un fouet : c'était le tourmentin qui fuyait avec le vent.

Dès lors le *Saint-Patrice* devint complètement le jouet des flots, et la seule manœuvre possible fut de présenter l'arrière ou l'avant aux vagues : car une de ces masses , déferlant par le travers sur le faible navire, l'eût englouti à jamais.

Pendant une heure que dura le vent d'est , la

barque , livrée à des dangers incessants , dérivait avec vitesse vers la haute mer.

Les passagers , prosternés à genoux , imploraient la merci céleste. L'équipage, par instants, oubliait presque son effroi pour admirer l'aplomb et les connaissances du pèlerin. Aidant l'effet du gouvernail avec un long aviron , vingt fois ses efforts , sagement combinés , triomphèrent du courroux des éléments , et vingt fois les marins , imaginant un sinistre , fermèrent les yeux , et les rouvrirent , étonnés de se retrouver vivants.

Depuis long-temps les lumières du monastère avaient disparu , la nuit était noire , et la vue des malheureux ne pouvait se reposer que sur les collines et les vallées mouvantes de l'Océan , où , comme une feuille emportée par la brise d'automne , apparaissait la faible barque , tantôt plongeant au fond d'un gouffre , tantôt soulevée vers les nues.

Le pèlerin ne paraissait éprouver aucune des terreurs de ses compagnons ; la conscience du péril avait grandi son courage , et l'on eût dit , à l'énergie de fierté qui brillait dans ses regards ,

un chevalier rompant une lance en présence d'une noble assemblée, plutôt qu'un humble pèlerin luttant obscurément avec les vents et les flots.

« Attention ! » s'écria-t-il.

Et sa voix, à propos modulée, dominait merveilleusement le fracas de la tempête.

« Attention, marins ! Et vous, bonnes gens, trêve à ces sanglots bruyants, à ces prières inutiles, ou j'invoque le diable, et je fais sombrer la barque. — Attention, marins ! Le vent tourne ! Ce changement de vent va nous sauver ou nous perdre. Voyez-vous la tremontaine (1) ?

— Rien. Le ciel est noir partout, répondirent les matelots.

— Préparez la marinette. »

On alluma du feu dans une lanterne de corne, et l'on dressa dans un vase d'eau un cadran garni d'une aiguille aimentée.

« Le vent s'est fixé au nord-ouest, reprit le pèlerin après avoir consulté cette boussole. —

(1) Étoile nord.

Patrice Lezec, où est la lune à cette heure? »

Le patron, étourdi, mit quelques instants à rassembler ses idées.

« La lune? saint Patrice me rende l'esprit!... Ah! m'y voilà: si elle nous montrait sa figure, nous la verrions dans la partie du suest.

— La lune au suest, c'est flot à Saint-Mathieu. Le vent et la marée nous poussent à la côte: notre seule chance de salut est d'aller échouer sur un banc.—Guinde le borcet! nous serons plus tôt rendus. — Patrice Lezec, ton entêtement te coûtera cher: les rochers et ta barque feront ensemble un ribordage (1) dont l'indemnité ne te sera payée qu'au ciel. — Et vous, compères, préparez-vous à nager. Le vieux sud a fait merveille pour ses adieux; c'est actuellement au jeune nord à nous souhaiter la bien-venue. L'entendez-vous qui s'annonce? C'est un rude siffleur, allez! »

Au même instant une rafale tomba sur la

(1) On appelle ribordage les avaries que se font deux navires en s'entrechoquant.

barque ; elle s'abyma au sein des flots , et reparut bientôt à demi désemparée.

« Hisse la lanterne aux mâts ! A Dieu va ! »

XV.

Le vent de nord-ouest continuait à pousser le *Saint-Patrice* à la côte. Plusieurs coups de mer ayant enlevé successivement les mâts et le gouvernail, l'équipage et les passagers, réduits à l'impuissance de lutter contre la mort, attendaient passivement qu'elle mit un terme à leurs angoisses. Le recueillement et l'immobilité avaient remplacé les pleurs, les prières et les éclats du désespoir. La jeune fille et sa mère, enlacées dans les bras l'une de l'autre, sem-

blaient un groupe de pierre : on les eût crues mortes dans la position où la mort les avait saisies. Cependant une scène solennelle se passait à bord de cette barque. Le carme , qui jusque alors avait partagé l'effroi général, sortit de son abattement avec l'imminence du danger, et trouva dans une foi profonde un calme assez grand , une charité assez forte , pour préparer ses compagnons d'infortune à se présenter devant Dieu. Il était beau de voir ce vieillard vénérable, animé d'un souffle divin, calme et résigné au milieu de la douleur et du désespoir communs , exhorter ces misérables, leur faire entendre une parole consolatrice, et recevoir leur confession. C'était un tableau digne du ciel noir sous lequel il se passait, et de la mer courroucée qui lui servait d'encadrement.

Le pèlerin , les bras croisés sur sa poitrine , occupait encore à l'arrière la place où il avait fait preuve d'une si grande habileté. Le moine s'approcha de lui.

« Mon fils , dit-il , ne désirez-vous pas mettre à profit les courts instants que Dieu vous laisse pour confesser vos péchés ! »

Un sourire amer se montra sur les lèvres du pèlerin.

« Merci , mon père , merci.

— Récitez votre *Confiteor* , reprit le barré , se méprenant à ses paroles.

— Merci , fit-il du même ton.

— Chrétien , songez à votre âme ; quelque faibles que soient vos fautes , vous ne devez pas négliger néanmoins...

— Père , la miséricorde de Dieu est infinie.

— Pour le repentir seulement. — Allons , mon fils , accusez-vous.

— Le temps nous manque , révérend père.

— Parlez toujours , mon fils : vos derniers instants ne sauraient être plus utilement employés.

— Je ne sais que dire , ni par où commencer , mon père.

— N'importe , accusez-vous en esprit de contrition. Peut-être êtes-vous arrêté par quelque faute grave ; mais c'est une raison pour vous en délivrer plus tôt. Songez où nous sommes , et où nous serons bientôt.

— Qui peut le savoir ? dit le pèlerin d'une voix sourde.

— Personne ; et cela nous oblige à nous mieux préparer, mon fils. »

Après un moment de silence :

« Le temps marche et l'éternité s'avance : voulez-vous que je vous aide ?

— Brisons là, répondit-il brusquement. Trois conditions indispensables pour une bonne confession manquent à la mienne : la volonté, le repentir et le temps. La volonté, je ne l'ai pas ; le repentir m'est inconnu, et, plus que tout, le temps nous manque : car une nuit entière ne suffirait pas à tout dire

— Dieu tout-puissant ! vous l'entendez, s'écria le moine en joignant les mains. Quel endurcissement dans le crime ! Accordez à ma voix l'éloquence entraînante de saint Félix pour émouvoir ce pécheur.

— Impossible, père : je mourrai comme j'ai vécu. Cependant, mieux que les plus beaux discours, vos réponses auront peut-être la puissance d'opérer ma conversion. Avez-vous été soldat !

— Jamais.

— Jamais !

— Du moins comme vous l'entendez ; mais ma vie a été un long combat contre l'hérésie et le péché , que j'ai attaqués sans cesse avec les armes de la parole et de la foi.

— D'où vous vient donc cette résignation , ce courage que j'admire sans pouvoir le partager ? Oui, je l'avoue en rougissant , moi dont la vie a été une suite perpétuelle de dangers , je ne puis me défendre d'une secrète horreur à la vue de cette mort qui s'avance obscure , ignorée , sans témoins , sans applaudissements. — Vous, comment avez-vous la force de vous occuper de moi ?

— Cette force vient d'en-haut , mon fils. Etes-vous chrétien pour me faire une pareille question ?

— Je l'étais dans mon enfance. — Vous ne m'avez pas répondu : d'où vient cette abnégation ?

— Qu'elle vous dessille les yeux, mon fils. — Dans ce moine à cheveux blancs , inaccoutumé aux dangers et si calme en face de la mort , ne

trouvez-vous pas une révélation tout entière , une preuve irrécusable de la puissance de la foi ?

— Je suis surpris, mais non touché. Continuez, père !

— Juste Ciel ! ne dirait-on pas que je récite une chronique ! O mon Dieu, le laisserez-vous mourir dans son égarement ?

— J'attends votre réponse. Pourquoi êtes-vous si calme ? pourquoi pensez-vous à moi ?

— C'est que la mort, que vous voyez venir comme un châtiment, je l'espère comme une récompense ; parce que votre courage, qui prend sa source dans l'orgueil et la vanité, a besoin de témoins et d'applaudissements, tandis que ma résignation provient d'une conscience en paix et de l'espoir d'une vie future.

— Ainsi vous désirez la mort ?

— Je me sou mets à la volonté de Dieu. J'ai conscience d'avoir fait quelques bonnes œuvres, et je mourrais avec joie si mes paroles et mon exemple faisaient germer dans votre âme quelques lueurs d'un repentir qui, bien que tardif, n'en serait pas moins précieux.

— Terre ! terre ! » crièrent les matelots.

Un cri profond d'allégresse s'éleva du sein de la barque. A la lueur d'une flamme petillante qui éclata tout à coup , on apercevait une côte assez rapprochée.

La mer, plus furieuse aux atterrages , ballottait la faible barque de telle sorte , que c'était presque un miracle qu'elle résistât si longtemps ; le vent soufflait de plus en plus , et chaque minute apportait un danger nouveau. Mais les passagers n'avaient plus souci des éléments conjurés. Comment penser à cet océan terrible , à ce jeune nord implacable , quand la terre était en vue ?

Cependant la barque approchait du rivage ; les objets se dessinaient : on apercevait une haute falaise , au bas de laquelle était allumé le feu. Le pèlerin , violemment agité , se sépara des passagers. Ses yeux jetaient une lueur sinistre , et ses lèvres pâles étaient contractées par un tremblement nerveux.

A l'arrière de la barque , le moine était agenouillé. Son capuchon , rejeté sur les épaules , laissait voir sa tête ascétique couronnée de che-

veux blancs. Toute la personne de ce vieillard était sainte et vénérable : il semblait un intermédiaire entre les hommes et leur Dieu. Le pèlerin le considéra quelque temps ; puis il fit plusieurs tours sur le pont d'un pas mal assuré, et, venant tout à coup se placer devant le moine :

« Vieillard, écoute ! »

Sa voix était brève et farouche.

Le moine releva la tête.

« Que fais-tu là ?

— Vous le voyez, je prie.

— Pour toi ?

— Pour un misérable pécheur. Je demande à Dieu d'ouvrir son âme au repentir. »

Le pèlerin contracta un sourire forcé.

« Et ce pécheur ?

— C'est vous, mon fils !

— Vieillard, écoute ! Les vents et les flots se réunissent pour nous porter à la côte : il est possible que nous échappions à la mort.

— Je bénis la Providence de laisser à la grâce le temps d'arriver jusqu'à vous.

— Peut-être ! — Mais toi, vieillard, tu es préparé à mourir ?

— Le chrétien doit toujours être prêt à comparaître devant Dieu.

— Ainsi soit-il. »

En disant ces mots , il se rapprocha du moine , et saisit de sa main puissante le bras débile du vieillard. Celui - ci , malgré l'obscurité , distingua une lueur sinistre dans les yeux du pèlerin. Ses doigts lui meurtrissaient la peau.

« A quoi pensez-vous, mon fils ?

— Pourquoi cette question ? dit le pèlerin d'une voix rauque.

— Laissez ! laissez ! ce coffret est un dépôt sacré.

— Paix ! Je sais qu'il t'a été remis, en Palestine , par Havart de Ker-Morvan ; je sais ce qu'il contient.

— Malheureux ! comment osez - vous vous approprier ce testament d'un noble croisé ? Quel usage en voulez-vous faire ? Si la crainte de Dieu ne vous émeut pas, que celle de la justice humaine...!

— L'impunité m'est assurée.

— Ah ! je comprends, fit le moine avec

amertume. La volonté de Dieu soit faite !
 Puisse ma mort servir au moins... ! »

Ses dernières paroles s'éteignirent au milieu des flots. Le pèlerin se pencha en dehors de la barque , et , sûr que sa victime ne reparaitrait pas , il rejoignit tranquillement les passagers. Le *Saint-Patrice* n'était plus qu'à quelques toises du rivage

Budic-Mur, en sortant du château de Ker-Morvan, avait pris la route du Conquet ; mais il traversa les rues désertes de la petite ville sans s'arrêter à la tour, et dirigea son cheval dans le sentier malaisé qui conduisait à l'abbaye de Saint-Matthieu. La distance qui sépare le Conquet de Saint-Matthieu n'est que de trois quarts de lieue ; mais la route , frayée le long de la côte, est difficile , et exige , de nuit surtout , une grande connaissance locale. A gauche sont des terres labourées, sèches et arides, n'offrant pas un arbre pour reposer la vue ; à droite est l'Océan , dont les vagues écumeuses se brisent avec fracas sur un lit de rochers. La voie battue est tracée sur la lisière de la côte ,

dont l'escarpement est remarquable en cet endroit : au moindre faux pas , on est exposé à tomber du haut de cette falaise sur les têtes aignës des brisants. En outre , plusieurs ruisseaux , qui , dans les grandes pluies , ressemblent à de petits torrents , se sont creusé un lit profond au travers de cette route , et la déchirent brusquement. Budic-Mur , trop fortement préoccupé de la scène malheureuse qu'il venait d'avoir avec la baronne pour faire attention à l'orage , poussa son cheval en avant. L'animal , docile et intelligent , avançait avec précaution , tâtant le terrain devant lui , et ne portant un pied en avant qu'après s'être assuré qu'il trouverait un appui.

Ils étaient parvenus ainsi à mi-chemin de Saint-Matthieu , quand l'attention de Budic-Mur fut tout à coup éveillée par un chant guttural et bizarre qui perçait le bruit des vagues , et paraissait sortir de l'eau. Il s'arrêta pour écouter , et distingua parfaitement les notes d'une ballade du pays ; mais la voix qui la chantait cessait quelquefois la parole humaine , et introduisait grotesquement le cri d'un ani-

mal au milieu d'un vers ; souvent aussi le refrain était un pot-pouri composé de miaulements, d'abolements et de gloussements mêlés ensemble, en suivant fidèlement le rythme. Malgré l'état d'irritation chagrine où son esprit était monté, et désirant peut-être y faire diversion, Budic-Mur se plut à écouter cette mélodie fantastique, que l'heure, le lieu et la tempête, rendaient plus originale. Mais elle cessa avant la fin de la ballade, et l'on entendit, pour finale, le son d'une cornemuse qui s'éteint dans l'éloignement.

Budic-Mur, qui avait deviné l'auteur de ce chant, dont le caractère lui était parfaitement connu, se tint pour assuré qu'il avait fini. En conséquence, il allait poursuivre sa route, lorsqu'une clarté vive, qui éclata au bas de la côte, montra l'idiot File-Etoupes agitant sa robe sur un tas de plantes et d'algues marines desséchées, pour activer la flamme qui les embrasait.

Budic-Mur, depuis son enfance, s'était plu à observer l'idiot, à converser avec lui. Il lui portait l'affection qu'on a pour son chien favori. Souvent File-Etoupes avait trouvé à la tour un

souper et un abri, grâce aux deux frères, qui l'allaient chercher eux-mêmes lorsque, par de froides nuits d'hiver, il grelottait, le ventre creux, sous le grand auvent du tanneur. Et l'idiot, reconnaissant de ces bons procédés, racontait, pour amuser ses hôtes, les lambeaux d'histoires qu'il avait retenus et qu'il confondait pêle-mêle ; ou bien il faisait la roue, des tours de force et de souplesse, caricaturait le parler ou la démarche des habitants les plus remarquables du Conquet, et terminait par imiter des voix d'animaux, des bruits d'outils, tels que la scie et le rabot ; enfin il déployait tous les talents de société qu'il avait acquis bien innocemment, et qu'il possédait sans en connaître la valeur, valeur telle, que je sais des hommes d'esprit qui s'exercent journellement à développer leurs facultés en ce sens, et se désespèrent de ne pouvoir arriver au degré de perfection que File-Etoupes avait atteint.

Budic-Mur, sans se rendre compte de cette fantaisie, attacha son cheval à un arbuste, et se mit en devoir de descendre la côte pour aller trouver l'idiot. La côte, en cet endroit, était

coupée, dans toute sa profondeur, par un des ruisseaux dont nous avons parlé. Budic-Mur remonta de quelques pas, pour chercher un lieu favorable, et, une fois descendu dans le lit du ruisseau, il n'eut qu'à le suivre pour arriver sur le rivage. File-Etoupes ne l'entendit pas approcher : toute son attention était concentrée sur le feu, où grillait un lapin non dépouillé de sa peau. L'idiot était assis devant une grotte, dont l'entrée, assez élevée, avait la forme d'une tente. L'intérieur, éclairé par la flamme, allait en s'étrécissant. Les parois étaient unies, et une fente assez large régnait au sommet, terminé par un angle aigu. Cette grotte était plus haute que large, et figurait assez bien un triangle isocèle allant toujours en mourant. Une couche épaisse de gros cailloux lavés tapissait le sol. C'était sans doute la retraite que l'idiot avait choisie pour y digérer voluptueusement son souper. Budic-Mur s'assit auprès de lui, sans que celui-ci détournât la tête. File-Etoupes murmurait quelques paroles indistinctes, et se léchait souvent les doigts imbibés de graisse et de sang.

« Pour compléter un aussi friand souper, il faudrait un flacon de vin. »

File-Etoupes se détourna, et, apercevant Budic-Mur familièrement assis à son côté, sa figure exprima le mécontentement du chien qui se voit contraint de céder la moitié de sa pitance à un voisin plus vigoureux.

L'inquiétude de l'idiot n'échappa pas à Budic-Mur.

« A qui destines-tu ce lapin que tu cuis avec tant de soin ? »

Cette question dut paraître à File-Etoupes de la dernière stupidité : aussi une pensée semblable se traduisit-elle bien clairement dans un mouvement d'épaules accompagné d'une demi-interjection.

« Ave Maria ! Diot a été à la chasse ; il a couru bien long-temps pour attraper ce lapin. La course aiguise l'appétit : ça fait que Diot a grand' faim. »

Mais, ces mots ne le rassurant pas contre les intentions qu'il prêtait à Budic-Mur, il retira son gibier et l'entama à belles dents, quoiqu'il ne fût qu'à moitié cuit. Cependant, se rappe-

lant sans doute les nombreux repas que le sénéchal lui avait donnés, il eut un remords de conscience, et son instinct lui suggéra un moyen de colorer son manque de civilité.

« Si le bon Dieu voulait donner à Diot quatre pates, comme aux lapins, il n'aurait pas si souvent faim. Ave Maria ! Diot chasserait pour ses amis. — Pauvre Diot ! pour attraper son gibier, il a couru tout le temps qui s'est passé entre le dîner et le souper de messire Budic. »

L'intention de cette allusion fut parfaitement comprise de Budic-Mur ; et , craignant que l'idiot ne s'étranglât en dévorant son lapin avec trop d'avidité , il dit pour le rassurer :

« Ce gibier t'est légitimement acquis ; tu n'as pas à craindre qu'on veuille te le disputer. D'ailleurs il n'est pas trop gros pour rassasier ton appétit.

— Ave Maria ! Diot en mangerait trois fois autant. »

Il s'arrêta quelques instants à regarder fixement devant lui , et s'écria avec une sorte d'effroi :

« Yean-gan-y-tan (1) qui se promène sur la mer ! Voyez-vous, messire Budic ? »

Le sénéchal réprima difficilement un frisson, et, suivant la ligne indiquée par le doigt de l'idiot, il aperçut une lumière qui se jouait au-dessus des vagues. D'abord il partagea à peu près l'opinion de son compagnon ; mais, cette lumière approchant avec une grande rapidité, il ne tarda pas à s'expliquer ce phénomène.

« C'est un navire en péril qui va échouer à la côte ! »

Il se leva promptement, et s'avança de quelques pieds dans la mer, pour être plus à portée d'observer ce qui se passerait.

« Ave Maria ! ça fera bien plaisir à Diot si la barque fait naufrage : Diot espère pour sa part de bris quelque gros baril de vin. Il est prêt à nager dans l'eau. »

Le précautionné File-Etoupes s'était débarrassé de sa robe paroissiale ; et, les yeux fixés

(1) Yean et son feu, démon fort redouté.

sur la mer, il attendait le moment favorable pour s'y précipiter.

« Compère, avisez le navire ! Diot voit couler le navire. »

En effet les bordages du *Saint-Patrice*, malgré leur solidité, entr'ouverts par l'effort continu de la tourmente, livraient à la mer de larges issues, et en un instant la barque, submergée, commença à couler bas d'eau.

Un cri déchirant éclata par-dessus le fracas de la tempête ; puis la barque et les passagers disparurent au milieu des vagues.

« A tous risques je vais essayer de sauver au moins quelqu'un ; peut-être est-il temps encore ! »

En disant ces mots, Budic-Mur quitta promptement ses habits les plus embarrassants, et se jeta à la mer.

« Ave Maria ! Diot va aller avec vous ! »

Et, sans songer le moins du monde au danger, sans s'inquiéter si la mer était tenable, File-Etoupes s'élança gaîment dans les flots, et eut promptement devancé Budic-Mur.

A le voir, insoucieux du péril, se jouer sur

une mer furieuse , comme s'il eût été dans son véritable élément , avec sa longue crinière flottante derrière lui , on l'eût pris pour un de ces hommes aquatiques dont les marins du moyen âge ornaient toujours leurs récits.

« Secours ! secours ! les forces m'abandonnent ; secours ! cria-t-on près de lui ,

— Ave Maria ! Dieu vous bénisse ! Diot cherche un baril de vin , et vous êtes un homme , compère !

— Secours ! secours ! me laisserez-vous mourir ainsi ?

— Ave Maria ! nagez sur l'eau : la terre n'est pas loin , compère. — Diot cherche un baril de vin. »

Qu'on juge de l'effet que devaient produire ces réponses sur un malheureux prêt d'être englouti dans les flots. Ramassant ses forces , et parvenant à sortir la tête hors de l'eau , il cria d'une voix mourante :

« Viens à moi ! je te donnerai plus de vin que n'en contient la cave du cabaretier.

— Dieu vous bénisse ! A ce prix , Diot vous sauvera. »

Quelques minutes après il déposait le pèlerin sur la plage , en même temps que Budic-Mur ramenait Donatien Galibert , le bourgeois nantais. File-Etoupes , sans attendre les remerciements , courut en double prendre sa robe , et , enveloppant quelque chose dans un des pans , il la jeta sur ses épaules , et disparut à tous les yeux.

XVI.

Quand l'idiot se fut éloigné du rivage , il s'arrêta à quelque distance pour revêtir sa robe, et continua sa course en se dirigeant vers la ville.

Arrivé sur la place , il regarda l'une après l'autre les maisons désertes , et se glissa dans l'église , dont les portes restaient assez souvent ouvertes la nuit , grâce à la négligence du respectable bedeau , très peu soucieux de remplir dignement sa charge. Nonobstant les plaintes

réitérées dont il était l'objet, le digne titulaire conservait, malgré tout, la masse, la toque et la robe de bougran rouge, propriétés paroissiales. Cependant un seul des griefs qu'on lui reprochait suffirait, de nos jours, à dégrader le plus vieux bedeau. File-Etoupes était accusé de sonner les glas pour la messe, ou les matines au lieu des vêpres, chose qui troublait singulièrement les saintes pratiques de la journée. Quelquefois il ne sonnait pas du tout; et, le lendemain, il carillonnait à toute volée. De plus, File-Etoupes troublait le service divin, et faisait la roue dans l'église; puis, à la procession, il affectait la démarche du recteur, grimaçait horriblement, et faisait aboyer les chiens en les menaçant de sa masse. Enfin, et ce dernier chef d'accusation était le point capital, il devait une partie du pain béni qu'il avait mission de distribuer aux fidèles. Malgré cela, nous l'avons dit, le bedeau était conservé, et en voici la raison.

La robe rouge, déjà considérablement détériorée par ses possesseurs précédents, et mise à bout par l'idiot, comptait à Pâques soixante-

dix-sept ans de service. Ses beaux jours étaient passés , ainsi que sa couleur première ; et , n'eût été l'obligeance du maître trévier, qui renforça le bougran de deux laizes de toile à voiles, le beau sexe de l'endroit eût couru grands risques de voir dans l'église ce que d'ordinaire on ne vient pas y chercher. Or, tout autre bedeau eût exigé une robe neuve, et, les fonds de la paroisse ne permettant pas cette dépense, force était de conserver dans son emploi le digne titulaire actuel.

Quand il fut entré dans l'église, l'idiot ferma soigneusement la porte, et gagna le chœur, où brûlait la lampe perpétuelle. Il s'assit à califourchon sur les dalles de pierre, et, réunissant dans ses mains ses longs cheveux blonds, il les étreignit pour en exprimer l'eau, qui lui tombait goutte à goutte sur la figure et dans le cou. Après cela, battant des mains et soufflant à pleins poumons, comme un homme débarrassé de vêtements mouillés et qui se sent plus à l'aise, l'idiot jeta autour de lui un regard soupçonneux, et, certain de n'être pas vu, il tira de sa robe le précieux coffret incrusté de nacre,

objet de la vive sollicitude du malheureux carme, et de la convoitise du pèlerin, son meurtrier. A la vue de cette riche cassette, l'étonnement, plus que le plaisir, brilla dans les yeux de l'idiot. Il la tourna dans tous les sens, considérant, en les suivant niaisement du doigt, les coulures de nacre qu'un habile artiste avait à grand'peine incrustées.

Ennuyé d'examiner cet objet, dont il ne comprenait ni le fini ni la beauté, il le fit sauter, comme un jeune chien fait d'un os. Mais, ce jeu ne pouvant pas l'intéresser long-temps, File-Etoupes, grommelant entre ses dents contre sa trouvaille inutile, jeta le coffret sur les pavés de l'église. Plusieurs morceaux de nacre se détachant, File-Etoupes se mit à sourire. Alors il recommença. Enfin le coffret s'ouvrit, et l'idiot vit rouler à ses pieds quantité de pierres précieuses, parmi lesquelles on distinguait, à leur éclat, le rubis transparent, le bleu saphir, la verte émeraude, la chrysolithe de couleur d'or et le lapis azuré.

« Ave Maria ! les beaux cailloux ! Diot les voit reluire comme la tête de plomb de sa masse. »

Après s'être amusé quelques instants à les faire sauter dans ses mains, l'idiot reprit avec dédain :

« Oui bien , de beaux cailloux ! La mer en fournit à Diot. Ave Maria ! quand Diot en aura besoin , il en aura de plus gros , tous ronds ou plats : la mer foisonne de galets. Puah ! puah ! Diot n'a que faire de ces cailloux. »

Il les remit à deux mains dans le coffret , et en tira un rouleau de parchemin entouré de lacs de soie et scellé de plusieurs sceaux. Cet objet éveilla son attention. Il fit sauter les cachets , déroula le parchemin , et parut observer attentivement les caractères qui y étaient tracés. Comme on voit une personne ouvrir un livre et le feuilleter attentivement , bien que ne sachant pas lire , de même l'idiot tourna l'un après l'autre les feuillets , fit craquer le parchemin sous ses doigts , et , sûr enfin de ne trouver rien de nouveau sur ces feuillets , qu'il avait examinés de tous côtés , il les remit dans le coffret , et poussa le couvercle , qui se referma aussitôt.

« Ave Maria ! Diot n'a que faire de cela. Diot

eût mieux aimé trouver un baril de vin à boire. »

Ayant paru réfléchir, le bedeau reprit :

« La trouvaille de Diot ne lui servirait à rien : il va la donner au bon Dieu. Ave Maria ! Dieu bénisse Diot ! »

Ce disant, il écarta une des planches qui formaient le derrière de l'autel, et glissa le cofret parmi plusieurs autres objets, offrandes de cette nature qu'il avait déjà faites à Dieu. Cet acte pieux achevé, File-Etoupes sortit de l'église avec un sourire de satisfaction sur les lèvres, et dirigea ses pas vers la maison de Jonas.

Le cabaret, dans l'intervalle de dix-neuf ans, n'avait pas changé d'aspect. L'ameublement était le même, il n'y avait rien de nouveau ni rien de moins. Seulement les murailles et le plancher avaient revêtu une couleur plus sombre, conséquence naturelle de leur contact journalier avec l'épaisse fumée qui s'échappait du chauffoir. Ce temple des plaisirs purs était toujours desservi par maître Peoch et sa fille, qui venaient de faire preuve de zèle et d'hum-

nité à l'égard des naufragés que Budic-Mur leur avait conduits, en leur donnant des vêtements secs et tous les soins réclamés par leur malheureuse situation.

En outre du pèlerin et du marchand nantais, Budic-Mur était parvenu à sauver de la mort un des matelots de Patrice, mais c'était tout ; et, de ces vingt personnes parties gaîment du port de Nantes, trois seulement avaient survécu.

Le matelot et le marchand, encore sous l'impression de leurs terreurs personnelles, trouvaient un sourire de joie, mais pas une larme pour leurs malheureux compagnons. Cette mort miraculeusement évitée était trop fraîche à leur mémoire : en présence d'un pareil danger, l'âme se ferme aux douleurs des autres, et n'a d'émotions que pour elle. Aux yeux du monde, le pèlerin était plus sensible à la mort de ses compagnons. Sa figure était triste et sombre, presque furieuse de tristesse : c'est qu'il déplorait la perte de ce coffret pour la possession duquel il avait pris ce déguisement et s'était souillé d'un crime.

Dans un coin du cabaret , Perrette et le marchand nantais s'entretenaient avec une apparence d'amitié qui ne surprenait personne : car Donatien Galibert était souvent venu au Conquet pour ses affaires commerciales , et l'on savait aussi qu'il existait entre lui et Jonas quelques liens de parenté.

« Messire Budic-Mur, disait Perrette en désignant le sénéchal , assis devant le chauffoir, est le fils aîné de feu Meriadec de Ker-Jean.

— Je ne m'étonne plus de sa générosité. Saint Saturnin le bénisse ! Peu s'en est fallu qu'en me tirant de la mer, il n'ait péri pour me sauver.

— C'eût été vraiment dommage : car on ne saurait trouver, dans toute l'étendue du diocèse , un plus brave ni plus beau sire ; et pourtant les beaux garçons ne sont pas rares dans le pays de Léon.

— Il paraît triste et d'une humeur difficile.

— Difficile n'est pas le mot. Pour peu qu'on lui rende respect, il est doux comme un agneau ;

mais un mot plus haut que l'autre allume soudain sa colère... Et Dieu vous en préserve, bel oncle !

— Me préserve plutôt de la mériter, ma nièce ! car ce noble homme est mon sauveur.

— Sait-on pourquoi, à cet âge, il paraît grave comme un barbon ?

— A ce sujet, répliqua Perrette d'un ton mystérieux, il se fait à la veillée bien des contes de toute sorte ; chacun donne son avis et se dit bien informé. Mais la preuve ? Le sénéchal n'a mis personne dans le secret de ses peines.

— Moi, je croirais qu'un mal d'amour, ou la ruine de sa maison...

— Ah ! s'il y a ruine, sa trisserie ne me surprend plus, interrompit Galibert : la noblesse et la pauvreté sont d'une alliance difficile ; l'eau et le feu s'endureraient plus facilement. — Ainsi donc la maison de Ker-Jean est déchue de sa splendeur ?

— Tous les jours le mal empire, et Dieu sait quand il s'arrêtera. La tour n'est plus reconnaissable ; la baronne a congédié une partie de ses varlets.

— Assez ! assez ! interrompit Galibert. Je sais ce qui me reste à faire. »

En achevant, le digne bourgeois se sépara de Perrette, et fut prier Budic-Mur de vouloir bien lui accorder quelques moments d'entretien.

Les événements de cette soirée avaient fait une heureuse diversion aux pensées du sénéchal. Bien qu'il fût vivement affecté du triste résultat de sa déclaration, Budic-Mur, doué d'un caractère ferme, se laissait difficilement accabler par la douleur. Aussi, malgré ses souffrances, l'expression de sa figure était-elle à peine changée. Depuis quelques minutes il était en tête-à-tête avec le bourgeois, et celui-ci, roulant dans ses mains d'un air embarrassé son bonnet fourré, cherchait en vain des termes pour exprimer sa pensée. Désireux d'abrégier une conversation pénible dans sa situation, le sénéchal le pria de s'expliquer.

« Excusez ma hardiesse en faveur de mes intentions. Je... je..., messire, ma reconnaissance !... »

— N'est-ce que cela ? Je vous prie, n'en par-

lez plus ! Vos remerciements me suffisent ; et , s'il était besoin d'une autre récompense , le plaisir d'avoir fait une bonne action...

— Oh ! sans doute , une action très méritoire. Saint Saturnin vous en bénisse !

— La protection d'un si grand saint n'est certes pas à dédaigner ; mais je trouve que c'est l'acheter à bien bon marché : car enfin le devoir de tout chrétien est de secourir ses frères.

— Tout comme le devoir d'un chrétien est de respecter les saints canons de l'Eglise. Mais vous savez , messire , que les devoirs les plus sacrés ne sont pas toujours les plus fidèlement remplis.

— Au reste , vos actions de grâce appartiennent à votre ange gardien , qui vous a guidé vers moi de préférence à tout autre.

— Connu ! messire , connu ! Ma reconnaissance doit se partager en deux parts : l'une revient de droit au bras qui vous a guidé , et la seconde appartient au bras qui m'a tiré de l'eau.

— Pour la première , je compte bien déposer un présent cor...

...autel de saint Sa-

turnin ; et, si votre seigneurie daignait accepter d'un humble bourgeois...

— Encore une fois, c'en est assez, maître Galibert, dit Budic-Mur en l'interrompant. Je suis d'autant plus sensible à vos remerciements qu'ils me paraissent francs et sincères.

— Non, messire ! ce n'est pas assez, insista le bourgeois. Il ne suffit pas que vous me croyiez sincère : je désire vous le prouver. »

Après une pause employée sans doute à se donner du courage.

« Donatien Galibert, successeur de feu son père, Saturnin Galibert, marguillier de la paroisse de Sainte-Croix, peut se flatter d'être le marchand le mieux assorti de Nantes en étoffes de toutes espèces. — Le gracieux duc et les seigneurs de la cour se fournissent chez moi, messire.

— Possible ! fit Budic-Mur avec une impatience marquée.

— Encore un mot ! reprit vivement Galibert en se plaçant devant le sénéchal comme un marchand qui veut retenir un client ; encore un mot, messire ! ce sera le dernier. — J'ai

dans un coin de ma boutique un crez de superbe écarlate de Gand , quelques aunes de drap d'or et de damas , dont le pareil a servi à monseigneur le duc au mariage de la reine de France ; six cannettes de fil d'argent que j'ai fait venir de Venise pour la dame de Châteaubriand, et plusieurs autres articles de moindre importance que je pourrais vous envoyer, en y joignant une superbe épée de Cologne , que m'a laissée en nantissement le jeune sire de Clisson...

— Votre offre est mal adressée , repartit Budic-Mur avec une sorte de dégoût provenant de l'opinion désavantageuse qu'il conçut du bourgeois, qui , dans un pareil moment , importunait son sauveur de ces détails mercantiles.

— Oui ! très mal adressée , messire. Cette épée, redoutable aux ennemis de la foi dans les mains de mes aïeux , ne faillira pas dans les miennes ; et , en admettant que mes moyens me permettent...

— Pardon , pardon. Votre seigneurie ne m'a pas compris , saint Saturnin m'en est témoin. — Ces objets précieux sont exposés , chez moi , à la convoitise des mauvais sujets de Nantes , qui

pourraient bien se porter à de fâcheuses extrémités. Ce serait donc une œuvre méritoire que ferait votre seigneurie en me délivrant de ces objets de tentation.

— Expliquez-vous nettement, maître Galibert : car j'avoue que je ne vois guère le moyen...

— Il est bien simple, interrompit vivement le bourgeois. — Consentez, messire, à porter ces étoffes sur votre dos : je vous promets que les plus hardis coquins ne seront pas tentés de vouloir s'en emparer. »

Ce moyen nouveau de mettre ses marchandises à l'abri des voleurs étonna beaucoup Budic-Mur, et il comprit alors que le bourgeois lui avait d'abord offert un présent, et employait, pour vaincre sa répugnance, ce détour délicat, mais à coup sûr très mal trouvé. Complètement revenu de ses préventions sur le compte de Galibert, le sénéchal usa, dans son refus, de termes fort mesurés, et fit sentir à ce brave homme qu'il était sensible à ses offres, tout en ne les acceptant pas.

« Au moins, noble et délicat seigneur, s'écria

Galibert , si le hasard ou vos affaires vous conduisent quelque jour à Nantes , promettez-moi de vous loger dans ma maison de préférence à toute autre. »

Et, voyant que Budic-Mur s'apprêtait à lui faire quelques observations, il ajouta avec feu :

« Vous serez reçu et servi comme jamais prince ne le fut ; ma nièce et mes apprentis rivaliseront d'empressement , et vos moindres desirs seront pour nous des lois sacrées. »

Budic-Mur, touché de ces invitations pressantes, serra la main de Galibert, et lui accorda la promesse si instamment demandée.



XVII.

L'abbaye de Saint-Matthieu, voisine du Conquet, fut fondée, selon quelques historiens, par saint Tanguy, solitaire, vers l'an 572. Hervé, vicomte de Léon, donna le territoire de Saint-Matthieu aux moines de cette abbaye, et ceux-ci, reconnaissants de ce bienfait, arrêchèrent, le 10 juillet 1157, que le vicomte de Léon participerait perpétuellement aux offices qu'ils célébreraient. Ce monastère était en grande vénération à cause du chef de saint Matthieu, dont

un Breton l'avait mis en possession, après se l'être illégalement approprié. Un pareil événement faillit priver l'abbaye de Saint-Matthieu de cette précieuse relique. Au commencement de l'an 1296 (1), une flotte anglaise considérable toucha, pour se rafraîchir, au port de Liogan (2), situé entre Saint-Matthieu et le Conquet. Ces étrangers, n'ayant pas reçu des Bretons les secours qu'ils demandaient, se vengèrent de leur inhospitalité : ils pillèrent le bourg, forcèrent l'abbaye, prirent les ornements d'église, et s'emparèrent même de la tête du saint évangéliste ; mais l'amiral anglais, craignant d'encourir un blâme mérité, la fit restituer aux moines.

(1) Quoique le Conquet ait été impliqué dans les ravages que cette descente fit subir au pays, nous l'avons passée sous silence, parce qu'elle eût interverti l'ordre de nos événements. Afin qu'on ne nous accuse pas de forfaire à l'histoire, nous en prévenons le lecteur.

(2) L'ancien port de Liogan, bâti en briques, devint ensuite une petite rade foraine, connue sous le nom de rade de Liocam. Actuellement on en trouve à peine la trace.

La position de Saint-Matthieu était éminemment propre à détacher l'âme des affections terrestres et mondaines ; elle convenait à des hommes qui passaient leur vie entière dans l'étude et le recueillement, mortifiant leur existence dans l'espérance d'une vie future, regardant leur passage sur la terre comme un douloureux exil, et cherchant à en abrégier le terme en émancipant leur esprit. Bâtie à l'extrémité de la pointe de Pen-ar-Ber, ou fin de terre, sur un amas de rochers sans cesse battus par les flots, cette sainte retraite, dont les échos ne répétaient d'autre bruit que celui des vents et des vagues, lugubrement confondus, apparaissait austère et sombre, cachée sous un voile de brouillard, comme en contemplation de cet océan infini, symbole de l'éternité.

Aujourd'hui elle n'offre plus au curieux et à l'antiquaire qu'un emplacement et des ruines. Le premier coup qui lui fut porté remonte à l'année 1558. Un parti de Flamands et d'Anglais, débarqués au Conquet, se rendit à Saint-Matthieu, dont ils pillèrent les habitants et brûlèrent ensuite l'église avec cinquante mai-

sons du bourg ; l'abbaye même ne fut pas épargnée. Après s'être emparés de la forteresse que le duc Jean III, dans l'année 1374, avait permis aux religieux de bâtir pour leur sûreté, les ennemis prirent les sacraires d'argent doré, deux paires d'orgues, beaucoup de livres, deux cloches, avec tous les ornements de l'église ; et ensuite ils mirent le feu au couvent : le dortoir, la sacristie, une partie de l'église, les dehors de l'abbaye, les greniers, l'auditoire et les halles, furent consumés par les flammes. Plus tard, la révolution arriva, et les bâtiments restaurés disparurent une seconde fois. Enfin tout récemment on vient de démolir le chœur de l'église, beau reste d'architecture, qui se trouvait de quelques pouces dans l'alignement d'un nouveau phare substitué aujourd'hui à celui qui existait sur une ancienne tour du couvent.

Au reste, l'église toute mutilée qu'on l'ait faite, mérite d'être conservée : c'est un monument religieux des siècles qui nous ont formés, une page imposante d'une ancienne civilisation, et cette considération en vaudra peut-être une autre. — C'est aussi un point désigné à l'itiné-

raire des curieux. L'architecture de cet édifice, remontant à la naissance du style ogival, était simple et sévère : simple comme les hommes qui l'avaient choisi pour retraite, sévère comme le lieu où ils l'avaient placé. Sept arcs de voûtes soutenus sur des piliers de granit règnent encore depuis la porte principale, qui fait face à l'océan, jusqu'à la division formée par deux prolongements qui s'étendent en forme de croix. Des galeries de granit existent au-dessus de la nef, qui est actuellement découverte. A droite est un bas - côté; celui de gauche a été envahi depuis par des bâtiments accessoires communiquant à l'intérieur du couvent. On n'y voit aucun ornement, point de monstres hideux, d'arabesque bizarres, de dentelures élégantes. De rares fenêtres laissaient pénétrer à regret quelques rayons d'un jour douteux; la pierre puissante, grise et nue, s'offrait partout aux regards. Le recueillement et la piété devaient saisir l'âme dans ce bel édifice, d'où tout œuvre futile avait été bannie, où l'art était grave, austère, imposant.

Le lendemain du naufrage, Budic-Mur, de

grand matin se rendit à l'abbaye. Plusieurs frères lais qui se trouvaient dans la cour s'informèrent avec intérêt du motif qui l'amenait , et lui reprochèrent d'un ton affectueux l'oubli où il les laissait ; mais Budic-Mur répondit brièvement aux compliments des frères , et , pénétrant dans l'intérieur , il se dirigea , à travers un dédale de corridors obscurs et tortueux , vers la partie des bâtiments qui faisait face à la mer. Arrivé devant une petite porte basse , il frappa du doigt plusieurs coups , et , ayant attendu assez long-temps sans recevoir de réponse , il se décida à entrer. L'ameublement de cette pièce était strictement composé selon la règle de Saint-Benoist : il consistait en un crucifix , un prie-dieu , et une couchette formée d'une natte de paille , un drap de serge , une couverture , et un chevet ou traversin de balle. Outre cela , une foule d'objets dispersés ça et là dans toutes les parties de la chambre attestaient les goûts scientifiques de celui qui l'habitait : c'étaient des in-folios énormes , des parchemins , des fioles étiquetées , un creuset , un réchaud , diverses matières combustibles , des herbes et

des simples, et généralement tout ce qui servait alors aux études d'un savant.

Assis près d'une fenêtre, dans un cabinet formé par l'épaisseur des murs, le père abbé était tellement absorbé dans la lecture d'un manuscrit, qu'il n'entendit pas le bruit que fit à dessein Budic-Mur pour annoncer son arrivée. Scrupuleusement astreints à la règle, les bénédictins de Saint-Matthieu n'avaient admis aucune réforme, et leur costume était celui désigné par le fondateur de leur ordre. Il consistait en une robe de laine blanche tissée par leurs mains, un scapulaire noir sans manches tombant jusqu'aux genoux et serré sur le corps, un capuchon, et des sandales de bois. L'étude et les veilles avaient creusé de profondes rides sur la figure de l'abbé; néanmoins, malgré son grand âge, il paraissait jouir d'une santé parfaite, résultat ordinaire de la frugalité et des jouissances paisibles de la vie claustrale. Son capuchon, rejeté en arrière, laissait voir sa tête ascétique couverte encore de deux touffes de cheveux blancs au-dessus des oreilles, seule partie de la chevelure qu'épargnât la règle.

Son front vénérable était large et proéminent ; ses yeux noirs conservaient tout le feu de la jeunesse, et l'observateur eût deviné d'abord que, condamné par sa naissance au servage, il avait embrassé l'état monastique comme une émancipation : car, à cette époque de luttes et de guerres continuelles, la liberté, pour les hommes que leur organisation appelait à d'autres travaux, s'était réfugiée dans le giron de l'église.

Promu par ses frères à la dignité d'abbé, Even, doué d'une intelligence féconde et tourmenté sans cesse du désir de savoir, fut un de ces studieux bénédictins qui conservèrent et firent fructifier le dépôt des sciences, que les siècles passés leur avaient laissé pour qu'ils le transmissent aux générations futures. Gloire à eux ! ils ont noblement accompli leur mission. L'humanité leur doit de n'être pas tombée dans la barbarie.

Quand l'abbé eut été distrait de sa lecture, ses premiers mots à Budic-Mur furent pour lui reprocher sa longue absence, et s'informer de la santé de son frère et de celle de la baronne.

Nous devons dire ici que les deux jeunes hommes passaient, dans leur enfance, plusieurs mois de chaque année au monastère de Saint-Matthieu; et, dans ces retraites, ils avaient acquis tous deux l'affection des moines et quelques bribes de leur science, c'est-à-dire qu'ils savaient lire à livre ouvert et écrire assez couramment.

« Tu as quelque peine sur le cœur, ou je suis bien trompé, dit l'abbé d'un ton affectueux. Que veux-tu? Des conseils que tu ne suivras qu'autant qu'ils flatteront tes désirs, comme c'est assez ton habitude. — N'importe! montre-moi la plaie. »

Budic-Mur tardant à répondre, le bon moine, toujours occupé de plusieurs choses à la fois, et par cette raison fort distrait, parut oublier sa première idée.

« Maintenant que j'y pense, la mort du sire de Ker-Morvan a-t-elle été confirmée?

— Non, mon père; mais néanmoins je la regarde comme certaine.

— Dieu le sait, mon fils. — Que pense sa veuve?

— Je crois qu'elle partage mon avis.

— Havart de Gatinen était un noble homme, et un pieux chrétien, digne des joies du paradis : ne l'oublie pas dans tes prières. — Tu te dois aussi à sa veuve ; tu dois t'efforcer de la consoler, d'alléger sa douleur, et te comporter envers elle encore plus respectueusement qu' par le passé.

— Ces devoirs m'eussent été faciles, » balbutia Budic-Mur ; et l'excès de son émotion l'empêcha d'en dire davantage.

« Eh bien ! mon enfant, est-ce là le sujet de tes peines ? quelque différent avec ta noble maîtresse ? Allons, Budic, explique-toi ; et si ma médiation...

— Merci, mon père, merci. Nous avons rompu tous deux..., rompu à jamais.

— Qu'est-ce à dire ? reprit sévèrement le benédictin. Aurais-tu manqué à la veuve de Ker-Morvan, à ta maîtresse..., une femme... ?

— Elle le croit ; mais il n'en est rien, mon père. Vos leçons ont fructifié.

— Reste à savoir comment tu les auras interprétées.

— Ce doute est injurieux, mon père.

— Veux-tu t'emporter contre moi ? Mon âge ni mon caractère ne me permettent pas de répondre à tes défis : ainsi, crois-moi , modère un peu ton humeur. — Que s'est-il donc passé ? La baronne t'aimait beaucoup ; toujours elle m'a paru sensée...

— Je rends hommage à ses rares vertus, à ses excellentes qualités ; mais, de grâce ! mon père, brisons sur ce sujet. »

L'abbé remarqua avec étonnement l'émotion extraordinaire de Budic-Mur.

« Non pas avant que tu m'aies confié ce mystère, dit-il. Je soupçonne quelque folie de ta part... une extravagance de jeune homme. C'est un peu de ma faute, car je l'avais deviné, ajouta-t-il plus bas. Mais le défaut de mémoire... — Eh bien ! Budic, n'ai-je pas bien rencontré, mon fils ?

— Je crois que vous m'avez compris. Que pense votre révérence ?

— Que penses-tu toi-même ? Et d'abord n'est-ce pas d'amour qu'il s'agit ?

— Ces faiblesses que vous n'avez pas éprouvées vont me faire passer à vos yeux...

— Rassure-toi, dit l'abbé en l'interrompant : j'ai été jeune aussi, je sais ce qu'il en coûte pour combattre et vaincre les désirs de la chair. Parle-moi comme à un ami. »

Quand le sénéchal eut raconté au vieillard la longue histoire de ses amours et sa déclaration si mal accueillie, celui-ci lui prodigua les consolations affectueuses qu'il puisait dans son bon cœur et dans sa charité chrétienne ; mais insensiblement ses idées prirent un autre cours.

« Oui, oui, disait-il, la pensée que mes frères se plairont à continuer mon œuvre est pour moi une consolation et un encouragement. Vois ces deux in-folios, fruit de quarante années de travaux assidus ; eh bien ! ce n'est rien encore, rien en vérité ; il en faudra deux fois autant pour traiter convenablement les substances spirituelles créées, ce que vous appelez les anges. »

Ici Budic-Mur, qui ne comprenait absolument rien à ces questions ardues de métaphysique, laissa échapper un bâillement prolongé. Le vieillard s'arrêta court, et, reprenant ses esprits :

« Mais, Dieu me pardonne, je me suis jeté dans la science, dans la clergie, comme vous

dites... Fallait donc m'avertir de cette distraction , car tu n'y as rien compris, sans doute : tu es trop noble pour cela.

— Les occupations d'un moine sont incompatibles avec celles d'un homme d'armes. Au reste, j'apprécie toute l'utilité de votre profond savoir.

— En vérité ! s'écria l'abbé avec une douce ironie. Quoi ! ton dédain, mon beau seigneur, s'est changé en estime pour mes travaux assidus ? C'est beaucoup d'honneur pour moi.

— Mon erreur était pardonnable : car jusqu'à ce moment je n'avais pas compris encore l'utilité de ces études. »

En parlant ainsi , il tira de sa ceinture le poignard que lui avait remis sa mère, et demanda au moine l'explication des armoiries qui étaient gravées dessus.

L'abbé choisit une de ses fioles, contenant une liqueur transparente dont il jeta quelques gouttes sur la lame du poignard ; puis, les étendant légèrement avec les barbes d'une plume :

« Dis-moi, mon fils, que veux-tu faire de cette arme rongée de rouille ? Tu tiens donc

beaucoup à ces armoiries ? — Eh ! ce ne sont pas les tiennes, ajouta l'abbé — car la rouille était en partie enlevée, et les lignes tracées devenaient distinctes. — Non : ceci est d'azur au mouton passant d'argent, surmonté de trois roses d'or rangées en chef, et la famille de [Ker-Jean porte, si je ne me trompe... Mais attends, voici un nom...

— Un nom ! Quel est-il ? s'écria Budic-Mur.

— La rouille est épaisse, je ne sais si je pourrai... Mais si, les lettres ressortent, murmura le vieillard, qui prenait un intérêt d'antiquaire à cet examen. Attends, oui, c'est cela... Saozonet, continua-t-il en épelant...

— Saozonet ? répéta Budic-Mur en interrogeant sa mémoire ; connaissez-vous une famille de ce nom ?

— Il n'y en a pas, répondit l'abbé d'un ton réfléchi : Saozonet (1) est un nom de peuple. Ce ne peut être qu'une légende... Au reste, cela in-

(1) Saozonet, nom que les Bretons donnaient aux Anglais. Il signifie Saxon.

dique que cette arme a été fabriquée dans un pays où domine la langue celtique. Un Galois eût mis Saëson , un Irlandais Sasonag , un Ecossais Zouznak : c'est la dénomination que ces différents peuples donnent aux habitants de l'île d'Angleterre, qui se parent du titre de Breton, quand ils n'ont droit qu'à celui de Saozonet...

— Au nom du Ciel, s'écria Budic-Mur , quelle interprétation donnez-vous à cette légende ?

— Je ne sais. Je ne comprends pas l'intention..., à moins cependant... Ah ! un moment... Oui, c'est un nom de famille : voici un Ker qui l'indique. — Sais-tu, Budic, la différence qui existe entre les noms normands et les noms bretons ?

— Une autre fois, mon père ; mais cette famille, où est-elle , où pourrai-je la trouver... ?

— Eh bien ! poursuivit l'abbé toujours à sa première idée , c'est que les noms bretons commencent par où ceux des Normands finissent (1).

(1) La majeure partie des noms bretons commencent par le

— Mais celui-ci ? s'écria Budic-Mur bouillant d'impatience, le nom qui est sur ce poignard ?

— Celui-ci, mon enfant, a une double origine. Ker-Saozonet, cela correspond à l'habitation du Saxon : c'est un North-Man établi en Bretagne qui aura quitté avec le temps son nom d'origine teutonique pour prendre celui dont on désignait son fief.

— Et ce fief, où est-il situé ? demanda Budic-Mur. Je ne connais point de nom pareil en Bretagne.

— Ni moi, répondit l'abbé. Je suis pourtant bien au fait... Mais vérifions les armoiries : cela nous mettra sur la voie. »

Et le digne homme, actif et prompt comme aux jours de sa jeunesse, parcourut sa cellule en bouleversant les in-folios épars et entassés partout.

« Depuis trente ans, je me promets tous les

mot *Ker*, équivalent de celui de *ville*, terminaison très usitée dans l'ancienne Normandie.

jours de mettre un peu d'ordre ici ; et vraiment cela serait nécessaire : ce qui m'est inutile me tombe toujours sous la main , et ce dont j'ai besoin... Ah... ! »

Il ouvrit un livre , et , le jetant avec humeur sur sa couchette :

« Les *Règlements canoniques* ! je les ai cherchés inutilement ce matin... Voici..., oui , c'est cela : *Armorial breton*. »

Après avoir long-temps feuilleté un énorme manuscrit dont les pages étaient enluminées de peintures gothiques représentant les écussons des maisons nobles de Bretagne , le père abbé s'arrêtant vers la fin :

« Je commençais à désespérer ; mais non , c'est bien cela... Vois ces armoiries , Budic : elles sont semblables à celles de ce poignard. »

L'excès de sa joie faillit étouffer Budic-Mur ; à peine eut-il la force de demander à l'abbé le nom de cette maison.

« A vrai dire, elle m'est à peu près inconnue, répondit celui-ci toujours occupé à considérer les peintures. Voici encore, en forme de légende, le même Ker-Saozonet... C'est une énigme

pour moi. — Ker-Saozonet ! nos annales ne parlent pas de ce nom... Ah ! voilà le mystère , s'écria-t-il en se frappant le front. Où avais-je donc l'esprit ? Le North-Man , venu sans doute de Normandie, s'est établi dans un de nos évêchés où domine la langue française ; de Ker-Saozonet on aura fait Ker-Sauson : car , Dieu merci , chaque peuple défigure les noms et les approprie à sa langue , sans s'inquiéter des difficultés qu'on éprouve à retrouver les origines. Je te citerai pour exemple le nom d'Ile Britannique , qu'on donne au pays des Anglais. — Britain , par contraction de Brith-dain , devenu par métonymie...

— Mon père ! dit Budic-Mur d'un ton suppliant.

— Ah bien ! plus tard je t'expliquerai cela. — Nous disions donc Ker-Sauson. Ce nom appartient à une famille qui habite, je crois, sur les marches de Bretagne, vers les sources du Couësnon...

— Oh ! mon Dieu , soyez béni ! voilà enfin un but où diriger mes pas. »

En achevant , il étreignit dans ses bras le

vénérable moine , et sortit comme un fou de la cellule , laissant celui-ci également étonné de ce brusque transport et de ce départ précipité.

Cependant les yeux du savant se reportèrent machinalement sur le livre héraldique , et , continuant de le feuilleter , il parut oublier tout-à fait la visite qu'il avait reçue.



XVIII.

Près de trois mois s'étaient écoulés depuis nos derniers événements. Le pèlerin, le lendemain même du naufrage, était parti du Conquet ; Donatien Galibert était retourné à Nantes, et Budic-Mur, deux jours après sa visite à l'abbaye, avait pris congé de sa mère et commencé son saint voyage.

A l'heure où le crépuscule commence à effacer la nuit, les portes de la tour de Ker-Jean

furent ouvertes par Jeannic. L'air enjoué et le sourire habituel sur sa figure étaient remplacés par une expression mélancolique et chagrine ; ses yeux battus , l'altération de ses traits et le désordre de ses vêtements , annonçaient qu'il n'avait pas goûté le repos de la nuit. Le froid piquant du matin parut saisir Jeannic , et le pénétrer jusqu'aux os. Immobile sur le seuil , il promenait tristement ses regards sur la campagne , couverte d'une épaisse couche de neige.

« Quel affreux temps pour voyager , dit-il ! Si le benoît saint Matthieu ne prend pas soin de me guider , je cours grand risque de demeurer en chemin. »

En achevant , il détira par quelques mouvements brusques ses membres engourdis , et sortit dans la cour ouvrir la porte de l'écurie. Jeannic , en entrant , heurta du pied un corps presque enfoui dans la litière. L'obscurité étant encore assez épaisse , il recula de quelques pas , et demanda à haute voix qui était là ; mais , ne recevant aucune réponse à ses Qui vive ? réitérés , il se rapprochait pour reconnaître à qui il avait affaire , lorsqu'un homme bizarrement accoutré.

sortit de la litière , et développa lentement une taille gigantesque qui parut atteindre le toit.

Le premier mouvement de Jeannic fut pour un étonnement superstitieux ; mais , se donnant du cœur au ventre , il fit d'une grosse voix :

« Qui es-tu ?

— Ave Maria ! fut la réponse du géant.

— Eh ! que fais-tu ici , garçon ? reprit Jeannic , reconnaissant le bedeau.

— Misère ! misère ! le cimetière est mauvais , et l'auvent du tanneur ne met pas Diot à l'abri.

— Misère , sans doute ! répliqua Jeannic occupé après son cheval ; mais aussi pourquoi ne consens-tu pas à fixer ta vie vagabonde ? Travaille un peu : tu trouveras en échange un bon gîte toujours assuré.

— Oui bien ! fit l'idiot avec une petarade , mouvement de bouche dont il se servait volontiers pour exprimer son dédain. — Les oiseaux du ciel trouvent un gîte sans travailler.

— Aussi les oiseaux pâtissent et tombent gelés sur la neige.

— Ave Maria ! le bon Dieu prend soin de

Diot ! répliqua File-Etoupes en élevant le bras à la hauteur de sa bouche et se renversant en arrière , comme s'il eût vidé un flacon.

— Est-ce à dire que tu ne formes aucun souhait depuis que Jonas Peoch te sert le vin et l'hydromel comme à ses meilleures pratiques ? Mais , du train dont tu vas , l'argent laissé par le pèlerin sera bientôt dépensé.

— Oui bien , compère ! fit l'idiot. Diot boit toujours de fameux coups. »

Il passa plusieurs fois la main de son estomac à son ventre , comme le font les enfants gourmands à la vue d'un mets qui flatte leur sensualité.

Jeannic fit sortir de l'écurie son cheval , qu'il avait sellé et bridé pendant cette conversation. L'idiot le suivit dans la cour, et , lui présentant l'étrier :

« Où allez-vous ? demanda-t-il.

— Au château de Ker-Morvan.

— Diot veut aller avec vous.

— Y penses-tu , pauvre garçon ? A peine pourrai-je me tirer de cette neige avec mon cheval , et tu veux me suivre à pied.

— Diot ne vous suivra pas.

— A la bonne heure. Crois-moi , va faire un tour au cabaret de Jonas.

— Diot courra devant vous , messire.

— C'est ce que nous allons voir. »

Jeannic , piquant des deux , laissa derrière lui File-Etoupes. Mais , l'épaisseur de la neige l'ayant bientôt forcé de prendre le pas , il fut tout surpris d'entendre à son côté la voix de l'idiot.

« Ave Maria ! Diot saura bien vous dépasser.

— Tu le prouves. — Pourquoi t'obstines-tu à vouloir m'accompagner ? »

File-Etoupes le regarda d'un air surpris.

« Pourquoi ? pourquoi ?... »

— Mais , sans doute , tu dois avoir un motif.

— Diot veut.

— Et pourquoi Diot veut-il ? »

Le bedeau fit ce mouvement d'épaules qui échappe à l'impatience quand on est poursuivi par un questionneur infatigable et oisieux.

« Cela n'est pas répondre , reprit sévèrement Jeannic. J'ai le droit de te demander pourquoi tu veux m'accompagner.

— Les oiseaux volent avec leurs ailes , et Diot marche avec ses pieds. Les oiseaux vont partout , Diot aussi veut aller partout.

— Ainsi tu n'avais pas dessein de venir à Ker-Morvan , et tu vas faire ce long trajet dans la neige pour le seul plaisir de courir ?

— Diot s'amuse avec vous , compère ! »

Cet aveu naïf attira un léger sourire sur les lèvres de Jeannic. Il fallait en effet que sa société eût bien du charme pour le bedeau , et les difficultés qu'il éprouvait à le suivre le témoignaient suffisamment. Pénétrant à chaque pas jusqu'à mi-jambe dans la neige , chaque pas lui coûtait un effort : aussi faisait-il des enjambées telles , qu'on aurait pu les comparer à celles du petit Poucet avec ses bottes de sept lieues.

« Allons , garçon , retourne au Conquet , reprend Jeannic , qui souffrait du travail pénible de son compagnon : tes forces avant peu vont faillir à ta volonté.

— Ave Maria ! n'allez pas par là , compère ! s'écria l'idiot en retenant par la bride le cheval de Jeannic. La neige couvre un trou profond. »

Le frère de Budic-Mur ayant voulu prendre un autre côté :

« Pas par là ! c'est encore un trou.

— Par où donc aller ? demanda Jeannic réellement inquiet.

— Suivez Diot : il connaît bien le chemin. »

Quoique la confiance en un pareil guide pût être taxée d'imprudence, Jeannic le suivit sans balancer. A la vérité, ce parti était le meilleur : car la neige, qui couvrait tous les objets, nivelait la campagne comme une plaine immense, blanche et unie à la surface, mais cachant des douves profondes et des marécages dangereux que l'absence de toute voie tracée rendait d'autant plus difficile à éviter.

L'idiot ne paraissait aucunement embarrassé de ces obstacles. Tournant d'un côté et de l'autre, marchant tout droit ou faisant un long circuit pour revenir presque au même lieu, il guidait Jeannic à travers cette plaine dangereuse avec une étonnante sagacité.

« Pourquoi me fais-tu suivre une route aussi tortueuse ? lui demanda Jeannic. Regarde derrière nous les traces que nous avons laissées.

— Diot l'a voulu.

— Mais pourquoi ? »

Le digne bedeau fit de nouveau son mouvement d'épaules, plus expressif que poli.

« Veux-tu bien répondre , garçon !

— Ave Maria ! Diot connaît les fossés et tous les mauvais endroits.

— Comment peux-tu le faire à travers la neige qui les couvre ?

— Quand Diot boit un flacon de vin , il ne demande pas à quel tonneau on l'a tiré. »

Ces mots furent prononcés de ce ton particulier au bedeau. tenant le milieu entre la niaiserie hébétée et une ironie moqueuse, si bien qu'on eût été fort embarrassé de savoir quelles étaient ses intentions.

Jeannic, qu'une longue connaissance avait familiarisé avec les allures de l'idiot, accueillit cette réponse à sa valeur, et, loin de s'en fâcher, il lui dit avec bonté :

« Les fous souvent donnent d'utiles leçons aux sages. — N'est-ce pas assez que le Seigneur daigne nous combler de ses grâces, sans chercher à pénétrer la profondeur de ses voies ?

— Diot ne sait pas. »

Après plusieurs heures d'une marche pénible, Jeannic et son guide entrèrent au château de Ker-Morvan.

L'idiot, parfaitement connu aux environs du Conquet, se dirigea vers les cuisines, tandis que Jeannic demanda à un varlet de le conduire auprès de Paule, la chambrière de la baronne.

Mais la dame de Ker-Morvan, l'ayant aperçu de sa croisée, envoya à sa rencontre une de ses femmes, qui l'introduisit dans la salle où Budic-Mur avait fait trois mois auparavant sa malheureuse déclaration.

Blanche était assise à la même place; ses vêtements étaient les mêmes. Mais une altération pénible se remarquait sur ses traits, et, quoiqu'elle essayât de prendre un air riant, sa voix et ses gestes décelaient une tristesse profonde, sinon une douleur amère.

« La réputation que s'est acquise Paule par ses cures médicinales m'amène près de vous, madame. Je viens la chercher pour qu'elle essaie sur ma mère la puissance de ses remèdes.

— Votre mère est malade ? dit Blanche étonnée. Mais non dangereusement, j'espère ?

— Je crains le contraire , répondit Jeannic les larmes aux yeux. Si mes pressentiments sont vrais, elle est atteinte du mal de mort.

— Vierge sainte ! cela peut-il être ? Comment n'en sais-je rien , Jeannic ? Pourquoi ne m'avez-vous pas avertie plus tôt ? Les soins des plus doctes mires que j'aurais fait appeler eussent pu la rendre à la vie.

— La science des hommes n'y pouvait rien : il eût fallu un miracle , et Dieu n'a pas voulu le faire.

— Que voulez-vous dire ? reprit Blanche vivement. Le départ de Budic-Mur serait-il cause de sa mort ?

— Oh ! non. La douleur qui tue ma mère provient d'une autre source , et le départ de Budic-Mur a même beaucoup contribué à prolonger sa vie.

— Je vous comprends : vous voulez parler de cette soif de vengeance qui l'animait contre le meurtrier de votre père. Pauvre

femme ! elle s'est fait bien du mal en repoussant les consolations efficaces de la religion. — Espérons que Dieu lui pardonnera sa haine en faveur des douleurs qu'elle a subies. »

Blanche porta à ses lèvres le sifflet d'argent suspendu à sa ceinture. Une chambrière parut presque aussitôt. Elle lui ordonna de faire préparer sa suite. Et, se tournant vers Jeannic, elle dit d'un ton pénétré :

« Je veux voir aussi votre mère. Si les secours humains sont inutiles, du moins pourrai-je l'aider dans ce moment critique, et lui inspirer peut-être des pensées plus charitables.

— Fasse le Ciel que vous réussissiez ! s'écria Jeannic avec expansion. Ce serait une grande consolation à la douleur que je prévois, si l'âme de ma mère retournait vers le juge suprême pure de tous sentiments haineux. »

Ses yeux tombant sur la neige, il la fit remarquer à Blanche.

« Mais, quelque plaisir que m'eût fait vo-

tre visite , je vous engage à l'ajourner : ce trajet présente de trop grands dangers...

— Cela ne saurait m'arrêter dans l'accomplissement d'un devoir. »

En ce moment on vint avertir la baronne que sa haquenée était sellée. Sans vouloir écouter davantage les observations de Jeannic, elle l'emmena hors de la salle.

Quelques instants après, la baronne et sa suite cheminaient vers le Conquet, précédées de File-Etoupes, qui leur servait d'éclaireur.

XIX.

Jeannic, en partant, avait confié sa mère aux soins des matrones les plus expérimentées, qui veillaient assidûment la baronne depuis que sa maladie avait pris un caractère alarmant. Le lit où elle était couchée comptait douze pieds de long sur onze de large ; il était élevé sur une estrade de trois marches, et surmonté d'un baldaquin d'où pendaient de vastes rideaux de serge rouge, garnis de franges mi-parties de noir et de rouge. Les matrones, grou-

pées sur les marches de l'estrade , examinaient les traits tirés de la malade , dont la respiration pénible attestait la fin prochaine , se communiquant à voix basse leurs réflexions sur les symptômes de mort qui se manifestaient. Pab-Gildas le recteur arriva sur ces entrefaites ; il s'informa de l'état de la malade , et , apprenant qu'elle n'avait pas encore perdu tout sentiment , il congédia les matrones , espérant que dans ce moment fatal sa voix serait plus persuasive , et l'âme de la baronne plus accessible au repentir.

Resté seul avec elle , l'homme de Dieu s'approcha du lit.

« Ma sœur , dit-il , je ne dois pas vous dissimuler que tout espoir est perdu : vous allez mourir. »

La dame de Ker-Jean souleva sa tête avec effort , et , se tournant vers le recteur :

« Je le sais , murmura-t-elle d'une voix éteinte.

— Depuis dix-neuf ans l'Eglise vous a repoussée de son sein , et vous avez végété sur terre sans communion avec Dieu ; je viens vous réconcilier avec l'Eglise , et vous accorder ses

dernières, ses plus précieuses consolations, celles qui vous aideront à quitter pour un meilleur monde cette vallée de pleurs.

— Je meurs sans regret ; mais il eût tenu à Dieu que je fusse morte avec joie. Il ne l'a pas voulu : sa sainte volonté soit faite !

— Sans doute, reprit le prêtre, vous eussiez préféré vous préparer plus tôt ; mais, n'importe, il n'est pas trop tard : un repentir sincère pourra vous sauver, ma sœur.

— Cette consolation m'eût été bien douce, ajouta la baronne en continuant son idée. De quel œil oserai-je me présenter à lui ?

— La miséricorde de Dieu est infinie, ainsi que sa puissance.

— Que pourrai-je lui dire pour ma justification ? Car, si ma douleur a été amère, elle a été aussi impuissante et oisive.

— Une contrition profonde et les prières de l'Eglise sont d'un grand poids dans la balance du Seigneur.

— Que me font tes larmes stériles ? dira-t-il. Tu es restée enfermée dans ta maison, comme si tes jambes eussent été paralysées... »

Pab-Gildas secoua la tête d'un air douloureux.

« Ma sœur, remettez-vous : votre ange gardien intercède auprès du Seigneur.

— Et moi , misérable , que pourrai-je lui répondre quand il me reprochera le triomphe de son meurtrier ? »

Le bon prêtre la fixa d'un air stupéfait.

« A quoi pensez-vous ? que me répondiez-vous ? » dit-il.

La baronne , accablée moins encore de faiblesse que de l'idée fixe qui la poursuivait dans son agonie , demeura immobile , sans donner aucun signe de vie.

« M'entendez-vous ? reprit plus fortement le prêtre. Dans ce moment fatal , à quoi pensez-vous ?

— A lui ! toujours à lui ! murmura la mourante ; depuis dix-neuf ans je n'ai pas eu d'autre pensée.

— L'éternité s'avance, ma sœur : il est temps de vous réconcilier avec l'Eglise de Jésus-Christ.

— Je le désire de toute mon âme.

— Eh bien ! confessez vos péchés. — Mais êtes-vous bien pénétrée de la grandeur de l'œuvre que vous allez accomplir ? Pensez que cette confession sera la dernière , et qu'après, vous paraîtrez devant Dieu. »

La mourante rassembla ses forces , et , d'une voix fréquemment entrecoupée par des faiblesses et des hoquets , elle fit au prêtre attentif l'aveu général de ses fautes. Quand elle eut achevé :

« N'avez-vous plus rien à me dire , réfléchissez , ma sœur... Vous êtes-vous repentie des désirs de vengeance que vous nourrissiez ? Etes-vous exempte de toute passion haineuse ?

— Non.

— Non , dites-vous ? »

La baronne fit un signe de tête ; ses yeux brillèrent d'un vif éclat.

« Quoi ! malheureuse ! jusqu'à la face de la mort vous persistez dans votre obstination ? Pourquoi voulez-vous que le Seigneur se montre miséricordieux envers vous , si vous ne l'êtes pas à l'égard des autres ?

— Ma haine est là , elle m'opprime , murmure-

ra la mourante d'une voix sourde et animée : le temps n'a fait que l'accroître. Pensez-vous qu'un jour l'éteindra ? Non , dussé-je être damnée , mon dernier soupir demandera vengeance... , vengeance... »

En achevant, elle tomba sur son lit , et ses lèvres livides , contractées par la mort , semblaient balbutier encore des malédictions.

Le recteur, moins surpris que peiné de l'entêtement de la baronne , la fixa quelques instants d'un air de tristesse et d'irrésolution ; mais , désespérant d'obtenir un meilleur succès, il s'éloigna à pas lents , et ouvrit la porte de la pièce voisine , où les matrones étaient réunies. Impatientes de connaître le résultat de cette confession , elles interrogèrent toutes à la fois le recteur.

« Elle mourra comme elle a vécu , » répondit celui-ci.

Et sa figure exprimait ce navrement profond du prêtre chrétien qui voit sa parole tomber incomprise ou méprisée d'un mourant pactisant comme à plaisir avec l'enfer..

Les matrones se groupèrent autour du lit ,

et , pendant assez long-temps , le plus grand silence régna dans l'appartement. Sur les traits de chacune on remarquait une expression tout autre qu'auparavant. Leurs yeux , fixés sur la mourante , suivaient avidement chaque spasme , chaque contraction causée par un râle pénible. On eût dit qu'elles s'attendaient à quelque fait extraordinaire , à voir surgir du corps flasque et détendu de la baronne quelque conception diabolique , prise de possession de Satan. Mais , un long intervalle s'étant écoulé sans apporter aucun changement , elles éprouvèrent le besoin de se communiquer leurs réflexions et leurs pensées.

« Dam ! ma commère , dit l'une , qui pouvait s'attendre à cela ? Pas plus tard que dimanche dernier , j'ai vu cette pauvre dame prosternée au pied de l'autel. De la grand'messe aux vêpres elle est restée agenouillée dans l'église , immobile et recueillie comme l'image de la bonne sainte Vierge.

— A savoir qui elle priait , fit une des femmes d'un ton bas et mystérieux. Je me suis laissé dire que certaines personnes invoquaient

dans le saint lieu autre chose que la glorieuse Trinité et les martyrs du paradis.

— Allons donc ! elle a toujours de pareilles idées, celle-là.

— Eh bien ! la preuve du contraire ?

— Oui, la preuve ? reprirent toutes les autres.

— Vous vous rappelez, n'est-ce pas, cette nuit terrible où les caqueux Baïonnais, sous la conduite du damné pirate Creff-Jawn... ?

— On sait tout cela par cœur.

— Laissez-moi donc achever. Cette nuit-là messire Meriadec fut tué dans la salle basse, sous les yeux de cette pauvre femme ; si bien que le petit Budic-Mur, maintenant ce beau sénéchal... »

Ici la narratrice fut encore interrompue par ses impatientes compagnes.

« Eh bien ! quoi ! reprit-elle avec aigreur, vous me demandez des preuves, et quand je veux vous en donner, vous me coupez la parole. — La baronne ayant fait vœu de tirer vengeance de la mort de son époux, Pab-Gildas lui refusa constamment l'absolution C'était

le devoir du saint homme ; mais laquelle de nous , au demeurant , n'eût pas fait comme la baronne ? — Mon homme n'est qu'un pauvre locman , mais ça ne m'empêcherait pas de garder une dent éternelle contre celui qui le tuerait , quand même ce serait un roi ; et , plutôt que de pardonner , j'aimerais mieux , comme cette chère femme , boudier avec les sacrements.

— On conçoit cela. — Il n'en est pas moins vrai pourtant que Satan n'y perdra rien.

— Et vous pouvez être assurées que d'un moment à l'autre il apparaîtra céans.

— Mais à quelle fin priait-elle si fort le jour que tu l'as vue , Barthole ?

— Pour être en bisbille avec l'Eglise , on n'en est pas moins chrétienne. D'ailleurs la baronne priait sans doute pour son fils aîné , qui est , dit-on , à la recherche du meurtrier de son père. — Que Dieu protège ce pauvre jeune homme !

— Nos prières doivent le suivre , reprit une autre : car il n'est personne au Conquet qui n'ait perdu quelqu'un des siens dans cette nuit,

et la mort de Creff-Jawn nous vengerait tous en même temps. »

Cet entretien fut interrompu par l'arrivée de Jeannic, qui entra, accompagné de Blanche et de la docte chambrière. La dame de Ker-Morvan, voulant s'assurer avant tout si l'état de la malade était réellement désespéré, fit signe à Paule d'approcher ; et celle-ci, se penchant sur le lit, examina attentivement les traits flasques de la baronne, ses yeux, et la paume de ses mains. Durant cette inspection, Jeannic, Blanche, et les assistants qui remplissaient la chambre, regardaient la chambrière dans une muette angoisse, essayant de surprendre, à l'expression de sa physionomie, son opinion sur un mal que chacun depuis long-temps avait jugé mortel. Enfin elle secoua tristement la tête, et, se tournant vers sa maîtresse :

« C'est fini, dit-elle ; les remèdes humains n'y peuvent rien. Que la Vierge immaculée prenne en pitié sa pauvre âme ! »

Bien qu'il prévît une funeste catastrophe, Jeannic, à cette déclaration, sentit plus vivement sa douleur et la perte qu'il allait faire.

Ses sanglots , comprimés , éclatèrent avec effort. Il saisit la main déjà glacée de sa mère , et y imprima ses lèvres décolorées. Genevrette , à la vue de son affliction , sortit du groupe où elle s'était tenue silencieusement jusqu'alors , et vint se placer à côté de Jeannic , oubliant les convenances pour consoler l'homme qu'elle aimait. Leur douleur touchante et vraie se communiquant bientôt à ceux qui en étaient témoins , l'appartement retentit du bruit des sanglots et des pleurs que couvrait par intervalle le râle effrayant de la mort.

Blanche, assise au chevet de la baronne , remarquait pour la première fois la jolie fille du fournisseur. D'abord elle pensa que la sensibilité de Genevrette la disposait favorablement pour elle ; mais les grâces et la beauté de cette charmante créature produisirent sur son esprit une impression étonnante ; puis, à force de la regarder, elle se sentit attirée vers elle par un sympathique entraînement , et cependant la vue de cette jeune fille avait réveillé toutes les angoisses qui sommeillaient dans son sein. Ses traits étaient comme un miroir où sa jeunesse et un

passé douloureux venaient se refléter , il lui semblait que la longue chaîne d'années tristes qui s'étaient succédé depuis son premier malheur se déroulait lentement , passant devant elle comme une funeste apparition , avec un hideux cortège de larmes , de pénitences , d'insomnies et de remords ; et malgré tout cela elle ne cessait de considérer Genevrette , prenant plaisir à aiguïser le tourment qu'elle en ressentait : car elle trouvait dans cette souffrance une volupté inconnue , un nouveau sentiment d'amour qui se révélait à elle.

Une heure s'écoula , pendant laquelle la baronne ne donna d'autre signe de vie que le râlement continuel qui annonçait sa fin prochaine. Tout à coup elle se souleva à demi , les yeux brillants , le corps galvanisé , et un léger vermillon sur les pommettes des joues : elle offrait le triste aspect d'une créature humaine disputant à la mort une dernière étincelle de vie. D'une voix sourde et gutturale , les bras en avant comme pour repousser un fantôme :

« Budic-Mur , mon fils ! mon fils bien aimé !
frappe , frappe ! point de pitié ! ne l'épargne pas ,

Budic. Torr-é-ben (1) ! bien ! son sang coule, merci ! — Mes enfants, mes fils bien aimés, adieu...., adieu...! Je vais trouver votre père, lui porter l'heureuse nouvelle... »

Elle se débattit de nouveau ; tous ses membres se roidirent ; puis ils devinrent flasques et inertes, et elle retomba inanimée sur son lit. Elle était morte.

(1) Littéralement : Assomme, frappe sur la tête.



XX.

Tandis que se passaient au Conquet les événements que nous venons de rapporter, Budic-Mur s'était rendu à grandes journées vers le lieu où devait exister la maison de Ker-Sauson. Depuis plusieurs jours il parcourait les marches de Bretagne , sans avoir obtenu les renseignements qu'il désirait. Se rappelant alors que l'abbé de Saint-Matthieu lui avait plus particulièrement indiqué cette partie des marches où

le Couësnon prend sa source, il se dirigea sur la forêt de Fougères, et résolut de s'arrêter à l'abbaye de Savigny, espérant trouver chez les religieux des informations plus précises que celles qui lui avaient été données jusque alors par les manants qu'il avait interrogés.

La cloche du souper venait de sonner lorsque Budic-Mur mit pied à terre dans la cour de l'abbaye. Un frère lai le conduisit dans la salle du réfectoire, où les moines étaient assemblés. Les murailles blanchies étaient chargées de têtes de mort peintes, d'ossements croisés, et de symboles analogues. Une table de chêne à peine équarrie, avec des bancs de chaque côté, régnait au milieu de la salle. Une portion de pain bis était placée dans un nombre d'assiettes de bois égal à celui des convives, et, de distance en distance, de larges gamelles, également de bois, contenaient un clair brouet de choux, de pois et de navets cuits à l'eau.

Les frères, uniformément vêtus, portaient tous une longue robe de laine brute et non tondue, descendant jusqu'aux pieds. Elle était surmontée d'un capuchon qui leur encadrait la

tête, et laissait à peine un espace suffisant pour découvrir la figure.

Le frère lai introducteur de Budic-Mur le conduisit au prieur, et celui-ci, sans prononcer une parole, mais d'un geste bienveillant, lui fit signe de prendre place auprès de lui, et, voyant que son hôte, au lieu de faire honneur au potage qu'on lui avait servi, regardait de côté et d'autre avec étonnement et curiosité :

« Ces mets simples composent toute notre nourriture, dit-il. Je suis fâché de n'avoir rien de meilleur à vous offrir, et je vous invite à y faire honneur, car nous quitterons bientôt la table. »

Budic-Mur, par politesse, avala à contre-cœur quelques cuillerées de ce brouet; et, feignant d'être rassasié, il se tourna vers le prieur.

« Une affaire importante m'a conduit ici. L'abbé de Saint-Matthieu m'a dit que vous pourriez me donner des renseignements sur la famille de Ker-Sauson, qui doit habiter ce pays.

— En effet, une famille de ce nom a existé près d'ici.

— N'y est-elle plus? s'écria Budic-Mur.

— Le Ciel a permis sa ruine. »

Le ton du prieur en prononçant ces mots fit augurer favorablement à Budic-Mur du succès de sa démarche : aussi s'empressa-t-il de demander de plus amples informations.

« Le vénérable père Even vous a adressé chez nous? dit le prieur après un moment de réflexion.

— Oui, révérend, répondit Budic-Mur en rougissant de ce léger mensonge.

— Cela étant, il a fallu qu'il jugeât d'une importance grave les renseignements que vous demandez : car il sait que notre règle nous interdit toute parole inutile. — Frère Conan, continua le prieur en s'adressant à un vieux religieux attentif à leur conversation, vous êtes à même, mieux que personne, de donner à ce seigneur les renseignements qu'il demande sur la famille de Ker-Sauson. N'éprouvez-vous pas de répugnance à le faire?

— Du jour où mes yeux se sont ouverts à la lumière, le passé a perdu toute son influence sur moi. — Si mon fils veut partager ma cel-

lule , je consacrerai cette nuit à lui raconter l'histoire de la famille de Ker-Sauson. »

Budic-Mur accepta cette proposition avec joie, et, quelques instants après, l'heure du coucher étant sonnée, il suivit le père Conan.

Nous allons extraire du récit de ce dernier tout ce qui se rapporte immédiatement à notre histoire.

.

A mi-chemin de Mortain et de Fougères, sur l'extrême frontière de Bretagne, existait un fort et antique manoir, dont les restes et les souvenirs ont entièrement disparu. Et pourtant nombre de faits d'armes illustraient les châtelains ; maintes fois leur bravoure et leurs exploits avaient été chantés par les fils du gai-savoir. La terrible catastrophe qui les effaça du monde devait leur assurer une glorieuse immortalité : car aucun pillard des frontières ne changea plus souvent de cause , aucun ne fit plus de rapines et d'excès barbares en tous genres. On les disait élevés à l'école de Robert Sorel et de Guillaume de Mont-Boucher, les officiers du

duc Mauclerc : ils faisaient honneur à leurs maîtres.

De tous les diocèses voisins étaient lancées des bulles d'excommunication contre les sires de Ker-Sauson , mais ils n'en prenaient souci ; et , comme l'aigle à l'abri de tout danger dans son aire inexpugnable , ils n'en continuaient pas moins de rançonner , de ravager les hameaux , les abbayes et les manoirs peu fortifiés. C'étaient les plus hardis pillards qu'on eût encore vus sur les marches , et Dieu sait pourtant que les marches n'en faisaient pas faute!...

Le château de Ker-Sauson se dressait orgueilleusement sur le sommet d'une colline ; et , de la tour du béfroï , la sentinelle en vigie découvrait au loin la campagne. La nature et l'art concouraient à sa défense. Plusieurs ruisseaux alimentaient des fossés larges comme un petit lac ; de triples palissades ceignaient tout autour de triples fortifications ; et , à travers chaque créneau , on voyait les sentinelles veillant aux machines de guerre. Et de tout cela il ne reste rien!... pas même un souvenir. Le tranquille paysan promène lentement sa charrue sur ces

lieux abreuvés de sang ; des herbes potagères croissent et fleurissent sur l'emplacement de ces cachots où gémissaient des malheureux en attendant la rançon qui les rendit à la vie ; de ces salles enfumées , retentissantes de bruits d'orgie , de baisers , de grincements épouvantables. N'est-ce pas là un crève-cœur pour l'antiquaire , une malédiction pour le noble du voisinage , dont le nom et le castel disparaîtront également du sol et de la mémoire !

Vers l'année 1283 , le vieux seigneur de Kersauson vint à mourir , laissant pour unique héritier de sa noblesse et de son fief son fils Raoul , beau jeune homme de vingt-quatre ans. Comme ses aïeux , il continua les excursions accoutumées ; mais le pillage , leur principale raison , n'était pour lui qu'un moyen d'assouvir son insatiable soif de sang et d'excès abominables.

C'était un de ces hommes avides de dangers et d'émotions , âmes énergiques et inquiètes , se vautrant dans les vices étourdissants , faute d'une main habile qui sache diriger au bien leur activité continuelle ; et ,

vous le pensez , l'amour eut une forte part dans ce besoin d'émotions ; mais quel amour, bon Dieu ! non pas cette flamme respectueuse, qui naît dans un cœur platonique , pour une femme objet d'un vrai culte ; non pas cet amour profond, se tordant à la vie d'une femme ; passion sans fin , dévorée de brûlants désirs, que la volupté attise et ne rassasie jamais ; mais cet amour de mobilité insatiable, comptant ses plaisirs par le nombre de ses victimes ; amour perfide, revêtant pour plaire tous les formes, parlant tous les langages, aimable et persuasif, et salissant de ses dédains la femme qu'il adorait la veille et dont un jour l'a rassasié. . . .

.

Par une belle soirée de juillet, deux hommes d'armes étaient en faction sur le beffroi du château de Ker-Sauson ; l'air était tiède, et l'horizon sans aucun nuage. Du point où ils étaient placés, la vue s'étendait à plusieurs lieues sur la campagne, éclairée d'une belle lune d'été. Tout était silencieux,

et la nature entière semblait affaissée sous le poids de la chaleur.

Les soudards eux-mêmes, débarrassés de leurs armes, s'appuyaient sur la balustrade, paraissant dormir à leur poste. L'un d'eux se réveilla, et, poussant violemment son compagnon assoupi :

« Par tous les diables et les saints ! tu ronfles là comme un chanoine dans son stalle, quand nous étions convenus de veiller à tour de rôle. — Si le hasard avait voulu que le seigneur fût rentré, c'en était fait de nous deux.

— Qui lui aurait dit que nous n'étions pas au guet, balbutia le soudard en se frottant les yeux.

— Mais ses oreilles, j'imagine : crois-tu que le cor eût sonné lui-même la fanfare ?

— Tiens, Dardare, veillons tous deux : si tu ronflais, je ne répondrais pas de moi, et le poste est dangereux.

— Vrai Dieu ! j'ai cru me réveiller la tour-touse autour du cou ; car Raoul ne badine pas.

— La mort de Mal-Cuit est un exemple pour nous. Le vieux seigneur avait encore ses bons moments ; mais celui-ci , du diable s'il sait pardonner !

— Plus bas , compère , dit Dardare en regardant à l'entour : les murailles de ce château ne sont pas bonnes confidentes.

— Un bon averti en vaut deux , fit le soudard entre ses dents.

— Franchement , que penses-tu de la vie que nous menons ?

— Elle est belle : Satan fasse qu'elle dure toujours.

— Le vieux seigneur était rapace , et notre part de butin se réduisait à quelques bribes ; son fils au contraire nous gorge d'argent , de femmes et de vin , et nous faisons de telles ripailles , qu'un moine envierait notre sort.

— Ça , c'est vrai , dit son compagnon , souriant à ses souvenirs.

— Eh bien ! Dardare , je regrette la marche du défunt : car nous courons trop grand train pour continuer de la sorte.

— Crois-tu, mon fils ? dit l'autre soudard d'un ton empreint d'ironie.

— Ecoute, messire Raoul nous a livré des filles nobles, comme il l'eût fait de ribaudes ; est-ce dans l'ordre des choses, cela ?

— C'est amusant, et voilà tout.

— Non, ce n'est pas tout, compère : avant la fin de l'année, il se passera, de ce côté, quelque chose de terrible, j'en ai le pressentiment.

— Le diable étrangle tous les messagers de malheurs ! Aussi long-temps que le tonneau sera plein, nous y puiserons le vin à même.

— Et par exemple, cette expédition des Blanches-Dames, continua le soudard, n'est-ce pas une folie toute pure ? Il va attaquer une maison qui n'a pas un denier vaillant, et, pour les beaux yeux d'un nonain, braver tout l'ordre de Font-Evrault.

— C'est un caprice. La fille est, dit-on, jolie.

— Mais l'abbesse a le bras long.

— Quand le tonneau est en perce, il faut

le boire jusqu'à la lie. — Voici Raoul ! L'expédition a réussi.

— Vois-tu comme ils courent ? On les dirait poursuivis.

— Non ! mais l'amour l'aiguillonne. Dans un mois, à pareille heure, il en tiendra une autre ainsi sur le cou de son cheval, ou je veux perdre mon nom.

— A force d'en essayer, il se fixera peut-être.

— De guerre lasse, il s'arrêtera ; mais qui peut dire quand et comment ? — Sonne la fanfare : il n'est pas d'humeur à attendre. »

Aux sons aigus du cor, les portes des palissades s'ouvrirent successivement, et le pesant pont-levis, abaissé sur les douves, gémit sous les pieds des chevaux entrant au galop dans la cour

La lueur mystérieuse d'une lampe éclairait faiblement un charmant réduit pratiqué dans l'une des tourelles. Tous les raffinements d'un luxe asiatique avaient été employés pour décorer cette pièce, digne du boudoir d'un sultan. Sur les murailles, des tentures de drap écarlate

enjolivées de bouffettes mi-parties d'or et de satin ; et les mêmes ornements étaient dressés à la fenêtre. Un riche tapis chaud et moelleux couvrait les dalles de pierre. Deux formes de cuir de Cordoue étaient placées devant une table élégante , couverte de fleurs effeuillées , de fruits , de conserves et de toutes les friandises composant la confiserie et la pâtisserie du temps. Il y avait aussi deux coupes d'or richement ciselées , et plusieurs amphores contenant un vin généreux. Au fond de la chambre , sur une estrade de bois d'Irlande , était une sorte de couchette tenant le milieu entre le sofa d'orient et les lits de l'occident.

Raoul , superbement vêtu , était assis sur des coussins de velours , auprès d'une jeune religieuse dont le costume contrastait singulièrement par sa grossièreté avec le luxe de cette pièce. Elle portait une longue robe de laine , de l'étoffe la plus commune , descendant jusqu'aux talons et serrée autour du cou par une coulisse. Ce vêtement disgracieux avait absolument la forme d'un sac auquel on aurait cousu des manches grossièrement façonnées. Un voile

de lin emprisonnait sa chevelure , et l'une des extrémités , alors rejetée en arrière , paraissait destinée à recouvrir la figure. Nonobstant ce costume désavantageux , elle pouvait rivaliser encore avec beaucoup de femmes réputées belles et plus élégamment parées. Le beau Raoul fixait son œil brillant sur le visage candide de la jolie nonne ; et celle-ci , étonnée de cette position si nouvelle , paraissait demander si quelque songe enchanteur n'abusait pas son imagination. En effet , pauvre religieuse astreinte à une règle austère , elle devait trouver une énorme différence entre sa triste cellule de l'abbaye des Blanches-Dames et ce riche boudoir orné d'un luxe oriental.

Une lueur d'effroi couvrit tout à coup sa figure ; elle saisit le bras de Raoul , et se serra contre lui.

« Qu'as-tu , Méance ? demanda-t-il.

— Vous n'entendez pas ces cris ? Vierge immaculée ! messire , voudrait-on m'enlever à vous ? »

Il l'entoura de son bras , et , la baisant amoureuxment sur le front :

« Rassure-toi, mon amour : tu es en sûreté près de moi. Ces cris sont causés par la joie : mes soudards boivent à ta présence. »

En disant ces mots il détacha le voile qui retenait les cheveux de la jeune fille, et de grosses boucles dorées tombèrent frémissantes sur son cou.

« Méance, dit-il, ne veux-tu pas les imiter ? Cette table est servie pour toi.

— Les jolies choses ! s'écria-t-elle ; combien mes sœurs seraient émerveillées de ces friandises dorées ! — Dites, Raoul, le paradis est-il plus beau que cette chambre ? »

Et, comme si cette question lui eût rappelé quelque souvenir pénible, elle baissa la tête, et deux larmes brillèrent dans ses yeux.

« Pourquoi ce nuage sur ta figure ? qui peut t'attrister, ma chère belle ?

— Je pensais au paradis, que j'ai abandonné pour vous, répondit-elle naïvement. Avant de vous connaître je me plaisais parmi mes sœurs ; vous m'avez tirée du sanctuaire, et moi, pécheresse, j'ai consenti à vous suivre. »

Elle se tut, et le fixa tristement ; mais Raoul

gardant le silence , elle reprit d'une voix émue :

« Et maintenant que pour vous j'ai tout quitté , tout , jusqu'à l'espoir de revivre en paradis , si vous n'alliez plus m'aimer ? Dites , Raoul , serez-vous fidèle ?

— Peux-tu en douter , toi si belle et si gracieuse ? Où trouverais-tu une rivale ?

— Sœur Bazile m'a tant parlé de la perfidie des hommes . Si vous saviez , Raoul , les choses horribles qu'elle m'a dites !

— Vraiment , mon ange ?

— Oui , Raoul : elle m'assurait que , dans le monde , des hommes doués du don de plaire cherchaient à se faire aimer des innocentes jeunes filles , et qu'après avoir réussi , ils s'enfuyaient traîtreusement avec le cœur des pauvrettes .

— Sœur Bazile a dit vrai ; mais rassure-toi , Méance : ces jeunes filles n'ont pas tes grâces , et Raoul n'est pas si volage . Un amour comme celui que tu m'inspires dure aussi loin que la vie. »

Il l'attira sur ses genoux , un bras passé sous sa taille .

« Raoul , Raoul , n'est-ce pas un péché ? » dit-elle d'une voix émue , où la crainte de lui déplaire dominait celle du péché.

Lui sourit , et , posant ses lèvres sur la bouche de la jeune enfant :

« Il porte avec lui son excuse. N'est-ce pas, Méance , que la tentation est trop forte ? »

Elle ne répondit pas ; mais un doux frisson parcourut tous ses membres , et sa jolie tête s'inclina sur la chevelure de Raoul.

Alors il lui offrit les pâtisseries délicieuses et les friandises de toute espèce qui chargeaient la table.

Elle , enivrée du parfum des fleurs , et de ce baiser qui lui brûlait encore les lèvres ; elle , la pauvre enfant , astreinte aux mets grossiers , à la vie ascétique du cloître , combien devait lui sourire cette vie nouvelle qui se déroulait suave et belle , cette vie toute d'amour et de joie !

L'être inconnu qu'elle avait créé dans ses rêves , cet être naguère fugitif et insaisissable qui s'évanouissait au réveil il était là , près d'elle , et pour toujours à ses côtés : car il le lui avait

promis. Aussi comme elle l'aimerait, comme elle s'étudierait à prévenir ses désirs, à lui rendre la vie heureuse...! O amour! Et ses lèvres égarées se colèrent à celles de Raoul. Son premier baiser lui avait été si doux! Puis, voyant un vin généreux petiller dans la coupe brillante, elle en désira boire. Sa bouche était desséchée; mais le vin l'altéra encore. Sa tête devint lourde et son œil galvanisé. Dans ce moment Raoul détacha l'étoffe grossière qui couvrait la gorge de la jeune fille. Le rouge de la pudeur monta aux joues de Méance; elle s'arracha de ses bras, et courut se cacher derrière les rideaux du lit

Six mois après son enlèvement, la jolie religieuse était avec Raoul dans la même pièce où nous les avons déjà vus. Les meubles et les tentures étaient exactement semblables, mais eux n'étaient plus les mêmes. Lui, vêtu d'une casaque de buffle, le front soucieux et ses brodequins blancs de poussière, était couché sur les coussins. Elle, richement vêtue, le teint pâle et la taille épaisse, était assise auprès de lui.

Ses yeux inquiets fixaient Raoul, mais il ne la voyait pas. Elle lui prit la main : il la retira brusquement. Elle devint pâle, et deux larmes roulèrent dans ses yeux.

« Raoul ! dit-elle d'une voix touchante , Raoul ! qu'as-tu ?

— Rien.

— Oh ! si, quelque chose te chagrine. Tu n'es plus le même.

— Pourquoi veux-tu que j'aie changé ?

— Que sais-je ? mais tu as des peines. Oh ! va, n'espère pas me tromper : l'œil de l'amour est clairvoyant. »

Il la fixa d'un air étrange :

« N'insiste pas davantage : tu en serais fâchée, Méance.

— Non, sois-en sûr. Dis-moi tes peines, je saurai les adoucir.

— Laisse-moi, » dit-il brusquement.

Etonnée, et croyant qu'il voulait boudier, elle se rapprocha de lui. Mais, sans daigner effleurer les lèvres qu'elle lui avait tendues, il la repoussa de la main.

— Mon Dieu ! Raoul, que t'ai-je donc fait ?

— Rien.

— C'est assez d'avances pour ma part ; ce sera maintenant votre tour. »

Elle lui tourna le dos ; mais il n'y prit pas seulement garde. Un quart d'heure s'écoula, et, de minute en minute, elle attendait qu'il lui parlât. Mais le quart d'heure s'écoula sans qu'un mot de lui vînt mettre un terme à son supplice.

Impatiente, le cœur criblé de soupçons, elle rompit enfin le silence. Sa voix était agitée d'un tremblement douloureux.

« Raoul !

— Eh bien ?

— Vierge du ciel ! quelle froideur inaccoutumée ! Raoul ! c'est moi, ta Méance.

— Eh bien ? fit-il encore du même ton poignant pour elle.

— Raoul ! est-ce que ma voix n'a plus de charme à ton oreille ? Ne suis-je donc plus cette Méance que tu juras d'aimer toujours ?

— Si.

— Eh bien ! pourquoi cette froideur ? » dit-

elle en passant ses bras d'ivoire autour du cou de Raoul.

Il parut un moment ranimé, et baisa son sein frémissant.

« Est-ce là tout ? »

Et son grand œil bleu le parcourait amoureuxment.

« N'as-tu rien à me confier ? »

— Laisse-moi, Méance, dit-il d'un ton ennuye. C'est trop souvent parler amour : tu userais le sentiment. »

— Elle le fixa douloureusement : c'était la première fois qu'elle entendait ce langage. Son cœur manqua de faillir.

« Tu ne m'aimes plus ! »

Et la pâleur de la mort couvrait sa figure éteinte. Ses genoux fléchissaient sous elle.

« Que veux-tu, Méance ! six mois d'amour sont bien longs ! »

— Ingrat ! » gémit-elle en tombant froide à ses pieds.

Les soudards de Ker-Sauson s'étonnaient que la même femme captivât si long-temps leur maître. Ils commençaient à murmurer :

car Raoul ne faisait plus d'aussi fréquentes expéditions. Enfin arriva la scène que je vous ai contée, et dès lors on recommença l'ancien genre de vie.

Mais des plaintes énergiques avaient été adressées à la cour de Bretagne par les monastères voisins. Une catastrophe inévitable arriva. Une armée puissante fut envoyée contre les pillards. Le château fut pris d'assaut, rasé jusqu'à ses fondements, et l'on sema du sel au lieu où il existait.

La malheureuse victime de Raoul, continua le moine, celle qui fut indirectement la principale cause de sa ruine, Méance, accoucha d'un fils qui portait à la tempe gauche une marque assez profonde, provenant de la chute que sa mère avait fait aux pieds de son damné amant. Long-temps elle erra avec son fils aux environs du château, et souvent, par les belles matinées, ou le soir au clair de la lune, on la voyait tresser la chevelure de son enfant, qui ressemblait par sa couleur et sa finesse à la plus belle étoupe de lin.

Les manants du pays l'avaient surnommée la Fileuse. Elle appartenait, dit-on, à une noble

famille. Mais son frère, lorsqu'elle se présenta chez lui avant ses couches, la traita avec une dureté sans pareille. Il ne se borna pas à lui refuser sa porte, il mit sa meute après elle pour la chasser de son château.

C'est alors qu'elle revint dans le pays, où elle passa, comme je vous l'ai déjà dit, plusieurs années, souvent atteinte de folie. Enfin elle partit dans le dessein d'aller demander un asyle à une proche parente qu'elle avait en Cornouailles, mais on assure que le navire qui la porta périt sur la côte du Conquet.

« Que devint Raoul ? » demanda Budic-Mur, qui prenait au récit du moine un intérêt singulier.

Le moine eut un moment d'hésitation.

« Le bruit se répandit que Raoul et ses gens furent ensevelis sous les ruines de leur château.

— Mais ce ne fut qu'un bruit ! insista Budic-Mur, à qui l'hésitation du moine n'avait pas échappé.

— En effet ; mais il acquit l'importance d'une certitude, parce qu'amis et ennemis eurent un intérêt égal à l'accréditer : les uns par égard

pour la famille de Ker-Sauson , les autres pour n'avoir pas à rougir...

— Que devinrent donc Raoul et ses gens? demanda Budic-Mur, sans le laisser achever.

— Les uns ont cherché dans un repentir sincère le pardon de leurs crimes passés. Ils ont voué le reste de leurs jours...

— Et les autres! interrompit de nouveau le sénéchal, dont le cœur battait violemment.

— Raoul et les autres, ne pouvant plus demeurer en Bretagne ni en France, où leur tête était mise à prix, cherchèrent un refuge en pays étranger. Ils se rendirent dans la cité de Wisby, en l'île de Gothland... »

La voix du moine était tremblante; des larmes roulaient dans ses yeux.

« Eh bien? s'écria Budic-Mur.

— Eh bien, mon fils! le descendant de la famille de Ker-Sauson ne fut plus connu désormais que sous le nom de Creff-Jawn.

— Ah! s'écria le sénéchal.

— Quel si grand intérêt prenez-vous donc à cela? demanda le religieux, justement surpris

de l'expression profonde qui régnait dans cette exclamation.

— Un intérêt bien grand, à la vérité, répondit Budic-Mur, cherchant à recouvrer au moins l'apparence de la tranquillité. — Tout indique, mon père, que vous avez connu Raoul. Savez-vous s'il existe encore? et, dans ce cas, où pourrais-je le rencontrer?

— J'ignore s'il a cessé de vivre, et je serais assez porté à le croire : car depuis bien longtemps on n'entend plus parler de lui. Cependant, si vous teniez à avoir des renseignements certains... ; mais ce serait un si long voyage.

— N'importe, les distances ne sont rien. J'ai besoin de savoir ce que cet homme est devenu. »

Le moine se gratta la tête; il paraissait regretter d'avoir été aussi loin.

« Vous avez dit au père prieur que l'abbé de Saint-Matthieu...

— Oui, c'est lui qui m'envoie, interrompit Budic-Mur. Poursuivez donc, révérend. Vous parliez d'un voyage...

— Mon frère — le Seigneur ait pitié de lui — faisait partie des soudards de Ker-Sauson ; mais, au lieu de demander au Ciel dans la prière et les larmes l'oubli des fautes de sa jeunesse, le malheureux, tourmenté d'une condamnable soif d'or, s'est établi marchand à Wisby. Il n'a jamais cessé d'entretenir des relations actives avec les pirates, et l'on ajoute..... Mais Dieu seul connaît les consciences. — Il est donc à même, mieux que personne, de vous donner les informations que vous désirez.

— Mille actions de grâces sur vous ! balbutia Budic-Mur, dont l'émotion se trahissait malgré lui. Dites-moi son nom, je vous prie.

— Il porte à Wisby le nom de Clément Lodeven. Mais, pour qu'il veuille se rappeler Raoul de Ker-Sauson, appelez-le Brise-Moustier. Ajoutez que vous êtes envoyé par un homme qui fut son frère avant d'appartenir à Dieu, par un misérable pécheur qui se nommait alors Humfroi. »

En prononçant ces derniers mots, le moine était suffoqué. S'arrachant brusquement de sa

couchette , il se prosterna devant un prie-Dieu ,
et Budic-Mur entendit les sifflements d'une discipline mêlés au bruit des sanglots.

FIN DU TOME PREMIER.

